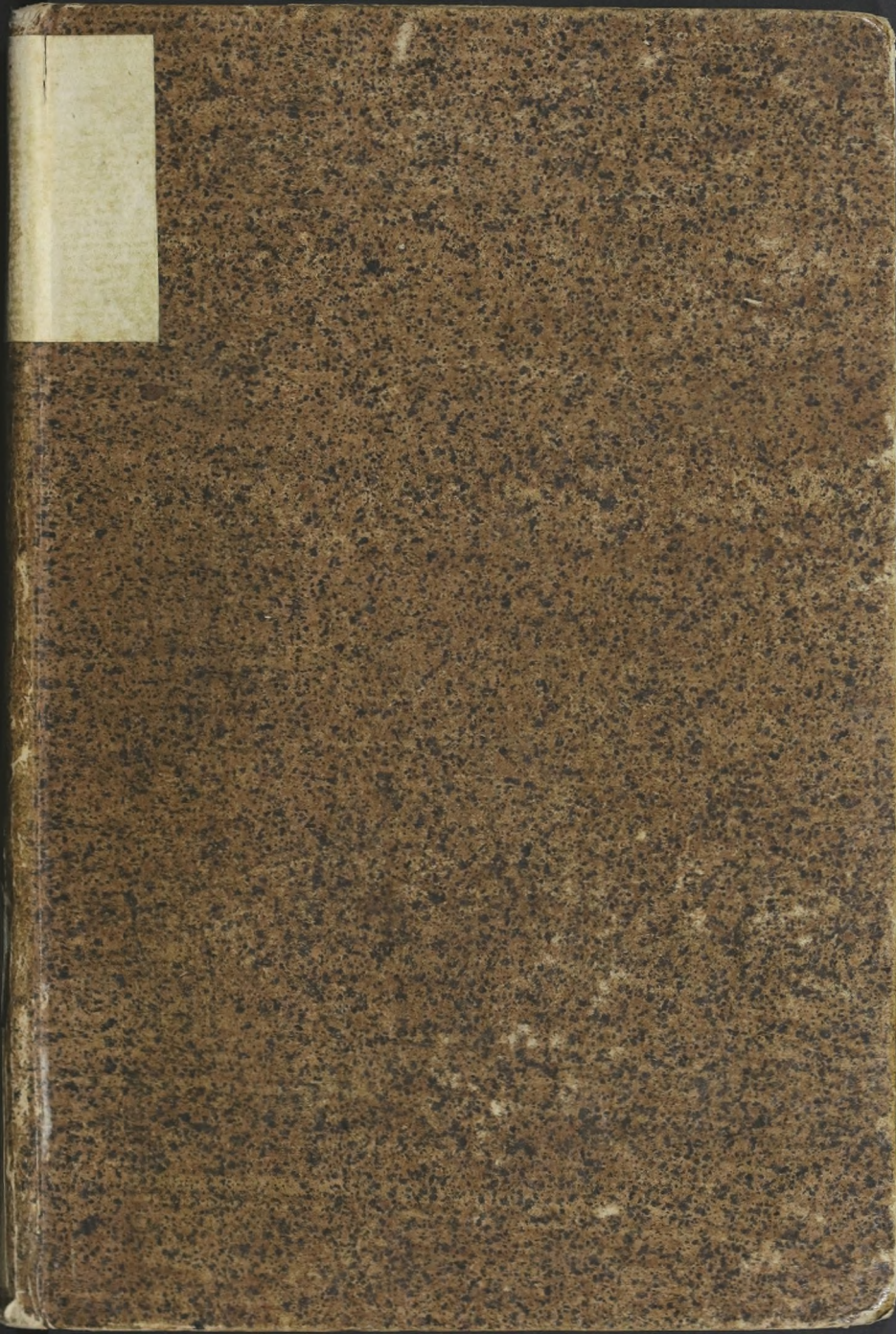
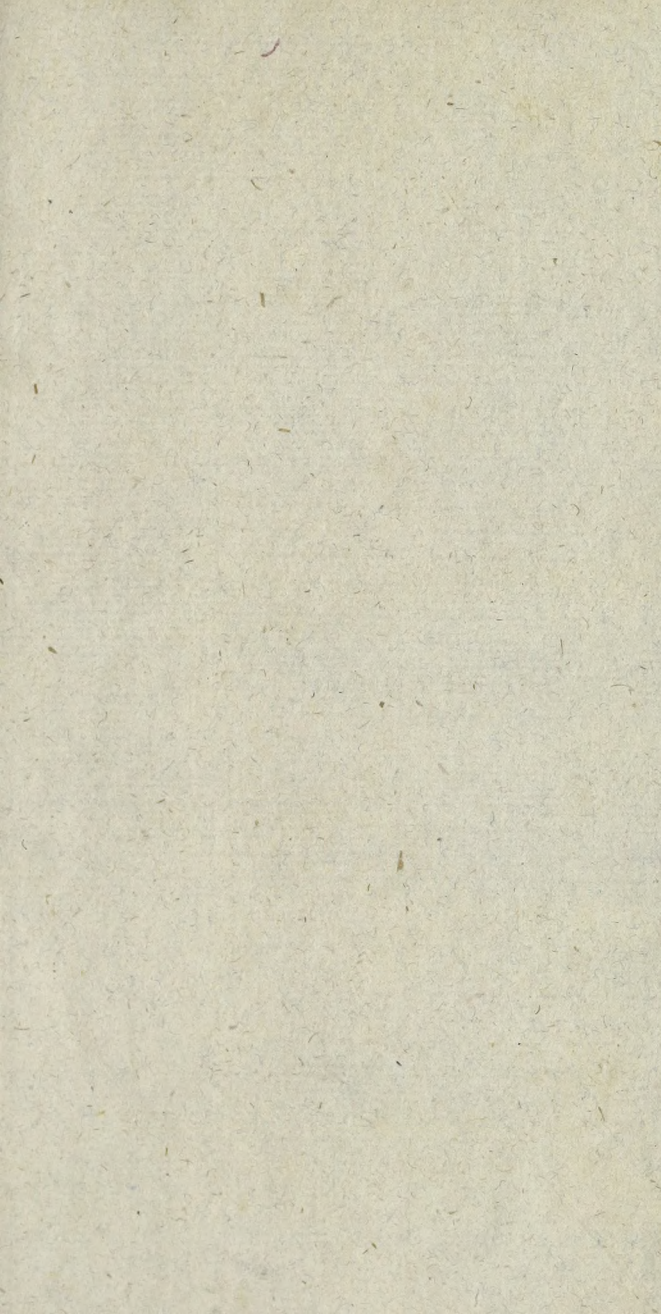






LECTURES

P O U R

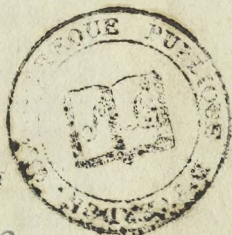
LES ENFANS,

EN VERS ET EN PROSE,

A portée de leur intelligence naissante , &
propres à former leur cœur à la vertu par
les véritables motifs.

*Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie ;
lors même qu'il sera devenu vieux , il ne s'en retirera
point. PROV. chap. XXII , v. 6.*

TROISIEME PARTIE.



YVERDON.

2113/2

M. DCC. LXXXI.

LECTURES

FOR

LESS ENLIGHTENED

CLASSES AT THE UNIVERSITY

A course of lectures on the history and principles of the human mind, delivered by the author, in the year 1801, at the University of Cambridge.

By J. G. MILLER, Esq. of the Inner Temple, Barrister at Law.

ROBERTS & CO. PRINTERS



LONDON

MDCCLXXXI



LECTURES

POUR LES

ENFANS.

Le cadet généreux.

UN marchand de Londres avoit deux fils. L'aîné, d'un mauvais cœur & d'un caractère dur, haïssoit son jeune frere, qui étoit beaucoup plus aimable que lui, & d'un naturel doux & paisible. Il n'étoit point de mauvais traitemens qu'il ne lui fit essuyer dès que l'occasion s'en présentoit; & les remontrances & les réprimandes du pere ne purent lui faire changer de conduite. Le pere avoit une fortune considérable dans le commerce. Se sentant déjà vieux, il fit son testament, & par un partage des plus étranges, lui qui connoissoit ses deux enfans, qui aimoit le cadet, & blâmoit la dureté de l'aîné, il laissa à cet aîné tout son bien, avec tout ce qu'il avoit de fonds & de vaisseaux, le priant seulement

de continuer le négoce , & d'aider son jeune frere. Il mourut quelque tems après. Dès que l'aîné se vit seul maître , il ne contraignit plus sa haine , & chassa de la maison son malheureux cadet , l'exposant à la merci du sort, sans lui donner aucun secours. Tant d'inhumanité dans un frere remplit le cœur du jeune homme d'indignation & d'amertume : il étoit découragé. „ Si mon frere me traite ainsi, disoit-il en pleurant, que dois - je donc attendre des étrangers ? Il falloit vivre , & la nécessité lui rendit le courage. Comme il étoit un peu au fait du commerce, il quitte Londres, & s'adresse à un négociant d'une ville voisine , à qui il offre ses services. L'autre les accepte & le reçoit dans sa maison. Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence , tant de vertu & d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage , & en mourant il lui laissa tous ses biens. Après la mort du beau-pere , le gendre se trouvant assez riche , & n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix & de jouir de lui même, il acheta dans une province éloignée de la capitale, une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse , & y vécut content avec honneur & bonne renommée.

Il est une Providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du pere, avoit continué le commerce, multiplié les entreprises, & long-tems tout réussit au gré de ses vœux. Mais il vint une année fatale; ses pertes s'accumulerent; une tempête

engloutit tous ses vaisseaux lorsqu'ils revenoient avec une riche cargaison. Dans le même tems, plusieurs marchands qui avoient entre les mains ce qui lui restoit d'argent firent banqueroute; & pour comble d'infortune, le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avoit d'effets, & le réduisit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui restoit d'autre ressource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables que le récit de ses malheurs pouvoit attendrir. Il mangeoit le pain de la charité publique dans les larmes & les remords.

„ Où en serois-je à présent, se disoit-il en soupirant, si tous les hommes étoient aussi durs que moi? Ah! s'ils favoient comme j'ai traité mon frere, ils me repousseroient avec horreur. Mon frere! mon frere! s'écrioit-il quelquefois dans le chemin, où es-tu? tu me maudis sans doute, & tu éprouves peut-être dans ce moment les horreurs de la faim. Ah! que ne peux-tu me rencontrer & me voir! tu serois vengé. Que ne puis-je en t'embrassant rompre avec toi ce morceau de pain, qu'une mere pauvre & généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant! je serois consolé... Hélas! si le hasard m'offroit à ses yeux, il ne reconnoîtroit jamais son aîné sous ses lambeaux de la misere. Il devroit pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur”.

Un jour qu'il avoit fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui falloit pour se soutenir, il apperçut de loin un homme bien mis se promenant dans une prairie voi-

sine d'un joli château dont il lui parut le seigneur. Il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, & le conjure de lui accorder quelques secours. „ D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, & comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes? „ L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitemens envers son frere. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, & d'avouer qu'il avoit bien mérité ses malheurs: mais la crainte & le besoin le retinrent; il craignit d'éteindre par cet aveu, la pitié qu'il vouloit inspirer à ce seigneur. Il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connoissoit sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmena au château, & ordonne à ses gens de le bien traiter & de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir, il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, & lui communique son dessein. Le pauvre dort d'un sommeil profond & paisible toute la nuit, & le matin à son réveil, sa première pensée fut: „ que cet honnête homme est bienfaisant! s'il n'est pas né riche, il méritoit de le devenir”. Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque tems avec attendrissement, & lui demanda s'il ne le connoissoit point? Non, lui répondit le pauvre. Hé quoi! s'écria-t-il en pleurs; je suis ton frere. En même-tems il s'élance à son cou & le serre tendrement dans ses bras. L'ainé, frappé d'étonnement, de confusion, de re-

pentir, de reconnoissance & de joie, tombe à ses genoux, en s'écriant : mon frere ! il les embrasse & les arrose de ses larmes, en lui demandant pardon. „ Il y a long-tems, lui répond son frere, que je t'ai pardonné. Oublie le passé ; tu es riche, car je le suis. Vivons ensemble & aimons-nous. Oui, mon frere, je t'aimerai lui répond l'aîné, d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je ne me pardonnerai jamais. Je me souviendrai toujours de la maniere dont je t'ai traité, & que c'est toi qui me soulages”.

O D E.

Misere des réprouvés : félicité des élus. Traduit
par ROUSSEAU.

P^{I.}EUPLS, élevez vos concerts ;
Pouffez des cris de joye & des chants de vic-
toire :

Voici le Roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

^{2.}
La justice & la vérité
Servent de fondemens à son trône terrible :
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

^{3.}
Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flamme étincelante ;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brû-
lante.

4.

Pleine d'horreur & de respect
 La terre à treffailli sur ses voûtes brisées :
 Les monts fondus à son aspect ,
 S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

5.

De ses jugemens redoutés
 La trompette céleste a porté le message ;
 Et dans les airs épouvantés
 En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

P A U S E.

6.

Soyez à jamais confondus ,
 Adorateurs impurs de profanes idoles ;
 Vous , qui par des vœux défendus ,
 Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

7.

Ministres de mes volontés ,
 Anges , servez contr'eux ma fureur vengeresse ,
 Vous , mortels , que j'ai rachetés ,
 Redoublez à ma voix vos concerts d'alégresse.

8.

C'est moi qui du plus haut des cieux ,
 Du monde que j'ai fait , règle les destinées :
 C'est moi qui brise ses faux dieux ,
 Misérables jouets des vents & des années.

9.

Par ma présence raffermis ,
 Méprisez du méchant la haine & l'artifice :
 L'ennemi de vos ennemis
 A détourné sur eux les traits de leur malice.

10.

Conduits par mes vives clartés ,
 Vous n'avez écouté que mes loix adorables :
 Jouissez des félicités

Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

II.

Venez donc , venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance;
Et par un respect plein d'amour ,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

LES FLACONS.

Comédie en un acte.

P E R S O N N A G E S.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

La scene est dans le palais de la fée.

S C E N E I.

LA FÉE, MÉLINDE.

LA FÉE. Ah ! ma chere Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue , les enfans que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

MELINDE. Quoi ? mes filles ! ...

LA FÉE. Ne vous effrayez pas, le mal n'est pas sans remede : vous savez que je présidai à leur naissance ; mais comme mon pouvoir est borné , je ne pus leur faire qu'un seul don. Il m'étoit permis de choisir , je n'hésitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoissant....

MELINDE. C'étoit en même tems travailler pour vous & pour elles ; ce don vaut tous les autres.

LA FÉE. Je ne me repens point de ce que j'ai

fait; les vertus valent mieux que les charmes; & les vertus même, que font-elles sans un bon cœur? Mais pour être heureuse, pour être aimée, il ne suffit pas d'être sensible. J'ai consulté pour vos filles le livre des destinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'esprit à tous les avantages de la figure.

MELINDE. Elles sont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

LA FÉE. Je donne à leur éducation tous les soins dont je suis capable; mais je vous avoue qu'elles n'y répondent pas à mon gré. Cénie a de la douceur, d'heureuses dispositions pour apprendre; mais elle est entêtée, indolente, & rarement appliquée.

MELINDE. Et sa sœur?

LA FÉE. Iphise? elle est franche, sensible & gaie, mais elle est étourdie, légère & violente. Avec cela, elles ont déjà beaucoup d'amour-propre: on leur a dit qu'elles étoient jolies, & au lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'usage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne sont pas désagréables, mais elles sont fort loin d'être charmantes... Jugez de l'avenir qu'elles se préparent!

MELINDE. Eh, mon Dieu! de quoi pourroient-elles être vaines? La nature leur a donné de grands défauts, elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

LA FÉE. Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir.

MELINDE. Comment? ...

LA FÉE. Je leur ai fait croire que je les

avois rendues hideuses, & par mon art, je leur ait fasciné les yeux de manière qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elles se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure : on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur : d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette sur-tout, Iphise, paroissoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talens ; elles m'ont cru, & ... Mais paix, j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu ; n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur.

(Elle sort.)

S C E N E II.

MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE. *Ces deux dernières restent à la porte en se cachant le visage.*

MÉLINDE. Les pauvres petites n'osent approcher ; elles craignent que leurs figures ne me fassent horreur.

CÉNIE, *en pleurant*. Allons, ma sœur ; il faut bien qu'elle nous voye.

IPHISE. Avancez la première.

CÉNIE. Je n'ose.

MÉLINDE, *à part*. Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*) Mes enfans ne viennent point, je vais les aller chercher. ...

CÉNIE. Entendez-vous, Iphise? ...

IPHISE. Je vois que la fée ne l'aura pas prévenue sur notre malheur...

CENIE. Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

IPHISE. Comment le pourroit-elle, dans l'état où nous sommes?...

CENIE. Cruelle fée!...

MELINDE, *s'approchant en leur adressant la parole*. Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

(*Iphise & Cénie s'approchent d'elle en pleurant toutes deux.*)

MELINDE. Voilà deux étranges figures....

CENIE, à *Iphise*. Voyez-vous l'effroi que nous lui causons?

IPHISE. Nous sommes bien à plaindre.

CENIE. Ah! je n'ai jamais été si fâchée d'être affreuse.

MELINDE. Mais de grace, Mesdemoiselles, dites-moi à qui vous en avez?

IPHISE & CENIE, *se jetant à ses pieds*. Ah, Maman!...

MELINDE. Qu'entends-je?...

CENIE. Oui, nous sommes vos enfans.

MELINDE. Vous! grands Dieux!...

IPHISE. Maman, daignez nous reconnoître; malgré notre affreux changement, nos cœurs sont toujours les mêmes.

MELINDE, *les relevant*. Il suffit : je vous plains d'un malheur qui cependant est fort supportable, & croyez que je ne vous en aimerai pas moins.

IPHISE. Quelle bonté charmante!

CENIE. Eh bien! me voilà consolée.

MELINDE. Embrassez-moi, mes chers enfans; soyez aimables, douces, honnêtes, &

vous n'aurez pas besoin des charmes frivoles qui vous manquent.

CENIE. Maman, je suis Cénie.

IPHISE, *en soupirant*. Et moi, Iphise.

MELINDE. Je vous avois distinguées l'une & l'autre par le son de voix.

CENIE. La fée ne vous avoit donc rien dit ?

MELINDE. Elle m'avoit caché votre laideur; elle m'avoit seulement appris que vous lui aviez donné les plus grands sujets de mécontentement; mais que depuis deux mois elle étoit charmée de vous.

IPHISE. On s'accoutume à tout: moi, j'ai pris mon parti sur ma figure; le tems que je passois à ma toilette, je l'emploie à lire, à jouer du clavecin...

MELINDE. C'est un parti qu'il faudroit prendre, quand vous seriez la beauté même.

CENIE. Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plus tôt ce que nous devions nécessairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une instruction que nous n'aurions peut-être jamais eue sans cela.

MELINDE. C'est penser à merveille.

IPHISE. Il est bien plus doux de plaire par les charmes de son caractère & de son esprit, que par ceux de sa figure; & si avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en ferai plus flattée que si j'étois encore jolie.

MELINDE. Encore jolie ! ... Réellement, Iphise, vous croyez avoir été jolie ? ...

IPHISE. Je puis dire à présent ce que j'en pensois; c'est comme si je parlois d'une autre personne.

MELINDE. Eh bien ?

IPHISE. Eh bien, Maman, sans être régulière, j'étois fort agréable, & véritablement jolie.

MELINDE. Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

IPHISE. Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman; vous êtes bien bonne...

MELINDE. Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante ?

CENIE. Oh non, Maman; mais...

MELINDE. Achevez.

CENIE. Je croyois ma figure plus régulière qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

MELINDE. Fort bien, vous vous trouviez belle : en vérité, mes enfans, vous étiez folles toutes les deux... Mes chères amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal; mais voilà tout.

IPHISE. Ce n'est pas ce qu'on disoit.

MELINDE. Quand vous connoîtrez le monde, vous saurez, mes enfans, comme on doit compter sur les louanges.

CENIE. Ah ! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

MELINDE. Il faut le connoître, s'en défier; ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

IPHISE. S'il est trompeur, je le fuirai.

MELINDE. Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les fots ou les fous. Il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions. Il est plus léger que méchant,

plus frivole que dangereux; enfin il n'est pas méprisable, car toujours il honore, il respecte la vertu, & même, en tolérant le vice, il le démasque & le punit. Plus il y aura d'hommes rassemblés, plus on trouvera de défauts & de travers; ainsi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuser.

IPHISE. Il faut pour cela bien de la générosité!

MELINDE. Il faut seulement de la justice. Etes-vous sans défauts? N'avez-vous pas besoin de l'indulgence des autres? Disposez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez sûrement.

IPHISE. J'ai de grands défauts; mais je suis un enfant, je travaillerai sur moi-même, & je me corrigerai.

MELINDE. L'indulgence est au nombre des vertus; c'est elle qui fait valoir toutes les autres; ainsi par conséquent, la perfection même ne vous en dispenserait pas, au contraire.

CENIE. Il me semble d'ailleurs qu'il est plus commode de se taire que de se fâcher; il faut détester le mal, & fermer les yeux, autant qu'il est possible, sur celui qu'on ne peut empêcher.

MELINDE. L'intolérance entraîne toujours avec elle la dispute & l'aigreur; évitons les méchans, mais sachons vivre avec eux, si la destinée nous y force, & plaignons-les. Ils sont aussi dignes de compassion que de mépris.

CENIE. Maman, expliquez-moi ce que c'est que d'être méchant; je ne le comprends pas bien.

MELINDE. Ma fille, un méchant c'est un mauvais cœur, incapable d'aucune espèce de sensibilité, qui n'aime rien...

CENIE. Ah Maman ! vous avez raison de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

MELINDE. Les méchans sont rares , mais les méchancetés sont communes ; elles sont produites ordinairement par le défaut d'esprit, par le désœuvrement & la légèreté.

IPHISE. Quoi ! l'on peut faire des méchancetés sans être méchant !

MELINDE. C'est ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur , avec beaucoup de vertus , on peut se laisser entraîner aux égaremens les plus coupables....

IPHISE. Mais comment ?

MELINDE. Par des défauts légers en apparence , mais dont les conséquences sont affreuses ; par un amour-propre mal raisonné , de l'étourderie....

CENIE. De l'étourderie ! Ah ! Maman, vous me faites frémir. Quoi ! je pourrois un jour... Ah ! ma sœur , corrigeons-nous.

MELINDE. Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de réfléchir & de le vouloir sincèrement.

CENIE. Ah , j'y vais travailler sans relâche.

MELINDE. Cet ouvrage , mes enfans , assurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre ? Ah , c'est la fée.

S C E N E III.

LA FÉE , MÉLINDE , CÉNIE , IPHISE.

MÉLINDE. Venez, Madame, venez recevoir tous mes remerciemens ; je suis enchantée

tée de Cénie & d'Iphise ; elles vous doivent une raison , une sensibilité qui me rendent bien heureuse.

LA FÉE. Je suis charmée que vous en foyez contente.

MELINDE. Je le suis sur-tout de leurs promesses & de l'espoir qu'elles me donnent de se corriger de tous leurs défauts.

LA FÉE. Eh bien ! je viens leur en offrir le moyen le plus sûr & le plus prompt.

MELINDE. Quel est-il ?

IPHISE & CENIE. Ah, parlez !

LA FÉE. Ecoutez-moi avec attention. J'ai été obligée, mes enfans, pour vous ôter une ridicule vanité, de vous rendre affreuses l'une & l'autre. De tous les avantages, le moins précieux est celui de la beauté. Mais je conviens qu'il est cruel d'avoir une figure révoltante : cependant, si je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les graces de l'esprit en partage, je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter suivant votre goût, & voici ce que je vous offre. J'ai composé pour chacune de vous, deux fioles qui contiennent une essence divine, dont l'une vous ôtera votre difformité, & vous rendra telles que vous étiez, ou l'autre vous rendra toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui vous manquent. Mais il faut choisir : je ne puis vous accorder ces deux dons réunis, mon pouvoir ne va pas jusques-là.

IPHISE. C'est bien dommage.

LA FÉE. Voici les flacons. . . . (*Elle tire des flacons d'une boîte.*) Celui-ci, qui est couleur de rose, en le buvant fera disparaître votre

laideur ; & de la même manière, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

MELINDE. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

CÉNIE. Ah, Maman ! c'est à vous à nous conseiller.

LA FÉE. Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

IPHISE. Voyons le couleur de rose.

MELINDE. Iphise ! ...

LA FÉE, à *Mélinde*. De grace, taisez-vous.

IPHISE. Je ne veux que le regarder. (*La fée lui donne le flacon.*) Ah, qu'il sent bon !

LA FÉE. Nous allons vous laisser seules, consultez-vous ensemble ; dans une demi-heure nous reviendrons savoir votre réponse.

CÉNIE. Ah ! ne nous quittez pas.

LA FÉE. Il le faut ; nous ne voulons pas vous gêner.

IPHISE. Si nous buvions les deux flacons ?

LA FÉE. Ils ne produiroient aucun effet ; le mélange leur feroit perdre leur vertu. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons ; & vous, Iphise, voici les vôtres. Adieu.

IPHISE. Le couleur de rose nous rendra notre première forme ? ...

LA FÉE. Ils ont leurs étiquettes ; vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laissons-les.

MELINDE. Ma chère Cénie, ma chère Iphise !

LA FÉE, à *Mélinde*. Allons, encore une fois, suivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant :*) En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

CÉNIE, IPHISE.

CÉNIE, après un moment de silence. Eh bien, ma sœur!

IPHISE. Eh bien, Cénie!

CÉNIE. Que ferons-nous?...

IPHISE. Il y faut réfléchir. (*Elles s'assèyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une petite table qu'elles approchent auprès d'elles.*)

CÉNIE. La fée avoue elle-même que c'est un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

IPHISE. Et nous sommes effroyables.. Ah!..

CÉNIE. Quoi donc?

IPHISE. Le hasard est singulier... Voilà un miroir qui se trouve sur cette table.

CÉNIE. Je parierois que c'est une malice de la fée. Un miroir dans cet instant n'est qu'une tentation dangereuse; Iphise, ne nous y regardons pas.

IPHISE. Voilà un plaisant scrupule; un miroir est toujours bon à consulter. (*Elle dresse le miroir sur la table.*)

CÉNIE. Ne consultons que la raison.

IPHISE. Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle se regarde dans le miroir.*) Quelle figure!...

CÉNIE. Ah, ma Sœur! vous allez préférer le flacon couleur de rose.

IPHISE, se regardant toujours. Je n'ai jamais trouvé ma laideur si singulière, si difforme; !. certainement, Cénie, la vôtre est moins désagréable.

CENIE. Jusqu'ici vous m'aviez paru penser tout le contraire.

IPHISE. C'est que je ne m'étois pas examinée avec soin.... Ah! je me rends justice; sûrement votre figure n'est pas aussi choquante que la mienne.

CENIE. Quelle idée!...

IPHISE. Premièrement vous êtes beaucoup moins bossue que moi.

CENIE. Je n'en crois rien.

IPHISE, *se regardant toujours*. Je suis sans comparaison plus rousse que vous.

CENIE. Je ne vois pas cela.

IPHISE. Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

CENIE *se penche & se regarde*. Ah! je suis mille fois plus affreuse que vous.

IPHISE. Ma Sœur, quel parti prendrons-nous?

CENIE. Je ne fais... cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

IPHISE. La fée a beau dire; il est impossible qu'avec de semblables visages on puisse jamais se montrer dans le monde.

CENIE. Sous un dehors si révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit, un bon caractère?..

IPHISE. On nous laisseroit-là avec notre perfection intérieure.

CENIE. D'ailleurs, sans le secours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il est vrai que cela ne fera pas si prompt.

IPHISE. Mais nous ne sommes pas si pressées..

CENIE. Sans doute, nous sommes bien jeunes.

IPHISE. Allons, allons, ne balançons plus.
(*Elle prend les flacons couleur de rose.*) Tenez, ma sœur.

CENIE. Donnez...

IPHISE *débouche le sien, & Cénie tombe dans la rêverie.* Cénie, qui vous arrête?

CENIE. Iphise!...

IPHISE. Qu'avez-vous donc? vous tremblez!

CENIE. Ah, ma Sœur! qu'allons-nous faire?

IPHISE. Vous ne savez pas vous décider; allons, je vais vous donner l'exemple.

CENIE *lui arrache le flacon.* Non, chère Iphise, vous devez le recevoir de moi, je suis la plus âgée.

IPHISE. Et moi la plus raisonnable.

CENIE. Écoutez-moi, de grace. Si nous préférons ce flacon, nous affligerons Maman.

IPHISE. Ah! si je pouvois le penser, je le casserois plutôt.

CENIE. Eh bien! ma sœur, soyez-en sûre; j'ai vu son inquiétude, quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fissions un choix imprudent.

IPHISE. En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jeté sur nous en partant; il étoit bien triste & bien tendre.

CENIE. Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le suivre.

IPHISE. Notre laideur nous est moins cruelle que Maman ne nous est chère.

CENIE. Elle & la fée ne desirant que notre bonheur.

IPHISE, *prenant les flacons.* Sacrifions-nous pour elle; tenez, chère Cénie.

CENIE, *prenant le flacon.* Je n'hésiterai pas pour celui-ci.

(*Elles boivent toutes les deux.*)

IPHISE, *après avoir bu.* Me voilà donc accomplie ! . . .

CENIE, *regardant sa sœur.* Que vois - je ! ..

IPHISE. Ah , ma sœur ! vous avez repris votre première figure.

CENIE. Et vous aussi ! . . . Eh , mon Dieu ! nous serions-nous trompées de flacons ? . . .

S C E N E V.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

LA FÉE. Rassurez-vous, mes chers enfans, & embrassez-nous.

MELINDE, *les embrassant.* Iphise ! Cénie ! que je vous aime !

CENIE. Nous sommes donc bien heureuses . . . Mais par quel prodige le flacon blanc . . .

LA FÉE. Après l'action que vous venez de faire, vous n'êtes plus des enfans. Je ne dois plus vous tromper ; tout ce qui vous est arrivé n'étoit qu'une épreuve. Votre tendresse pour Mélinde & pour moi, a su l'emporter sur votre vanité : ce sacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raison & du sentiment ; jugez qu'il nous est cher, & si nos cœurs savent l'apprécier.

IPHISE. Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

MELINDE. En choisissant le flacon blanc, c'étoit presque prouver que vous n'en aviez pas besoin.

CENIE, *à Mélinde & à la fée.* Enfin vous êtes

contentes, ainsi nous devons l'être.

MELINDE. Vous avez perdu votre difformité, & vous nous êtes plus chères que jamais ; voilà ce que vous avez gagné à vous bien conduire. N'oubliez jamais, mes enfans, que dans tous les événemens de la vie, la résolution la plus honnête & la plus vertueuse, est toujours la plus sûre & la meilleure.

O D E.

Tableau sublime des ouvrages du Créateur.

DAVID, traduit par ROUSSEAU.

I.
LES cieux instruisent la terre
 A révérer leur auteur :
 Tout ce que leur globe enferme
 Célèbre un Dieu Créateur.
 Quel plus sublime cantique ,
 Que ce concert magnifique
 De tous les célestes corps ?
 Quelle grandeur infinie !
 Quelle divine harmonie
 Résulte de leurs accords !

2.

De sa puissance immortelle
 Tout parle, tout nous instruit.
 Le jour au jour la révèle,
 La nuit l'annonce à la nuit.
 Ce grand & superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur & mystérieux :
 Son admirable structure
 Est la voix de la nature
 Qui se fait entendre aux yeux.

3.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

4.

L'univers en sa présence
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime & se nourrit.

P A U S E.

5.

O que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fideles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

6.

Soutiens ma foi chancelante,
 Dieu puissant, inspire moi
 Cette crainte vigilante
 Qui fait pratiquer ta loi !
 Loi sainte, loi désirable,
 Ta richesse est préférable
 A la richesse de l'or ;
 Et ta douceur est pareille
 Au miel dont la jeune abeille
 Compose son cher trésor.

7.

Mais sans tes clartés sacrées,
 Qui peut connoître, Seigneur,
 Les foiblesses égarées
 Dans les replis de son cœur ?
 Prête-moi tes feux propices :
 Viens m'aider à fuir les vices
 Qui s'attachent à mes pas.
 Viens consumer par ta flamme
 Ceux que je vois dans mon ame,
 Et ceux que je n'y vois pas.

8.

Si de leur triste esclavage
 Tu viens dégager mes sens,
 Si tu détruis leur ouvrage,
 Mes jours seront innocens :
 J'irai puiser sur ta trace
 Dans les sources de ta grace ;
 Et de ses eaux abreuvé,
 Ma gloire fera connoître
 Que le Dieu qui m'a fait naître
 Est le Dieu qui m'a sauvé.

L'hospitalité.

LE jeune Daphnis se retiroit un soir vers sa cabane, avec une chevre qu'il avoit gagnée au combat de la flûte, dans une assemblée des bergers du voisinage. Ayant retrouvé sur le bord du fleuve le petit bateau qui lui avoit servi le matin à le traverser, il y entra avec la chevre quinteuse ; mais dans la joie qu'il ressentait d'avance de présenter à sa famille le prix flatteur de sa victoire, il ne s'aperçut point que le fleuve orageux rouloit ses flots avec impétuosité. Déjà il étoit au milieu, lorsque poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement. La chevre sauta hors du bateau & gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à chaque instant d'être poussé contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissemens. Il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ses lionceaux, qui déjà rugissent, en venant du fond de leur antre au devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil ; il l'emporta seulement, jusqu'au moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il aperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors d'une voix alarmée, il appelloit à son secours, mais inutilement ; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Cettelumière, dont il approchoit avec vitesse, lui parut être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du

secours; & le bateau qui vint au devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui pêchoient, & qui, pour surprendre le poisson, l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, & l'ayant conduit à bord, le menerent de-là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge, & vêtu d'une maniere extraordinaire. Certes, se disoient les pêcheurs, nous sommes heureux aujourd'hui! Voilà déjà deux étrangers que les Dieux nous ont amenés: voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de secourir des infortunés. Cependant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit asseoir Daphnis & le pêcheur bienfaisant à ses côtés. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté: il leur conta ses frayeurs, comment il avoit vainement appelé du secours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumiere. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié, (car comment l'amitié ne regneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, & qui rend grace aux Dieux de les lui avoir amenés?) c'est ainsi, dis-je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre pêcheur apporta, d'un air riant, un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, & il s'assit aussi avec eux; ces deux pêcheurs prièrent leurs hôtes de manger. Oh, mon pere! dit l'un

d'eux au vieillard, ton vêtement est somptueux & extraordinaire, ton langage n'est pas semblable au nôtre; il faut que tes malheurs t'aient conduit de régions lointaines. A ces mots, le vieillard soupira sans pouvoir répondre : hélas ! reprit-il enfin, ce n'est pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici ; je suis de la ville de Crotone, où j'avois place dans le sénat. Mais, hélas ! les chefs de ce sénat, qui devroient aimer les Dieux, la vertu & la justice, se plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple & sacrifient la vertu & la justice à leurs propres intérêts & à leurs vices. Le peuple toujours aveugle, est trompé : il adore ceux qui frappent les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu & j'ai combattu pour la vertu & pour la justice ; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de semer parmi le peuple, leur donnoient toute sûreté pour persécuter la droiture & l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Justes Dieux ! si dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelque calamité, ah ! calmez votre courroux, & rappelez cette calamité déjà près de ses murs coupables.

Ainsi parla le vieillard en soupirant, & il tomba dans un morne silence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, se turent aussi. Ils parurent saisis d'horreur, d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient point à l'abri de l'injustice & du malheur ; car il est douloureux à l'homme de bien, d'apprendre que ses semblables sont injustes & vicieux. Les pécheurs se mirent à consoler le vieillard : ils tâchoient de l'amuser par des en-

trétiens pleins de gayeté, & par le récit de différentes aventures, jusqu'à ce que le sommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas sans inquiétude que Daphnis passa la nuit; il se rappelloit son pere, il sentoît l'affliction que ce bon pere devoit avoir eue de ne pas voir arriver son fils. A peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toit couvert de mousse, que les pêcheurs & leurs hôtes se trouverent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton: il embrassa ses hôtes, & les yeux mouillés de larmes: les Dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance. Daphnis les embrassa à son tour, & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard, en marchant d'un pas lent; & le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût se reposer; & l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta & alla chercher des fruits: il revint bientôt; & dès qu'ils se furent rafraîchis, ils continuerent leur route. A l'approche du soir, Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son pere Amyntas étoit en proie à ses inquiétudes. Tristement assis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de son fils. Il entend quelque bruit, il voit son fils; & tout à coup transporté de joie, il se leve en tremblant & se jette au col de Daphnis.— Mon fils, dit-il, ô mon fils! c'est toi! que la nuit & le jour ont été tristes pour moi! Il s'interrompt alors & salue gracieusement le vieillard qu'il apperçoit, en lui serrant la main; & Daphnis dit avec empressement à son pere,

comment le fleuve l'avoit entraîné, & comment les pêcheurs l'avoient sauvé. Il lui conte l'histoire du vieillard, & n'oublie pas le soin qu'il avoit pris de lui, en lui servant de guide pour remonter le fleuve. Et son pere l'écouloit avec extase, charmé de trouver dans son fils ces preuves de vertu & de commisération.

O mon ami ! dit Amyntas au vieillard, dispose de tout ce que les Dieux m'ont accordé ! que ma cabane te serve d'abri ! A ces mots, il le conduisit vers un siege couvert d'une peau molle ; & ayant mis son bâton de côté, il le pria de se reposer, & s'assit auprès de lui.

Ah ! quelle félicité ! reprit le vieillard, plein de surprise & de joie ; quelle félicité de se trouver avec des gens vertueux ! O mes bons amis ! c'est chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le sein de ma patrie. — Cher ami ! lui répond le pere de Daphnis ; ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas est un monstre. Pourquoi les Dieux mettent-ils ma cabane sous leur protection ? Pourquoi répandent-ils la bénédiction sur mes arbres ? Seroit-ce pour que je demeure seul à mon aise dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place & de l'ombre pour plusieurs ? ou seroit-ce pour que je dissipe tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres ? Ainsi s'entretenoient les vieillards, & pendant ce tems Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allerent tous goûter les douceurs du repos. Aristus (ainsi s'appelloit le vieillard

de Crotone), Aristus, un peu fatigué de la longue course de la journée, dormit d'un sommeil profond, jusqu'à ce qu'il fut réveillé par les airs que les bergers matineux jouoient sur les flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Il sortit alors de sa cabane pour visiter la contrée, il monta sur une colline voisine, d'où il découvrit dans l'éclat de la lumière du matin une vaste région, des côteaux revêtus d'arbrisseaux, plus loin des montagnes azurées, des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers, & des forêts de sapins, de chênes & de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ses flots mugissans au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages & des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentoient plus doucement à travers le gazon, en produisant un petit gazouillement, ou tomboient agréablement en petites cascades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantoit gayement sur les rameaux humides de rosée, ou faisoit retentir dans l'air éclatant son ramage varié, auquel se mêloient les flûtes des bergers & la voix des bergeres, qui faisoient paître en société leurs troupeaux sur les collines d'alentour ou dans les prairies. Le vieillard étonné, promenoit ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes & sur les fleurs qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, & il exprima son ravissement par ces mots :

Quels ravissans transports ! ô nature ! nature !
Que j'aime à contempler tes augustes beautés !

Tandis que de mes dons leurs mains sont encor
 Les ingrats m'ont fermé leurs cœurs vils & per-
 vers ;

Je n'apporte ici que mes peines,
 Et tous les cœurs me sont ouverts.
 O bons bergers ! avec quelle tendresse
 Vous m'avez reçu dans vos champs !
 Par quels soins je vous vois consoler ma tris-
 tesse !
 Le vieillard vient m'offrir ses entretiens tou-
 chans ,

La jeune bergere , ses chants ,
 L'enfant , une douce caresse.
 Les voilà , les voilà , mes vrais , mes bons amis !
 Avec vous désormais , ah ! souffrez que je vive !
 Je n'y traînerai point une vieillese oisive ;
 Je veux être berger , donnez - moi des brebis.
 A cultiver ces champs , mes mains sont toutes
 prêtes.

Ne craignez pas que mes chagrins jaloux
 Portent un air de deuil en ces calmes retraites.
 Je veux bientôt , aussi joyeux que vous ,
 Me mêler à toutes vos fêtes.
 Pardonnez-moi , grands Dieux ! si par d'affreux
 malheurs
 Je vous ai reproché d'empoisonner ma vie ;
 Si , pour subir vos loix , fuyant de ma patrie ,
 J'ai tourné vers ces murs des yeux chargés de
 pleurs ;

Qui m'eût dit que votre sagesse ,
 Du sein des plus vives douleurs ,
 A la félicité dût guider ma vieillese ?
 Forêts , recevez , moi sous vos ombrages frais ,

Ouvrez-moi, bons pasteurs, vos paisibles chau-
mieres.
Le fer n'est point caché dans mes mains meur-
trieres ;
Je n'apporte chez vous que des penfers de paix.
O paisible ruisseau , sur ta rive fleurie ,
Je vais , devant les Dieux , repasser tous mes
jours ,
Bien sûr, malgré les cris de l'implacable envie ,
Bien sûr, qu'aucun forfait n'en a souillé le cours.
Avant de t'abymer dans les plaines profondes ,
Tu vas répandre au loin la vie & la gaité ;
Si je ne goûte plus cette félicité ,
Mes ans vont s'écouler , aussi purs que tes
ondes ,

Dans le sein de l'éternité.

Ainsi parla le vieillard , pénétré du ravisse-
ment le plus délicieux ; & après avoir jeté en-
core une fois sur toute la contrée ses yeux rem-
plis de larmes de joie , il descendit du coteau
pour aller visiter de près une petite cabane
qu'il avoit apperçue au bout de la prairie.

Cependant Daphnis étoit aussi sorti pour
jouir de la fraîcheur délicieuse du matin. Il
marchoit dans la douce rosée , lorsqu'il vit un
homme arrêté devant une cabane voisine ,
& cet homme pleuroit devant celui à qui ap-
partenoit cette cabane. Hélas ! disoit-il , que
je suis malheureux ! Je ne le serois pas sans
cet enfant , qui joue là sur le gazon. Ah , cher
& malheureux enfant ! Mais non , tu n'es pas
malheureux ; tu ris d'un air satisfait, en jouant
sur le gazon , & tu ne pleures que quand tu
me vois pleurer. Hélas ! je demeuroid là-bas

sur le penchant de cette montagne : ce printemps , mes arbres étoient couverts de fleurs , & les productions de mon jardin venoient à souhait , lorsqu'il survint tout à coup un orage ; un torrent , formé par l'amas des eaux , emporta ma cabane , mes arbres , mon jardin , & roula du limon des rochers dans l'endroit où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant : béni soit l'homme , dit-il , qui assiste les infortunés : les Dieux le voyent , & ils le bénissent. Mais , ô Dieux ! pourquoi suis-je pauvre ? J'ai vu , hélas ! j'ai vu l'infortuné ! Mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le secourir ! Ah ! pourquoi suis-je pauvre ? ô Dieux !

Il rentra tout triste dans sa cabane & il achevoit de raconter à son père ce qu'il venoit d'entendre , lorsqu'Aristus survint & les prenant par la main , les conduisit dans un endroit délicieux que des arbres fruitiers ornoient tout à l'entour de leurs ombrages verdoyans. De la cime du côteau qui protégeoit la cabane , on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe grasse & haute couvroit les petits sillons , dans lesquels on introduisoit , à travers la prairie , l'onde bienfaisante d'un ruisseau rapide , qui descendoit en murmurant entre les ronces & les vignes sauvages. De l'autre côté du côteau , une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine ; & au bas étoient construits une cabane & un pressoir ; & sur le devant , une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon , qu'on y avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas & son fils : ô toi , mon ami ! & toi , le fils de mon ami ! dit-il ,

cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela est à vous, je vous le donne. Je viens d'acheter ce terrain, & j'y veux demeurer avec vous; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; & si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleurissent des lys bleuâtres. Amyntas, plein de surprise & de ravissement, fut longtemps sans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin, en embrassant son ami: cher Aristus, que tu es généreux! que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys; & que ces arbres foyent nommés par toi & par tes enfans, *Aristus & Amyntas*.

Ils allèrent ensuite visiter la cabane qui, sans être ornée, étoit propre, spacieuse & commode; le soleil du matin traçoit sur les murs blancs, les ombres mouvantes des arbrustes & des rosiers qui se balançoient devant leurs fenêtres. O Aristus! s'écria-t-il avec ravissement; & courant à lui, il lui baisa la main. Il fit ensuite le tour de toute l'habitation, & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches, soutenues par des perches, plioient sous le poids des fruits jusques dans l'herbe: il vit aussi des ceintures formées par la vigne, qui s'étendoient d'un arbre à l'autre. Bienfaisant Aristus! & il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le ravissement divin, qui n'est senti que de Dieu &

de l'homme généreux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnoissance de ceux à qui nous avons fait du bien !

Daphnis descendit gayement pour conduire son troupeau dans les champs. Aristus & Amyntas resterent sur le côteau, s'entretenant ensemble à la douce chaleur du soleil du matin. Cependant Daphnis, conduisant son troupeau, se parloit à lui-même : j'ai maintenant un côteau, & notre cabane devient vacante ; ô Dieux ! vous qui m'avez exaucé, je puis désormais secourir l'infortuné que j'ai vu hier ; je prierai mon pere de lui donner notre cabane. Il passa toute la journée dans cette idée satisfaisante, & à peine le soir fut-il venu, qu'il voulut s'en retourner à son ancienne cabane ; mais déjà il n'y trouva plus Aristus, ni son pere. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu le matin vint au devant de lui ! Ah, Daphnis ! Daphnis ! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux, comment reconnoître un si grand bienfait ? comment exprimer mon ravissement, ma reconnoissance ? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire ! Ah, Dieu ! que l'homme par qui vous faites du bien, est heureux ! Oui, Daphnis, ton pere m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis, transporté de joie, embrassa cet homme : fais-moi, disoit-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure. Comment mon pere t'a-t-il trouvé ? Peu après que tu m'as quitté, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes sur ton côteau. Ton pere étant survenu, a pris l'enfant sur ses genoux, & lui a demandé qui étoit

son pere? Philétas, a dit l'enfant, en balbutiant. Et où est votre cabane?..... A cette demande, l'enfant à répondu en pleurant: nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui a demandé ensuite où j'étois; & il lui a ordonné de m'aller chercher: l'enfant, sautant de dessus ses genoux, est accouru pour me conduire à ton pere: il a fallu lui conter mon malheur: Philétas, m'a-t-il dit, cette cabane qui est là-bas au bout de la prairie, & les arbres qui l'ombragent, seront & ta cabane & tes arbres; j'habite maintenant ce côteau; sois mon voisin & mon ami. J'ai cru entendre la voix d'un Dieu; je croyois que c'étoit un songe; je ne pouvois pas le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots, Philétas se tut & leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parloient ainsi, l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis; & d'un air riant, il levoit ses regards sur lui, comme s'il vouloit le remercier. — Vis heureux, Philétas, vis heureux dans ta cabane; que tes arbres soyent bénis! dit Daphnis; & en disant cela, il prit l'enfant dans ses bras & le baïsa, tandis que l'enfant, avec ses petites mains, se jouoit en souriant dans ses boucles de ses cheveux.

O D E.

Dieu seul mérite nos hommages. Quel est le bonheur de ceux qui le connoissent. DAVID, traduit par DE MALLEVILLE.

NON, ce n'est point, Seigneur, pour notre
 propre gloire,

Que nous te demandons l'honneur de la vic-
toire;
C'est pour rendre ton nom redoutable en tout
lieu :

L'idolâtre nous dit : *plus de vaines paroles ,*
Contempteurs des idoles ,
Montrez - nous votre Dieu.

2.

Sacrileges humains ! dont l'audace insolente
Donne au fragile éclat d'une terre brillante;
Du monarque des cieux le nom & les autels ;
Ces magnifiques Dieux qu'adore votre zele ,
Sont d'une main mortelle
Les ouvrages mortels.

3.

Loin de faire le fort, ils ont leurs destinées ,
Ils tombent comme vous sous l'effort des an-
nées ;
Ridicules enfans de l'erreur & de l'art ,
Leurs immobiles bras n'ont pu finir vos peines,
Ni leurs yeux sur vos chaînes
Faire luire un regard.

4.

Du fidele Israël la famille sacrée
A toujours du vrai Dieu la puissance adorée,
Et toujours d'Israël foulageant les ennuis,
Ce Dieu fut le sauver d'un ennemi perfide,
Et lui servir de guide
Dans l'horreur de ses nuits.

5.

Aaron , quand des Hébreux la coupable inso-
lence
Attiroit du Seigneur l'effroyable vengeance,
Aaron seul appaisoit ce monarque jaloux.
De ses bras foudroyans il arrachoit les armes ,

Et ses pieuses larmes
Eteignoient son courroux.

P A U S E.

6.

O vous qui , méprisant d'une ame généreuse ,
Des fausses voluptés l'illusion flatteuse ,
Soumettez à ses loix vos innocens desirs ,
Qu'il vous comble de biens ; que sa bonté pro-
fonde

Soit la source féconde
De vos chastes plaisirs !

7.

Dieu , qui vit dans son sein , & repose en lui-
même ,
Est au plus haut des cieux sur son trône suprè-
me ,
Où des yeux immortels contemplent sa beauté ;
Où sa grandeur éclate ; où réside sa gloire ;
Où des chants de victoire
Bénissent sa bonté.

8.

Que s'il donne aux humains la terre pour par-
tage ,
C'est afin qu'en leurs cœurs ils lui rendent
hommage ,
Et que foulant aux pieds les vices abattus ,
Ils fassent retentir sa louange infinie
Par la douce harmonie
Du concert des vertus.

9.

Non, Seigneur, n'attends pas que dans ces lieux
funebres ,
Où l'on voit reposer dans le sein des ténèbres
Sous l'horreur du tombeau la poussière des
corps ,

Ton nom soit publié par une ombre captive,
Ni que ta gloire vive
Dans la bouche des morts.

10.

Mais nous qui jouissons du bonheur de la vie,
Dont l'ame est à tes loix saintement asservie,
Nous employons, grand Dieu, nos jours à te
bénir,
Et traçant de tes faits la merveilleuse histoire,
Consacrons leur mémoire
Aux siècles à venir.

LES ETRENNES.

Proverbe.

PERSONNAGES.

MADAME DORSIGNY; MIMY, fille de Madame Dorsigny, âgée de 7 à 8 ans; CECILE, BABET, amies de Mimy; une GOUVERNANTE.

La scène est chez Madame Dorsigny.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Mademoiselle Mimy. Il y a sur le devant une petite toilette, sur laquelle est un carton. L'action se passe le premier jour de l'an, sur les neuf heures du matin,

SCENE I.

MIMY, seule, se regardant avec complaisance dans le miroir, & ajustant sa coëffure.

VOILA qui va à merveille... je suis bien contente de maman & des étrennes qu'elle

m'a données... que la petite Monrose va en-déver, quand elle verra mon bonnet à dentelle!... Hier elle faisoit tant la petite glorieuse! à peine osoit-on l'approcher: retirez-vous, Mademoiselle, vous allez gâter mon bonnet; s'il étoit de blonde ou de gâse comme les vôtres, je ne m'en embarrasserois pas..... (*Elle leve les épaules.*) La petite bégueule! jamais je n'ai vu tant faire la renchérie, & cela est laid, laid comme le péché mortel, & d'une bêtise!.... Une épingle ici ne feroit pas mal. (*Elle place une épingle sur la tête.*) Bien... il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maison, pour souhaiter la bonne année à maman..... de beaux Messieurs.... je me tiendrai à côté d'elle.... Ils me regarderont.... (*Elle fait différentes mines devant le miroir.*) Ils me trouveront jolie..... quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle sourit de différentes manières.*) Fi donc, cela ressemble à cette vieille Madame Dorimont, quand elle veut faire la jolie... comme ceci... Bon.... ah, quel plaisir!

S C E N E II.

MIMY, la GOUVERNANTE.

LLA GOUVERNANTE, qui a tout entendu, entre brusquement. Pour cela non, Mademoiselle: votre plaisir ne sera pas aussi complet que vous l'espérez, j'y mettrai bon ordre.

MIMY, effrayée. Ah! ma bonne... c'est que... je... vous m'avez fait bien peur. (*Elle pleure.*)

LA GOUVERNANTE. Il s'agit bien de cela, vraiment : j'ai entendu vos petits discours, Mademoiselle ; ils sont fort jolis ; ils m'annoncent des inclinations que je suis très-charmée de connoître.

MIMY, *pleurant*. Oui, allez ; vous m'avez fait une peur , que je n'en puis plus ; & vous savez que maman n'aime pas que l'on me fasse peur ; elle fait bien , car cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE. Vous voudriez donc me faire prendre le change ; mais vous vous trompez : c'est le fond de coquetterie & d'orgueil , que je viens de découvrir en vous , qui me fait peur à moi ; elle est plus vraie que la vôtre , cette peur-là , & malheureusement mieux fondée. Je suis bien fâchée de troubler votre joie , Mademoiselle ; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à désoler Mademoiselle Monrose , & à plaire aux beaux Messieurs ; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là , & de mettre aujourd'hui votre coëffure la plus commune.

MIMY. Ma bonne , je vous en prie , laissez-moi mon bonnet ; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE. Je m'y attendois bien. Non , Mademoiselle , je n'ai point de composition à faire avec vous ; & si j'avois à faire grace , vous vous y prendriez mal pour l'obtenir ; sachez que quand je punis , c'est que je le crois nécessaire , & que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours , entendez-vous ? cela est décidé : prenez votre parti de bonne grace ; je reviens à l'instant , & je compte vous trou-

ver coëffée, si-non, gare le bonnet de nuit.

MIMY. Ma bonne, je vous en prie, pardonnez-moi, cela ne m'arrivera plus.

LA GOUVERNANTE. Je le compte bien : c'est inutilement que vous me priez ; car vous ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là ; mais soyez sage, modeste, & sur-tout point orgueilleuse... Si je n'ai point de sujet de me plaindre de vous pendant tout le reste de la semaine, c'est dimanche les Rois.... je ne vous en dis pas davantage ; je vous promets que vous ferez contente de moi. Allons, dépêchez-vous. Madame Durosoi est avec ses filles auprès de Madame votre mere ; on vous a demandée plusieurs fois. (*Elle sort.*)

S C E N E III.

M I M Y , *seule.*

VOILA qui est fâcheux : cette misérable porte ! si j'avois eu soin de la tenir fermée.... Mais dépêchons-nous ; si Cecile & Babet alloient monter, elles me verroient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun, & puis elles se douteroient de toute l'histoire : oh, que je serois désespérée !... pourvu que maman ne s'avise pas de parler devant elles de mon bonnet neuf.... (*Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules.*) Allons donc. (*Elle se met en devoir d'ôter celui qui est sur sa tête.*) Mais aussi dimanche....

(On entend du bruit.) Ah ! ciel, voici du monde. (Elle ôte promptement son bonnet.)

SCENE IV.

MIMY, CECILE & BABET.

BABET. Eh bien, Mimy, es-tu morte ? il y a une heure que nous t'attendons.

CECILE, *d'un air précieux*. Pour cela, Mademoiselle, vous n'êtes pas trop honnête ; il faut vous venir chercher jusques dans votre chambre.

MIMY, *embarrassée, laisse tomber son bonnet derrière elle*. C'est que je me coëffois, mes bonnes amies, &....

CECILE. Tu te coëffois ? tu es bien longue à te coëffer ; tiens, mal propre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramasse le bonnet.*)

BABET. Attends donc que nous l'examinions ; mais voilà du beau ! comment diantre ? de la dentelle ! Je n'en porte point encore moi, & j'ai un an & demi plus que toi.

CECILE. Oui, cela est assez propre & bon pour toi, Mimy ; c'est plus honnête que ces petites salopperies que tu portois ; ce sont sûrement tes étrennes.

BABET. Oh ça, ma bonne amie, Mimy, j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là : allons, que je t'aide à le mettre.

MIMY. Non, c'est que... tiens... l'ouvrière a encore quelque chose à y faire.

BABET. Tu te moques ; le bonnet-là est fini, & très-fini.

MIMY. Mon Dieu , que tu es terrible ! c'est ... le ruban qui n'est pas bien choisi.

CECILE. Il est vrai qu'il est des plus communs.

BABET. Ce ruban-là , je le trouve des mieux assortis : allons , pas tant de façon ; tu fais la petite mutine , je crois. (*Elle veut lui mettre le bonnet.*)

MIMY , *se défendant*. Non , quand je te dis que je ne veux pas le mettre , & que je ne le mettrai pas.

BABET. Oh , oh ! tu le prends sur un drôle de ton. Eh bien ! fais comme tu jugeras à propos.

CECILE. En vérité , Mademoiselle , c'est bien mal reconnoître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY. Comme vous me désolez ! Eh bien , tenez , je vous avouerai que c'est que ma bonne me l'a défendu.

BABET. Comment dis-tu ? ta bonne !

CECILE. Voici une bonne histoire.

BABET. Comment , tu es assez sotte , à ton âge , de te laisser maîtriser par ta bonne ?

MIMY. Cela vous est bien aisé à dire : c'est que c'est une personne bien sage , bien prudente , & qui me veut beaucoup de bien , que ma bonne ; du moins maman me le dit-elle à chaqu'instant , & elle veut que je lui obéisse comme à elle-même.

BABET. Comme à elle-même ? à une domestique ? mais cela est épouvantable.

CECILE. Effectivement , c'est une espèce de servante qu'une gouvernante. On peut mettre ça à la porte , quand on veut : n'en avons-nous pas eu jusqu'à trois ?

MIMY. Ah ! ma bonne n'est pas une gouvernante comme les autres.

BABET. Comme les autres, ou non ; c'est une domestique, enfin.

CECILE. Oui, tu as raison, une domestique ; & ta mere t'ordonne d'obéir à une domestique ? Ah Ciel ! pour moi, l'on m'affomeroit plutôt.

MIMY. Mais est-ce que vous n'avez pas une gouvernante aussi, vous ?

BABET. Oui, nous en avons une ; mais je voudrois bien voir qu'elle s'avisât de faire la maîtresse ; comme je vous la ferois dénicher bien vite !

MIMY. Ah ! ici, il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET. Imbécille que tu es, est-ce que tu ne fais pas comment il faut s'y prendre pour faire chasser un domestique qui déplaît ?

CECILE. Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY. Dame, j'avoue bonnement que je n'en fais pas autant que vous.

BABET. Tu te souviens bien, ma sœur, de cette Demoiselle Colette, notre première gouvernante, comme elle vouloit faire la maîtresse, la sévère, nous mener à sa volonté ? Mademoiselle nous donnoit des tâches ; Mademoiselle vouloit nous faire apprendre des leçons ; Mademoiselle faisoit la rapporteuse ; & puis c'étoit toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-tems, va ; j'ai su la désoler si à propos, la desservir si adroitement auprès de maman ; enfin, j'ai tant fait des pieds & des mains, qu'elle a été obligée de décamper.

CECILE. Elle étoit bien tenace, celle-là; maman avoit de la confiance en elle.... Nous avons eu des peines... des peines... mais à la fin nous en sommes venues à bout. Croirois-tu que nous l'avons forcée elle-même à demander son congé?

BABET. Et toutes celles qui sont venues depuis ont changé de ton. Nous les avertissions d'avance; nous faisons nos conventions; & lorsqu'elles y manquoient, crac, à la porte.

MIMY. Que vous êtes heureuses! je n'aurois jamais cette hardiesse-là, moi. Je fais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins. Pour peu qu'elle me touche, elle ne me donneroit qu'un petit coup sur l'épaule, je pleure, je crie de toute ma force. Maman vient, ma bonne lui raconte tout, & je suis encore grondée par dessus le marché.

BABET. Pauvre nigaude! il faut raconter l'histoire différemment.

MIMY. Ah, oui; mais c'est que c'est une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne; maman le fait bien.

BABET. Allons donc, tu es une enfant; il faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir; au contraire, parce que les domestiques ne doivent pas commander aux maîtres, sans quoi elle te menera toujours par le nez.

CECILE. Sans doute, il faut faire un peu sentir à ces gens-là, ce qu'on est, & ce qu'ils nous doivent.

SCENE V.

CECILE, BABET, MIMY, *la* GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. Mesdemoiselles Durosoi, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît?

BABET. Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE. Vous êtes bien incivile pour une demoiselle de votre condition. Eh bien, apprenez, Mademoiselle, que vous êtes ici chez moi, que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET, *en riant, à sa sœur*. Qu'en dis-tu, ma sœur? Nous croyions pourtant être chez Madame Dorigny.

CECILE, *sur le même ton*. Je le pensois, comme toi; mais nous nous trompions, comme tu vois. Eh, eh, eh, eh, cela est plaisant. (*A la gouvernante.*) Je vous demande bien des pardons, Madame, eh, eh, eh.

LA GOUVERNANTE. Mais, je vais de surprise en surprise; oui, Mesdemoiselles, je suis ici chez moi. Vous n'ignorez pas que je suis gouvernante de Mademoiselle Mimy. Partout où je suis auprès d'elle, j'ai l'honneur de représenter Madame sa mère, & ici plus particulièrement qu'ailleurs. (*Cecile & Babet continuant de rire.*) En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossières; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge...

BABET. Grossière vous-même.... Mais,

Partie III,

D

avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CECILE. Oh, mon Dieu! nous n'avons pas reçu cette éducation là, par exemple.

LA GOUVERNANTE. Il paroît que vous en avez reçu une excellente. Mademoiselle Mimy a dû beaucoup profiter de votre conversation.

BABET. Certainement, si elle veut nous croire, elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

LA GOUVERNANTE. Je m'apperois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choses. Allez, mes cheres Demoiselles, vous n'excitez plus en moi que la pitié. J'avois seulement à vous dire que la visite de Madame votre mere est finie, & qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CECILE, *d'un air moqueur*. Vous voulez donc bien recevoir nos respects.

BABET, *à Mimy à demi-voix*. Que je te voye tantôt ton bonnet neuf, sinon... (*À la gouvernante, d'un air sérieux affecté.*) Madame, j'ai l'honneur d'être... eh, eh, eh, eh. (*Elle sort avec sa sœur en éclatant de rire.*)

SCENE VI.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE. Voilà deux méchantes pestes; si je les avois soupçonnées d'être aussi dangereuses, elles ne seroient certainement point entrées ici. Mais, que signifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous

voir tantôt ?

MIMY, *avec humeur*. Ah ça, c'est mon bonnet d'étreennes ; pourquoi ne voulez vous pas que je le mette aujourd'hui ?

LA GOUVERNANTE. Pourquoi ! la question est singulière, Mademoiselle : vous le savez bien mieux que moi ; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit suffire.

MIMY, *à demi-voix*. Oh ! vous me le défendez.... vous me le défendez.... est-ce que je suis faite pour....

LA GOUVERNANTE. Parlez plus haut, Mademoiselle ; ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton*. C'est vrai... une servante.... faire la maîtresse.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque tems sans rien dire*. Fort bien, Mademoiselle, vous avez admirablement profité ; si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses : je ne fais pourtant pas si Madame votre mere aimeroit que vous prissiez de pareilles leçons : je l'entends, je crois ; il faut lui demander son avis.

SCENE VII & dernière.

Madame DORSIGNY, la GOUVERNANTE,
MIMY.

MADAME DORSIGNY. Pourquoi ne descendez-vous donc point, Mademoiselle, depuis le tems qu'on vous appelle ? Mais, qu'est-ce que c'est ? vous voilà toute en désordre, décoiffée, le visage rouge, les yeux humides....

Est-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous savez bien que je n'aime pas cela.

MIMY. Non, maman; c'est que... c'est elle qui..

Madame DORSIGNY. Qui, elle? De qui parlez-vous, s'il vous plaît?

MIMY. C'est de ma bonne, qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence sans sujet.

Madame DORSIGNY. C'est votre bonne, qu'il faut l'appeller, ou bien Mademoiselle; qu'il vous arrive de prendre de semblables tons! Quant à la pénitence, vous la méritez sûrement; ainsi je prétends que vous la subissiez sans murmure.

LA GOUVERNANTE. J'ai surpris ce matin Mademoiselle se regardant dans le miroir, & tenant des discours d'une coquette consommée; j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui son bonnet d'étreennes.

Madame DORSIGNY. Vous avez fort bien fait; mais cette explication étoit inutile: on doit vous obéir sans examen.

LA GOUVERNANTE. Point du tout: je suis ici sur le pied de servante; j'y dois faire les volontés de tout le monde, n'est-ce pas Mademoiselle Mimy? Ne sont-ce pas là les leçons que vous ont données les Demoiselles Durosoi?

Madame DORSIGNY. Mais voilà qui est horrible; comment, petite impertinente, vous avez tenu de pareils discours?

LA GOUVERNANTE. Non, Madame: il faut lui rendre justice; elle est trop bien née pour parler ainsi: elle s'est seulement laissé aller un instant aux mauvais propos des Demoiselles Durosoi, qui sont bien les deux plus

dangereuses petites personnes, & les plus mal élevées que je connoisse.

MADAME DORSIGNY. Je suis bien aise d'apprendre cela; ah! bien, Mademoiselle, je vous défens très-expressément de voir jamais les Demoiselles Durosoi, si ce n'est en ma présence, & lorsque je serai à portée d'entendre tous vos discours, & de n'en pas perdre une seule parole.

MIMY. Elles sont venues me chercher, maman, ce n'est pas moi qui...

MADAME DORSIGNY. Cela suffit: je prétends que vous respectiez votre gouvernante, que vous la regardiez comme une autre moi-même, & que vous lui obéissiez en tout sans hésiter.

MIMY. Oui, Maman.

MADAME DORSIGNY. Prenez garde à ce que vous me promettez; vous savez combien je vous aime? Eh bien! si vous manquez le moins du monde à ce que je viens de vous dire, vous perdrez sans ressource mon amitié. Allons, demandez excuse à votre bonne.

MIMY, d'un air honteux. Ma bonne, je suis bien fâchée...

LA GOUVERNANTE. Cela suffit, Mademoiselle, j'oublie tout. J'espère que vous tiendrez parole à Madame votre mere; car, je le disois à l'instant, vous avez un assez bon caractère: il seroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaise compagnie des Demoiselles Durosoi.

MADAME DORSIGNY. C'est à quoi je vous prie de tenir la main; j'aurai soin de mon côté qu'elles ne se voyent que lorsque cela sera indispensable, mais toujours en ma présence.

LA GOUVERNANTE. Madame, en faveur

du repentir de Mademoiselle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait présent ?

MADAME DORSIGNY. Elle ne le mérite guere; mais vous êtes la maîtresse.

MIMY. Maman... ma bonne... que je vous embrasse... cela ne m'arrivera plus jamais.

MADAME DORSIGNY, après avoir embrassé sa fille. C'est bien, ma fille; achevez de vous coëffer, dépêchez-vous. Je vous menerai avec moi faire quelques visites; il n'y a rien qui forme plus les enfans que cet usage; &, quelque gênant, quelque embarrassant même qu'il soit très-souvent, il sera toujours le mien. (*A sa fille.*) Souvenez-vous bien de la leçon d'aujourd'hui, & du danger que l'on court lorsqu'on fréquente de mauvaises compagnies; car, dit le proverbe, *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

O D E.

Bonheur passager des mondains: bonheur solide des justes.

I.

SEIGNEUR tout nous invite à célébrer ta gloire.

Il est juste, il est beau, de chanter ton grand nom.

Je veux de tes bienfaits signaler la mémoire,

Avant que le soleil éclaire l'horison.

Je veux sur ma harpe sonore

Chanter au lever de l'aurore

Le Dieu fidele & vrai qu'on honore en Sion.

2.

Mon esprit & mon cœur tressaillent d'âlegresse,

6.

A l'ombre des autels, jusques dans leur vieillesse,

Les justes braveront les plus affreux hyvers ;
On les verra chargés, comme dans leur jeunesse,
De fruits délicieux, de rameaux toujours verts.

Leur éclat rendra témoignage
Que le maître auquel je m'engage
Est l'attente des bons, & l'effroi des pervers.

Les avantages de la médiocrité.

JE suis né dans les Gaules, d'une famille assez médiocre, & de parens qui, pour tout héritage, ne me laissèrent que des exemples de vertu à suivre. Mon pere, par sa conduite, étoit parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, & qui avoient déjà rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie qui le rendit très-infirmes, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis; il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de campagne d'un très-modique rapport où il alla vivre, ou plutôt languir avec sa petite famille, composée de ma mere, de ma sœur, qui avoit dix-sept ans, de moi qui en avois près de seize, & qui sortois de mes classes.

Ma mere, qui avoit une extrême tendresse pour ses enfans, & qui les voyoit pauvres, soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuse qu'elle

étoit, son esprit parut entièrement succomber sous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la grande économie qu'il falloit y garder pour vivre; le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre, & dont elle nous voyoit privés; le chagrin de voir ses enfans devenus ses domestiques, & changés, pour ainsi dire, en valets de campagne; enfin, je ne fais quelle tristesse muette & honteuse qu'elle voyoit en nous, que la misere peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, & qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée; tout cela jetoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maîtresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer; mon pere, qui l'aimoit & à qui nous étions chers, s'enfuyoit quelquefois à ses pleurs, & quelquefois ne pouvoit à son tour s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenois sur le soir de cueillir quelques fruits dans un petit verger que nous avions, je surpris mon pere & ma mere qui se parloient auprès de notre maison, & je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvroit. J'entendis que ma mere soupiroit, & que mon pere s'efforçoit de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée; je ne vous ai rien dit; il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers: les mouvemens naturels doivent avoir leur cours; mais on se retrouve

après cela, on revient à soi-même, on s'apaise, & vous ne vous appeaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point; vous m'accablez, vous me faites mourir, & vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez : j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'espérois leur laisser. D'ailleurs je suis infirme, suivant toute apparence vous me survivrez, vous ferez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envisage tout ce que je vous dis-là? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'intéresser à ce qui vous regarde? N'avez-vous pas eu le tems de me devenir chère? Mes chagrins, tels qu'ils sont, ne me suffisoient-ils pas? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toujours eu de la religion; j'espérois que vous me consoleriez, que nous nous consolerions l'un l'autre: mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble & de désolation. Il m'a ôté mes biens, ma santé; & vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'est-là le seul bien qui pouvoit me rester, la seule paix que mon cœur pouvoit goûter; votre vertu me la promettoit; mais tout m'est refusé. Il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, & que Dieu

m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de soupirs qui me glacerent le cœur : ensuite ils recommencerent à se parler , mais très-bas , & comme en se promenant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils disoient. J'allois donc me retirer , quand mon pere haussant un peu la voix , m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfans , dit-il ; mon fils a des sentimens d'honneur , & sa sœur est née vertueuse : ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions. Depuis le malheur qui nous est arrivé , j'ai découvert en eux un caractère qui me charme. Ils vous ont vu pleurer pour le peu de fortune que nous leur laisserons ; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs & mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnoissance : leur cœur y a répondu , & notre affliction pour eux a réchauffé leur tendresse pour nous : je l'ai remarqué dans mille petites choses , & je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit ces attendrissemens où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des leçons : jamais leur cœur n'y fera plus docile. Ils sont infortunés & attendris ; il n'y a point de situation plus amie de la vertu que celle où ils se trouvent.

Mon pere & ma mere , après s'être encore entretenus quelque tems , rentrerent dans la maison ; je m'y retirois moi-même , quand je rencontrai ma sœur qui venoit d'un autre côté ; comme elle me vit fort triste , elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma sœur , lui répondis-je la larme à l'œil , si vous saviez

la conversation que je viens d'entendre, entre mon pere & ma mere sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi; je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient point: ma mere est toujours au désespoir de nous voir ruinés; elle nous aime trop, nous ferons la cause de sa mort: mon pere n'oublie rien pour la consoler, & je sens bien qu'il auroit besoin de consolation lui-même: vous savez qu'il n'a point de sante: ma mere depuis quelque tems est toujours malade: nous les perdrons peut-être tous deux, ma sœur; ils ne peuvent pas y résister; & où en serions-nous après? Que ferions-nous au monde, s'ils n'y étoient plus? De quel côté nous tourner? Qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? Est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? Aussi, ma sœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le ferions.

Nous n'y sommes pas encore, me répondit-elle avec amitié; (car nous étions très-tendrement unis;) ne vous mettez point des choses si funestes dans l'esprit: sur-tout, mon frere, n'allez point pleurer devant eux; prenez-y garde, vous les chagrineriez encore davantage: tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela diminuera l'affliction où ils sont: puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere, qui, au bruit que nous faisions, s'étoit arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité, entendit aisé-

ment tout ce que nous disions; son cœur n'y put tenir, il vint à nous pénétré de tendresse. Ah! mes enfans, que vous êtes aimables! nous dit-il, en nous serrant entre ses bras, & que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquiétude que vous m'avez donnée jusqu'ici! Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main; allons dire à votre mere ce que je fais de vous; venez lui payer ses larmes: je la connois, quel bonheur pour elle! quelle récompense de sa douleur, quelle mere eut jamais plus de graces à rendre au ciel!

Mon pere continuoit toujours à nous parler, quand il entra avec nous dans une salle où étoit ma mere qui lisoit. Quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi: embrassez vos enfans; jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse: ne les plaignez plus, réjouissez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, & il ne leur est point arrivé de vrai malheur: rien ne leur manque, ma chere femme, ils ont de la vertu; je viens d'en être convaincu, je les écoutois sans qu'ils le fussent. Votre fille disoit tout-à-l'heure à son frere qui pleuroit, que puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquiétudes: que dites-vous de ces sentimens-là? Ya-t-il de richesses qui les vaillent? Nos enfans resteront-ils si malheureux? Serez-vous encore affligée? Le pourrez-vous? N'obtiendront-ils rien? Pour moi je suis déjà acquitté envers eux, mon cœur est en paix: je suis content,

& j'ose leur répondre que vous le ferez aussi ; pour de la tristesse, il n'en est plus question : je crois que vous ni moi n'en aurions plus avoir après cela : mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes ; nous devons l'être , comme nous le sommes effectivement , d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mere , à ce discours , versa encore des larmes ; mais ce fut des larmes de joie. Oui , s'écria - t - elle en nous faisant des caresses , auxquelles mon pere joignoit encore les siennes : oui, mon mari , vous avez eu raison de répondre pour moi , je suis contente.

Je ne savois où j'étois pendant que ma mere nous parloit ainsi : le ravissement où je la voyois , ses caresses, celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer ; je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie, je n'ai jamais senti de mouvement dont mon ame ait été aussi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

Dès ce jour - là finit notre tristesse commune. Nous passâmes six mois dans toute la paix & toute la gaieté que peut donner un état où l'on ne desire plus rien. Je me promenois souvent avec mon pere , & de tout ce qui s'offroit à nos yeux , il en prenoit occasion de m'instruire. Je ne sais comment il faisoit en m'instruisant : mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi ; je craignois de les voir finir : il avoit l'art de les rendre intéressans ; j'aimois à sentir ce qu'il disoit. Ma jeunesse & ma vivacité qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit sérieux & raisonnable , comme pour l'ordinaire elles

en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ses discours : j'en valois mieux entre ses mains d'être jeune & vif, parce que j'en avois plus d'ardeur pour le plaisir, & que ce plaisir, il avoit su faire enforte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coutume, nous vîmes passer un seigneur extrêmement âgé, qui se promenoit comme nous assez près de son château ; il avoit l'air triste, abattu, & rêvoit profondément. D'où vient donc que ce seigneur est ici, dis-je en le voyant ? Il me semble ne l'avoir jamais vu à la campagne. C'est qu'il a eu ordre de se retirer de la cour, me dit mon pere. — Et pourquoi cela ? — Oh ! pourquoi ? pour n'avoir pas eu l'adresse de se maintenir dans la faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue supérieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu ; car, ordinairement, voilà les crimes de ces fameux disgraciés. — Mais, mon pere... vous m'étonnez : les moyens de se maintenir en faveur me paroissent bien étranges : c'est donc un coupe-gorge que la cour des princes ? Eh ! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur ? — Je n'en fais rien, tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent. — Sur ce pied là, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal ; mais ne pourroit-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres ? Il n'y auroit qu'à se point faire des ennemis. — Cela ne serviroit de rien ; car

dans ce pays - là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez - vous du crédit , êtes - vous en place ? Vous voilà brouillé sans rémission avec je ne fais combien de gens à qui pourtant vous rendez service. — Eh ! quel mal peut - on vouloir à un homme qui oblige ? — On lui veut du mal de ce qu'il est en état d'obliger , de ce qu'on a besoin d'être son ami ; au lieu qu'on voudroit que ce fût lui qui eût besoin d'être le nôtre. — Eh ! de quelle maniere faut-il donc se comporter avec des gens si méchans ? — Hélas ! mon fils , me répondit - il , il faut être méchant soi même ; encore est - il bien difficile de l'être avec succès : car il s'agit d'avoir une méchanceté habile , qui perde finement vos ennemis , sans qu'ils voyent comment vous vous y prenez : souvent même est - il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre , ne s'apperçoivent pas de votre dessein. Sais - tu bien qu'à la cour , c'est le chef - d'œuvre de l'esprit humain que cette méchanceté là. On dit de celui qui y parvient : voilà un habile homme , voilà un homme de tête ; il a culbuté ses ennemis ; il a su écarter tout ce qui lui faisoit ombrage ; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. — Mais , mon pere , parmi des personnes comme nous , quelqu'un qui ressembleroit à cet habile homme-là , nous dirions de lui que c'est un fourbe , un perfide , un homme sans conscience & sans honneur , un homme qui ne vaut rien. Bon , me dit mon pere en riant , tu fais là une plaisante comparaison. Eh ! qu'est - ce que c'est que des gens comme nous ? Il appartient bien a des
hommes

hommes d'un état médiocre d'avoir le privilège d'être fourbes ou perfides avec gloire ! Ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres , pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous employerions pour avancer nos affaires , pour ruiner celles de nos semblables ? Oh ! mon fils , ce n'est pas-là l'esprit du monde ; tu vois les choses comme elles sont , toi ; tu as les yeux trop sains ; mais si un peu d'extravagance humaine s'emparoit malheureusement de ton cerveau , égaroit ta raison , & mitigeoit tes principes de vertu , tu penserois bien d'une autre manière. Sachez , mon fils , que ce qu'on appelle noirceur de caractère , méchanceté fine , scélératesse de cœur , iniquité de toute espèce , porte toujours son nom naturel , & ne change jamais pour des gens comme nous. Parmi nous , un fourbe est un fourbe , un méchant est un méchant ; à notre égard on explique les choses à la lettre , on les prend pour ce qu'elles sont : nos postes sont si petits , nos intérêts de si peu de valeur , que nous ne pouvons en imposer à personne. Le moyen qu'on se trompât sur notre chapitre ? nous ne sommes revêtus de rien qui soit respectable pour les autres hommes , de rien qui étourdît , qui subjugué leur imagination en notre faveur , & qui nous couvre , pour ainsi dire : nous sommes tous nus , nous n'avons que des haillons qui ne sont pas gracieux , qui font qu'on nous juge sans pitié , & comme nous le méritons : de sorte que nous avons beau être faux , souples , méchans avec toute l'industrie du monde ; toute cette

industrie, toute cette souplesse nous tourne à mal, & ne fait qu'ajouter de nouveaux traits de laideur à notre indignité (comme cela est juste): en un mot, chez nous tout cela est misère d'esprit & de cœur, plus ou moins odieuse, suivant qu'elle est plus ou moins rusée.

Mais quand on est environné d'honneurs, qu'on est revêtu de dignités, de grands emplois, oh! pour lors, mon enfant, les choses prennent une nouvelle face; cela jette un fard sur cette misère dont je viens de parler, qui en corrige, en embellit même les difformités; pour lors soyez méchant, & vous brillerez: nuisez à vos rivaux, trouvez le secret de les accabler; ce ne sera là qu'un triomphe glorieux de votre habileté sur la leur; soyez toute fraude & toute imposture; ce ne sera rien que politique, que manège admirable. Vous êtes dans l'élévation, & à cause de cela les hommes qui sont vains, & qui voudroient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiroient en mériter, s'ils étoient en votre place. En respectant vos honneurs, c'est l'objet de leurs desirs qu'ils caressent; leur vanité, faute de mieux, prend plaisir à considérer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, l'étendue d'esprit dont vous avez besoin, & la beauté du mystère & des stratagèmes qui sont nécessaires dans toutes vos actions, quelles qu'elles soient, fussent-elles indignes, n'importe; quelquefois même y gagnent-elles de l'être; elles en paroissent de plus grands coups, on s' imagine qu'elles partent d'une nécessité grave & politique,

& cela leur donne un air de majesté. Le fracas qu'elles ont, le fracas qui s'en suit, la ruine de celui-là qu'elles apportent, les convertit en faits illustres, en aventures notables, qu'on est charmé de savoir, & qu'on est tout glorieux de raconter. Ce que je te dis là n'est pas encore assez; car, non-seulement les actions de cette nature se sauvent du mépris qu'elles méritent, mais on semble les exiger de celui qui est en place, & s'il demeure oisif, on ne l'estime pas beaucoup; c'est un homme de peu de valeur, qui ne donne point de spectacle, & qui languit dans la carrière.

Voilà, mon enfant, pourquoi, dans les grandes situations, l'iniquité la plus déliée fait tant d'honneur, pendant qu'il est si honteux à des gens comme nous, de n'être pas irréprochables dans la conduite de leur vie. Mais au bout du compte, qu'en dis-tu? Notre lot n'est-il pas incomparablement meilleur que celui de ces personnes-là? Leur grandeur a beau nous masquer leurs actions, ils ont beau n'être appelés qu'habiles, quand ils sont méchans, si c'est un bénéfice pour eux, ils en payent les charges. Tu ne saurois croire ce que c'est que leur vie: quand j'y songe je ne comprends rien à eux, ni à la passion qu'ils ont pour le rang, pour le crédit, pour les honneurs; car cette passion-là suppose des cœurs orgueilleux, avides de gloire, furieux de vanité: cependant ces gens si superbes & si vains ont la force de fléchir sous mille opprobres qu'il leur faut souvent essuyer. Le droit d'être fiers & de primer sur les autres, ils ne l'acquierent, ils ne le conservent,

ils ne le cimentent, qu'au moyen d'une infinité d'humiliations, dont ils veulent bien avaler l'amertume. Quel misérable orgueil ! aussi se sent-il presque toujours de la lâcheté qui le fait subsister ; aussi n'est-il bon qu'à donner la comédie aux gens raisonnables qui le voyent.

J'écoutois avec attention mon pere, pendant qu'il parloit ainsi, & je me souviens qu'en vérité j'avois pitié de ceux dont il me peignoit le sort. Je jetois de tems en tems les yeux sur ce seigneur dont j'ai parlé, & qui se promenoit encore assez près de nous, & je le voyois toujours enseveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'intéresses au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon pere. Il est vrai, lui dis-je ; il me semble qu'il souffre. Je le connois, reprit mon pere ; il a l'ame d'un honnête homme, il est né obligeant, l'on a toujours dit du bien de lui : je suis persuadé qu'il n'est tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente par laquelle on vient à bout de se défendre de ses ennemis, & de les surprendre. Sur ce pied-là, répondis-je, il se consolera bientôt de sa chute ; un honnête homme ne sauroit long-tems regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas ! mon enfant, reprit-il, je suis sûr que ce seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'est plus. Son cœur n'y a pas fait naufrage, il y est resté bon & généreux : mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit ; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, ce mouvement que tant

de monde se donnoit pour aller à lui ; il regrette ses flatteurs dont il se moquoit , mais qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable ; il ne voit plus ces airs timides & rampans qui divertissoient sa vanité ; il ne fait plus la destinée de personne ; ses amis n'ont plus tant d'intérêt à le ménager ; il soupire après cette place qu'il tenoit dans l'esprit des autres , après ce respect craintif qu'il aimoit à inspirer , quoiqu'il se plût à le dissiper par des procédés obligeans ; enfin après mille fantômes pareils , sans lesquels il ne peut vivre , & qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

La nuit, quis'approchoit pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maison.

En nous retirant, nous rencontrâmes un laboureur qui revenoit de son travail, & qui chantoit de toute sa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere. Il y a de bonnes raisons pour cela, me répondit-il; c'est que la terre avoit besoin de pluie, & qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton sérieux dont mon pere me tint ce discours. Le courtisan disgracié qui se promenoit tout à l'heure, a vu pleuvoir aussi, repris-je, mais son esprit n'en a pas reçu de soulagement. Tu me fais là une belle comparaison, me dit-il, d'un laboureur à un courtisan. Le tems qu'il fait est excellent pour la terre. Eh bien ! le courtisan, quel avantage en peut-il espérer ? Que ses greniers en seront plus pleins de biens ; qu'il en aura plus abondamment de quoi vi-

vre : cela est vrai ; mais sa vanité , de quoi vivra - t-elle ? Ses besoins sont pour le moins aussi pressans que s'ils étoient raisonnables , & la pluie , ni le soleil ne peuvent rien pour eux ; au lieu qu'ils peuvent pour les besoins de ce laboureur , qui ne veut que vivre , & qui voit que son champ , dont il vit , en profitera davantage. Ainsi tu comprends bien qu'il a raison d'être gai , puisqu'il est presque sûr d'avoir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu pas heureux , d'être si borné dans ses desirs ? Qu'en dis-tu ? Que les hommes soyent bons ou méchans , qu'ils se trahissent à la cour ou à la ville , qu'un ministre superbe les rebute ou les favorise , qu'ils courent après de grands emplois , qu'ils les manquent ou qu'ils les perdent : tout cela n'est point de la connoissance du laboureur ; c'est un état de trouble & de misere que sa condition lui épargne. Il pleut à propos ; cela lui suffit , le bon homme se couche content , se leve de même , reprend son travail avec plaisir , & meurt enfin aussi tranquillement qu'il a vécu ; car une vie passée dans le repos a cela d'heureux , qu'elle est douce pendant qu'on en jouit , & qu'on ne s'y trouve point attaché quand on la quitte.

Nous arrivâmes à la maison en nous entretenant ainsi : nous trouvâmes ma mere un peu indisposée. Le lendemain son indisposition augmenta , la fièvre la prit , & quelques jours après elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort , & l'affliction où tomba mon pere , qui ne put se consoler : elle mourut en lui serrant la

main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds du lit, ma sœur & moi.

Ce ne fut que pleurs & que gémissemens dans notre maison pendant un mois ; aussi fimes - nous une perte irréparable. Quelle union entr'elle & mon pere ! Que de tendresse elle avoit pour ses enfans ! je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée comme une personne qui avoit de l'autorité sur moi : je ne lui ai jamais obéi parce quelle étoit la maîtresse, & que je dépendois d'elle ; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me soumettoit toujours au sien. Quand elle me disoit quelque chose, je connoissois sensiblement que c'étoit pour mon bien ; je voyois que c'étoit son cœur qui me parloit ; elle savoit pénétrer le mien de cette vérité-là, elle s'y prenoit pour cela d'une manière qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que son amour pour moi m'enseignoit, sans doute ; car je la comprenois parfaitement, tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnoit ; de sorte que mon cœur étoit reconnoissant aussi tôt qu'instruit, & que le plaisir que j'avois en lui obéissant, m'affectionnoit bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'observois pas exactement ce qu'elle souhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée, je n'essuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant ; point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieuses par le mauvais exemple qu'elles y mê-

lent. Non, ma mere ne tomboit pas dans ces fautes-là, & ne me donnoit pas de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois; je ne lui voyois pas même un air sévère; je ne la retrouvois pas d'un accès moins aisé: elle étoit seulement plus triste; elle me disoit doucement que je l'affligeois, & me caressoit même en me montrant son affliction: c'étoit là mon châtiment; aussi je n'y tenois pas. Un jeune homme né avec un cœur un peu sensible ne sauroit résister à de pareilles manieres. Je pleurois de tout mon cœur, je lui promettois en l'embrassant de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, & je tenois parole; je me ferois même fait un scrupule de la tromper, quand je l'aurois pu: ce mélange de bonté & de plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignoit, quand je faisois mal, me suivoit par-tout; c'étoit une scene que je ne pouvois me résoudre à voir recommencer: son cœur, que je ne perdois jamais de vue, tenoit le mien en respect; de la voir je n'aurois pas goûté le plaisir content de moi, si je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être, je me ferois reproché son erreur.

La mort me la ravit dans le tems où j'avois le plus besoin d'elle. J'entrois dans un âge sujet à des égaremens que je ne connoissois pas encore, & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere ne put survivre long-tems à sa perte: sa santé, qui étoit déjà très-mauvaise, s'altéra encore davantage; plusieurs infirmités l'attaquerent à la fois; il n'agissoit plus, & bien-

tôt il fut réduit à garder le lit : il ne vécut qu'un an dans ce triste état, & il mourut entre mes bras, pendant que ma sœur étoit absente pour affaires domestiques.

Mon fils, me dit-il un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au désespoir ; mais vous n'y ferez pas toujours, le tems console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y ; au défaut de biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée ; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrois vous donner, & c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de pere & mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foiblesse qui lui ôta la parole ; il prononça encore quelque chose de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit sa fille ; après quoi ses yeux se fixerent sur moi, & ne cessèrent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne saurois peindre l'état où je me trouvais alors ; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mere, & il me sembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne savois où j'étois, je restai dans un accablement qui me rendoit stupide, ma sœur étoit déjà de retour, m'avoit parlé, avoit poussé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre ! nous n'avions point de parens dans la province ; des amis, nous n'en connoissions point : qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune ?

Dans un si grand abandon , je ne savois que devenir ; il me sembloit que nous ne tenions plus à rien , & j'étois presque dans le désespoir. Ma sœur eut plus de fermeté que moi ; sa raison rappella la mienne , & ses sages conseils me décidèrent à passer ma vie avec elle. Nous donnons tous les jours des larmes à la mort de nos respectables parens. Ils ne nous ont point laissé de fortune ; mais ils nous ont appris à la mépriser , & cela vaut mieux. Le souvenir de leurs vertus nous donne la force de cultiver le champ qu'ils nous ont laissé ; notre modération règle nos besoins , & ils sont satisfaits par notre sage économie. Nous jouissons de la douceur & des charmes de l'amitié , & nous vivons heureux , parce que nous avons appris de bonne heure à savoir l'être.

O D E.

Insuffisance des appuis humains ; solidité de ceux qu'on trouve dans la religion. DAVID.

I

QUELQUES dangers pressans qui menacent
ma vie,
Quelques assauts cruels que me livre l'envie,
Quelque renversement qu'éprouve l'univers,
J'espère au Dieu suprême,
Au monarque que j'aime,
Au maître que je fers.

2.

Ce Dieu , c'est mon rocher , c'est ma haute
retraite ;
Mon cœur est en repos , mon ame est satisfaite :
Méchants ! de quel espoir vous laissez-vous
bercer ?

Dans son sein tutélaire
 Votre trait sanguinaire
 Pourra-t-il me percer ?

3.

De votre trahison l'étonnant édifice
 Elevé par l'orgueil , fondé par l'injustice ,
 Tout-à-coup trompera vos vœux & vos efforts :
 Le moindre vent l'écrase ,
 Et de sa frêle base
 Démolit les refforts.

4.

Vos plus sages discours ne se portent qu'à
 nuire ,
 Vos plus sages conseils ne tendent qu'à détruire ;
 Une feinte douceur couvre vos attentats ,
 Et vos langues bénissent
 Ceux que vos cœurs maudissent ,
 Et qu'assiègent vos bras.

5.

Mon ame, ne crains point cette troupe rebelle :
 Ton maître a vu leur piège , & ton maître est
 fidele ;
 Pour le rompre il connoît mille moyens divers :
 Espere au Dieu suprême ,
 Au monarque que j'aime ,
 Au maître que je sers.

P A U S E.

6.

Ne recourez qu'à lui , peuples , dans vos dé-
 tresses.
 Tous ces Dieux de néant qu'illustroient vos
 foibleffes
 Ont-ils comblé les vœux que vous pûtes
 former ?
 Non , c'est Dieu qui délivre ,

C'est sa voix qu'il faut suivre,
C'est lui qu'il faut aimer.

7.

Les secours des petits sont une arme impuissante;
Les promesses des grands trahissent notre attente :
Point de solide appui chez les foibles humains:
Un seul choc va dissoudre
Ces richesses de poudre
Qui les rendent si vains.

8.

Suivrez-vous du méchant les routes tortueuses?
Les forfaits sont, hélas! des ressources trompeuses,
Qui lui montrant le port, le mènent à l'écueil:
Mortels, quittez ces trames,
Et défendez vos âmes
Du poison de l'orgueil.

9.

Gardez-vous de penser que battus de l'orage,
Votre propre salut puisse être votre ouvrage;
Il est le fruit tout seul des décrets éternels.
Remontez à la source
Qui porte dans sa course
Les trésors des mortels.

10.

A moi, dit le Seigneur, appartient la puissance.
Il imprime la crainte, il donne l'assurance:
Il comble ses enfans de biens inattendus;
Et ses saintes justices,
En terrassant les vices,
Relevont les vertus.

*Le Derviche & la petite Corneille.**Conte.*

UN derviche traversoit un jour une forêt, & faisoit de profondes réflexions sur les marques visibles & continuelles de la bonté, de la miséricorde & de la toute-puissance de Dieu. Il étoit en cette méditation, lorsqu'il vit un faucon voler & se poser sur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il déposa dans un nid, en le couvrant de ses ailes, & en criant d'une manière qui marquoit qu'il faisoit une action de piété & de compassion. Surpris de cet objet, il s'arrêta pour découvrir ce que c'étoit; il vit qu'il y avoit dans ce nid une petite corneille sans plumes & sans ailes, abandonnée de pere & de mere, que le faucon nourrissoit de cette viande par morceaux, à proportion de la capacité de son gosier.

A cette merveille, que la bonté & la miséricorde de Dieu sont admirables, s'écria le derviche, de ne pas permettre qu'une petite corneille orpheline & incapable de sortir de son nid, manque de nourriture! & par sa providence, un faucon qui a les griffes fortes & le bec perçant, prend soin d'un petit oiseau d'une espèce toute différente de la sienne, & fait plus pour lui, que ne feroient peut-être le pere & la mere de cette corneille! La surface de la terre est une table commune, que Dieu a préparée à toutes ses créatures; elles y sont également invitées. Sa libéralité s'étend même à pourvoir le griffon d'alimens sur le Caucase. Absorbé

dans une profonde avarice, j'emploie cependant tous mes soins à chercher ma vie, & à me pourvoir d'un morceau de pain. C'en est fait, je veux dorénavant me délivrer de tout cet embarras, & effacer absolument de mon cœur la passion d'acquérir, dans laquelle je suis malheureusement plongé: je laisserai même toute sorte de travail qui peut y avoir rapport, puisque Dieu est la source de tout bien.

La résolution du derviche, toute inconsidérée qu'elle étoit, fut si ferme, qu'il commença dès-lors à l'exécuter. Il se retira dans un lieu à l'écart; & là, sans faire aucune démarche pour sa subsistance, il se remit entièrement à la providence de celui qui prend soin généralement de toutes choses. Pour se confirmer davantage dans cette résignation: n'attache pas ton cœur, se disoit-il, aux causes secondes, repose-toi sur la première de toutes. Il demeura trois jours & trois nuits dans une inaction parfaite, sans boire & sans manger, en attendant en sa faveur un miracle semblable à celui de la petite corneille. A la fin, il fut attaqué d'une foiblesse si grande, qu'il n'étoit plus en état de faire même ses exercices de dévotion. Pour le tirer de son erreur, Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit: toi qui me fers, sache que j'ai créé la machine de l'univers telle qu'elle est, à la charge & condition que les causes secondes agiroient, & que les hommes travailleroient pour se nourrir. Je pourrois, par ma puissance, contribuer immédiatement à ta nourriture, sans aucun soin de ta part; mais par un décret de ma sagesse, les besoins des créatures sont sujets aux

causes secondes, & c'est par elles qu'elles subsistent & se maintiennent. Prétends-tu, par ta résignation, t'opposer à ma sagesse & à ma providence ?

Mon fils, poursuivit le pere qui avoit fait ce conte à son fils, apprenez de cet exemple, que les causes secondes doivent avoir leur cours, & par conséquent qu'il est nécessaire d'agir & de travailler. Posons encore comme une vérité, que l'on obtient tout en se remettant à la volonté de Dieu & à sa providence; cela n'empêchera pas qu'il ne soit toujours vrai de dire que les avantages du travail sont plus estimables, & beaucoup au dessus des avantages d'une prétendue résignation indolente. En effet, la résignation ne peut tout au plus être avantageuse qu'à celui qui se résigne. Mais les avantages du travail ne sont pas seulement pour celui qui agit; ils se communiquent encore au dehors, & cette communication est ce qui détermine le bien. C'est, comme vous devez le savoir, ce qui a aussi donné lieu à la maxime qui dit que le meilleur des hommes est celui qui fait du bien aux hommes. C'est un crime à celui qui est capable de faire du bien, de demeurer dans l'oïveté, & de s'attendre qu'un autre lui en fasse. Imitiez le faucon, & poursuivez la proie comme lui; c'est-à-dire, travaillez pour nourrir vos enfans, & gardez-vous bien de suivre l'exemple de la petite corneille, qui n'est pas encore en état de chercher sa nourriture.

Le fils aîné, qui n'avoit rien à repartir au raisonnement si convainquant du bon vieillard, se tut, en laissant la parole à son cadet.

Mon pere, dit le cadet, je vois fort bien que nous ne devons pas prendre le parti de nous abandonner à la Providence, de la maniere que mon frere l'entendoit. Mais après que nous aurons fait nos efforts pour acquérir, & que Dieu par sa libéralité parfaite, nous aura donné du bien & des richesses, qu'en ferons-nous, & comment nous y prendrons-nous pour les conserver? Nous attendons vos sages conseils là-dessus.

Mon fils, répondit le pere, votre demande est juste. Il est aisé d'amasser des richesses, il est vrai; la difficulté est de les garder & d'en faire un bon usage. A mesure qu'on les acquiert, l'on doit observer deux choses. La premiere, de les mettre en un lieu de sûreté, afin qu'elles ne se perdent pas, & qu'elles ne foyent pas exposées à être enlevées par les voleurs, parce qu'une infinité de gens aiment les richesses, & que ceux qui les possèdent ont des ennemis sans nombre. La seconde, de ne les pas prodiguer, & de s'en servir à propos. Au lieu de se contenter du revenu, si l'on dépense sur le fonds, l'on ne se trouve en peu de tems que du vent dans les mains. Le lit d'une riviere où l'eau ne coule pas, demeure bientôt à sec; & si l'on ôte toujours d'une montagne sans rien mettre à la place, l'on en trouve le pied en peu de tems. Il en est de même de celui qui, sans aucun revenu, tire toujours de sa bourse & se plaît à faire de la dépense; il tombe infailliblement dans le besoin, & on le voit périr sans ressource; c'est ce qui arriva à une souris qui se tua elle-même de déplaisir, & dont Lokman nous a conservé l'histoire. Le pere fut interrompu
en

en cet endroit par le fils, qui le pria de ne pas le priver de cette aventure, qu'il raconta de la maniere qui suit.

La souris prodigue. Fable.

UN jour, après une moisson abondante, un laboureur qui songeoit à l'avenir, enferma une grande quantité de bled dans un magasin, résolu de ne l'ouvrir que dans un tems de disette, & il cacha la clef dans un lieu que personne que lui ne savoit.

Le hasard voulut qu'une souris affamée, qui avoit son trou près du magasin, se mît à ronger le bois, & fit tant avec ses petites dents aiguës, qu'elle s'apperçut que du bled tomboit dans son trou, par l'ouverture qu'elle avoit faite. Elle se réjouit de son bonheur, & le regarda comme un don du Ciel. Mais la découverte de ce magasin la rendoit si fiere, qu'en ce moment elle ne s'estima pas moins que Caroun & Pharaon, qui furent autrefois si puissans, l'un par ses richesses immenses, & l'autre par des trésors qui répondoient à sa grandeur. Les souris du voisinage, au bruit de sa fortune, qui se répandit en peu de tems, vinrent en diligence & en foule lui faire la cour, & lui offrir leur amitié, par l'espérance de profiter de la sienne, semblables aux mouches qui s'assemblent autour du miel. Elles lui firent mille révérences à leur maniere, & mille complimens, en lui témoignant la joie qu'elles avoient de son bonheur, avec des louanges flatteuses & des vœux pour sa prospérité.

La souris, enivrée de sa félicité, ne se con-

tenta pas de parler de sa découverte à ses compagnes, comme une insensée; elle fit encore la libérale, dans la croyance que le magasin ne désempliroit jamais, & que le bled couleroit incessamment par le trou comme du sable, & elle leur fit large table. Elle ne disoit pas: c'est assez pour aujourd'hui, gardons quelque chose pour demain. Elle ne pensoit qu'au tems présent, & l'avenir ne lui faisoit aucune peine. Au contraire, elle chantoit hautement, & le sens de sa chanson étoit: garçon, verse-nous à boire aujourd'hui; personne n'a vu le jour de demain.

Pendant que la souris & ses amies se régaloient ainsi avec profusion, une famine extraordinaire survint dans le pays, qui mit tout le monde dans la dernière disette de vivres. Les cris du peuple qui souffroit, montoient jusqu'aux cieux, & l'on n'entendoit par-tout que des gens qui offroient de se donner pour du pain, & personne ne se présentoit pour accepter leur offre. D'autres mettoient tout leur bien en vente, pour en avoir un morceau, & ils ne trouvoient pas d'acheteur. La misère enfin étoit si grande, que tout étoit en désordre, pendant que la souris faisoit bonne chère, sans se mettre en peine si le bled lui manqueroit, ou s'il y avoit famine.

Au bout de quelques jours, le laboureur, pressé par le mal qui devenoit plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, & il en fut d'autant plus affligé, qu'il en attribua la cause à sa négligence, & que la perte lui en étoit alors très-sensible. Il con-

nut bientôt d'où le dommage étoit venu, & pour y remédier sans attendre davantage, il fit transporter le bled dans un lieu où il étoit sûr qu'il ne s'en perdrait pas un grain.

Dans le tems que cela se passoit, la souris qui faisoit la maîtresse & la distributrice du bled, étoit plongée dans un profond sommeil, & les autres souris étoient tellement occupées à sauter & à danser, que le bruit & le tintamarre qu'elles faisoient, leur ôta la connoissance des allées & des venues des gens du laboureur occupés à vider le magasin. Une des plus avisées s'aperçut néanmoins de quelque chose; curieuse de savoir ce que c'étoit, elle regarda par un coin de l'ouverture du magasin, & elle vit qu'il étoit vuide. Elle courut avec précipitation annoncer cette triste nouvelle à ses compagnes, après quoi elle fut la première à disparaître; & les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit son parti, & elles laissèrent là leur bienfaitrice toute seule.

Voilà ce que la plupart des amis font ordinairement: ils se rangent auprès de vous, attirés par votre table; ils vous abandonnent dès que vos biens diminuent. Ils établissent leur bonheur sur le vôtre, & vous n'êtes pas plutôt dans la disgrâce, qu'ils s'éloignent de vous avec la dernière lâcheté; lâcheté que souvent ils poussent encore plus loin. Dans le tems même que vous les comblez de bienfaits, ils vous souhaitent du mal dans la vue de leur intérêt. N'attendez pas que ces amis dissimulés vous abandonnent, soyez le premier à vous éloigner d'eux.

Après un sommeil d'une longue durée, la

fouris s'éveilla, & ne vit plus d'amies auprès d'elle. Epouvantée de cette solitude, elle regarde à droite, à gauche, elle court de tous côtés; pas une ne paroît. Alors le cœur outré de douleur: j'avois, dit-elle, des amies; que font-elles devenues? quel malheur peut les avoir obligées de m'abandonner? Elle sort de son trou, pour en avoir des nouvelles: au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine étoit si grande, que tout le monde crioit généralement après du pain. Elle revient en diligence pour mettre en réserve quelque chose du bled qu'elle croyoit être encore en sa disposition; mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magasin par le trou qu'elle avoit fait; elle furete par tous les coins, & ne trouve rien absolument. En ce moment, abandonnée à la confusion & à la douleur, elle se livra à un désespoir furieux, & se heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra, qu'elle se fit sortir la cervelle & expira.

Mes enfans, ajouta le pere, le fruit que vous devez tirer de cette fable, c'est d'apprendre que la dépense doit toujours être proportionnée au revenu, de maniere qu'elle ne l'excede point, & qu'il ne faut jamais toucher au fonds, qui doit demeurer en son entier. Je vous recommande d'observer mes conseils, & de ménager si bien ce que je vous laisse, que vous n'ayiez pas sujet de vous repentir de ne l'avoir pas fait.

Le second fils, très-satisfait de tant de bons enseignemens, fit encore cette demande à son pere: Je suppose, dit-il, qu'un homme ait fait un fonds raisonnable, & qu'il ait pourvu

suffisamment à sa sûreté, je vous supplie de me dire de quels moyens convenables il doit se servir pour en dépenser le revenu à propos?

Mon fils, répondit le pere, la médiocrité est louable en toutes choses, & particulièrement dans ce qui regarde l'économie. Un pere de famille après avoir reçu la rente de ses biens, ou retiré le profit de l'argent qu'il a en fonds, doit observer deux choses. La premiere, de ne faire aucune dépense inutile, parce qu'à la fin, elle ne cause que du repentir & du chagrin. De plus, comme la dépense inutile se fait ordinairement pour les plaisirs, rien ne marque davantage le peu de conduite, le peu de religion & la foiblesse indigne d'un homme, que de succomber aux tentations du démon, en s'y abandonnant. Il seroit, ce me semble, plus tolérable, d'être avare avec de grandes richesses, que de tomber dans un excès si condamnable. Il est bon de remarquer encore une chose à ce sujet. Quoique rien ne soit si beau & si généreux, que de donner, même avec profusion, il faut le pratiquer néanmoins avec égalité & mesure.

La seconde chose à observer, c'est de s'abstenir de toute sorte d'avarice. L'avare est un objet de malédiction, également par rapport au monde, & par rapport à la religion, & l'ennemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compassion pour tous ceux qui sont en état de leur faire du bien. A quoi sert à un avare d'avoir tant de trésors, dont il ne fait pas bon usage? D'une maniere ou d'une autre, ils se consomment à la fin, & se dissipent misérablement. Considérez avec moi,

un grand réservoir de maçonnerie, qui reçoit de l'eau en quantité, & qui n'a qu'une petite décharge pour la laisser écouler. Il se remplit, & l'eau non-seulement se déborde, elle mine même la maçonnerie, & s'écoule de manière qu'il n'en reste plus. Il en arrive de même des richesses de l'avare; lorsque ses coffres sont pleins, ou il s'en voit privé dès son vivant, par quelque malheur imprévu, ou elles tombent en partage à des héritiers qui les prodiguent, & qui ne parlent jamais de lui qu'en détestant sa mémoire, ou qu'en faisant des railleries de sa simplicité.

Après avoir bien écouté les sages remontrances du bon vieillard, les deux fils pour en profiter, choisirent chacun une profession. Sans parler du cadet qui se contenta d'une vie plus tranquille, l'aîné se tourna du côté du négoce, & voyagea dans les pays éloignés. Pour le transport de ses marchandises, il se procura de deux bœufs les plus gros & les plus capables de lui rendre le service dont il avoit besoin, & nomma l'un Choutourbeh, c'est-à-dire, *ressemblant au chameau*, & l'autre Mehterbeh, c'est-à-dire, *le grand ou le puissant* par excellence. Il les pansoit lui-même, il les nourrissoit grassement, & il en prenoit autant de soin que de sa personne. Mais à force de faire des voyages continuels, de marcher jour & nuit chargés de pesans fardeaux, & de traverser des déserts affreux, ils perdirent peu à peu leur embonpoint, & devinrent maigres & fort foibles. En cet état, ils se trouverent un jour dans un chemin si fâcheux & si rompu, que Choutourbeh, fatigué & abattu, y

demeura sans pouvoir s'en tirer.

Le marchand, extrêmement affligé de cette disgrâce, employa tout le monde de la caravane qu'il put assembler, pour tirer de là Choutourbeh, & il en vint à bout. Mais comme il n'étoit pas en état de marcher, il le laissa avec un valet pour avoir soin de lui, & le ramener dès qu'il seroit un peu remis de sa lassitude. La frayeur saisit le valet, quand il se vit seul au milieu d'un désert, & il en fut si peu le maître, qu'il abandonna Choutourbeh, & fit accroire au marchand, lorsqu'il eut rejoint la caravane, que le pauvre animal étoit mort.

Au premier gîte où la caravane s'arrêta, Mehterbeh, accablé de fatigues & de lassitude, & affligé de se voir séparé de Choutourbeh, fut tellement pressé de ses maux & de chagrin, qu'il en mourut. Choutourbeh, au contraire, dans le désert où il avoit été abandonné, se trouva dans d'excellens pâturages diversifiés de ruisseaux, & il reprit ses forces en peu de jours. Il s'y trouva même si agréablement, qu'il résolut de n'en point partir, & d'y faire sa résidence. Comme il se nourrissoit parfaitement bien, & qu'il vivoit sans soin, sans embarras & sans aucune fatigue, dans la plus grande liberté du monde, il devint gras & robuste au dernier point, & un jour il se mit à beugler d'une telle force, que tous les environs en retentirent.

Dans la même campagne, il y avoit un lion d'une force & d'une fierté non communes, qui avoit sous son obéissance une grande multitude d'autres lions & de bêtes sauvages, dont il étoit reconnu pour roi. Comme il étoit jeu-

ne, qu'il commandoit d'un ton absolu, & qu'il se voyoit une cour nombreuse, grand équipage & des sujets soumis à ses volontés, il s'étoit persuadé que rien dans l'univers, ne lui étoit comparable en grandeur ni en puissance. En effet, sa réputation étoit si répandue, que les tigres les plus féroces & les éléphans les plus effroyables, le redoutoient dans tous les environs. Il s'étoit rencontré souvent avec ces animaux dans les combats; mais il n'avoit jamais vu de bœufs, ni entendu leur beuglement, de sorte qu'il fut dans une grande frayeur, lorsqu'il entendit beugler Choutourbeh. Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut la crainte qu'il eut que les lions & ses autres sujets ne s'aperçussent de sa foiblesse. Il fit tout ce qu'il put pour la dissimuler; mais comme elle l'obligeoit de se priver de la chasse qu'il avoit coutume de faire aux bêtes sauvages qui ne relevoient pas de lui, & de tout autre divertissement, un renard s'aperçut qu'il n'avoit pas l'esprit dans son affiette ordinaire. Il en avoit deux auprès de lui fort affidus à lui faire la cour, l'un nommé Keli-leh, c'est-à-dire, *couronné*, ou *digne d'une couronne*, & l'autre Demneh, c'est-à-dire, *envieux*.

Ces deux renards avoient l'éloquence & la ruse en partage, conformément à leur naturel. Demneh néanmoins plein d'ambition, étoit plus propre à l'intrigue, & avoit plus de savoir faire. Aussi comme il avoit plus de pénétration, il fut le premier à s'apercevoir de la frayeur du lion. Il s'en expliqua à Keli-leh: mon frere, dit-il, (la grande amitié qui étoit entr'eux, faisoit qu'ils se traitoient de

freres) que dites-vous du roi ? Ne vous apercevez-vous pas qu'il abandonne toutes sortes de divertissemens depuis quelques jours ; qu'il demeure dans une même place , & garde un profond silence ? Il n'a plus même cette fénérîté qui éclatoit sur son visage. C'est la marque d'une tristesse intérieure qui le ronge.

Bon Dieu ! Demneh , répondit Kelileh , quelle hardiesse avez-vous de me tenir ce discours ? Que vous importe de prendre garde à ce que le roi fait ou ne fait pas ? Dieu bénisse ceux qui , comme nous , sont persuadés de sa grandeur , qui savent l'étendue de sa puissance , & ne s'écartent ni de leur devoir , ni du respect qu'ils lui doivent. Nous jouissons du bonheur d'être les esclaves du trône de sa majesté , & c'est par sa libéralité que nous subsistons vous & moi. Demeurons-en dans ces termes , & éloignons de nous la curiosité de pénétrer dans les actions & dans les secrets des rois. Il n'appartient pas à nous de nous donner cette liberté. Contentons-nous d'être du nombre de ceux qui composent la cour de ce sultan. Son estime doit nous tenir lieu de toute chose auprès de lui. Il est trop dangereux de se mêler d'approfondir les secrets des souverains , & ce seroit une entreprise qui pourroit conduire à la fin tragique d'un singe , qui voulut se mêler de l'art d'un menuisier. Demneh interrompit Kelileh en cet endroit , pour le prier de lui raconter cette fable , & Kelileh ne refusa pas de lui donner cette satisfaction.

Le singe & le menuisier. Fable.

UN menuisier étoit assis sur une piece de bois qu'il scioit, & pour manier la scie avec plus de facilité, il avoit deux coins qu'il mettoit dans la fente alternativement, à mesure qu'il avançoit son ouvrage, & un singe le regardoit faire avec attention. Par hasard le menuisier quitta son travail, & alla à quelque affaire. Le singe, pendant son absence, monta sur la piece de bois, & s'assit de maniere que sa queue pendoit au travers de la fente. Quand il eut ôté le coin qui écartoit les deux côtés sciés, sans mettre l'autre auparavant, les deux côtés se resserrèrent si fortement, que sa queue en fut meurtrie & écrasée. Il fit de grands cris, & en se lamentant dans le fort de sa douleur: en ce monde, dit-il, il faut que chacun fasse son ouvrage, on ne fait que gâter celui d'un autre, en se mêlant de le faire; mon métier est de manger des fruits, de quoi me suis-je mêlé de vouloir scier? il en pend autant à ceux qui voudront m'imiter. Dans le tems qu'il se faisoit cette correction à lui-même, le menuisier survint, & vit le singe en ce pitoyable état: voilà, dit-il, ce qui arrive à qui se mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentissage. Et au lieu de le délivrer, il le battit si rudement, que les coups qu'il reçut, joints au mal qu'il souffroit déjà, le firent mourir:

O D E.

Rapidité du bonheur des méchans ; solidité de celui des justes. Injustice des murmures contre la Providence, qui ont toujours leur source dans la précipitation de nos jugemens. DAVID, traduit par DES FONTAINES.

I.
LE méchant de sa vaine pompe,
 Fideles, vous rend-il jaloux ?
 Faut-il qu'un vain éclat vous trompe ?
 Le sort du juste est-il moins doux ?
 Le pécheur aujourd'hui superbe,
 Demain séchera comme l'herbe
 Que la faux moissonne au printems ;
 Tandis que le juste modeste
 Ainsi que la palme céleste,
 Brave la foudre & les autans.

2.
 Dédaignons une fausse joie ;
 Cherchons en Dieu les vrais plaisirs :
 De ceux qui marchent dans sa voie
 Toujours il comble les desirs.
 Heureux qui dans lui seul espere !
 C'est notre maître, notre pere ;
 La vertu force son amour :
 Elle triomphe, & sert des ombres,
 Tel qu'après des nuages sombres
 Brille au ciel le flambeau du jour.

3.
 Seule digne de notre estime,
 La vertu doit frapper nos yeux.
 Le succès & le fruit du crime
 Le rendent-ils moins odieux ?
 Notre téméraire prudence

Doit-elle de la Providence
 Sonder les desseins éternels,
 Quand au mépris de son tonnerre
 On voit des hommes sur la terre
 Souvent heureux & criminels ?

4.

En vain le méchant se confie
 Dans sa longue prospérité :
 Le ciel enfin se justifie,
 Et confond son impiété ;
 Tout à coup son ame coupable,
 Victime d'un Dieu qui l'accable,
 Se perd dans un triste avenir ;
 Sa gloire à l'instant effacée,
 De sa félicité passée
 Laisse à peine le souvenir.

P A U S E I.

5.

Quand sous ces maîtres de la terre,
 Gémit le fidele abattu ,
 Le tout-puissant rit de la guerre
 Qu'ils déclarent à la vertu.
 Il entend leur vaine menace ,
 Il voit leur criminelle audace
 Lancer mille traits impuissans ;
 Et soudain leur troupe est frappée
 Du même coup dont leur épée
 Alloit percer les innocens.

6.

D'une dangereuse opulence,
 Justes , fuyez la vanité,
 Et préférez à l'abondance
 Votre humble médiocrité.
 C'est l'asyle de la sagesse ;
 Le vaste pouvoir , la richesse,

N'ont qu'une importune splendeur ;
 Dans une fortune modeste ,
 Posséder le trésor céleste ,
 Est la véritable grandeur.

7.

Le superbe traîne à sa suite
 La honte , les cuisans remords ;
 Bientôt son luxe met en fuite
 Honneurs , dignités & trésors.
 Déjà sa misère insolvable ,
 De sa vanité redevable ,
 Nous montre les débris affreux ;
 Tandis que le juste , plus sage ,
 Sait faire de son héritage
 Une ressource au malheureux.

P A U S E II.

8.

Jadis d'une aveugle jeunesse
 Les plaisirs trompeurs m'ont séduit ;
 Mais j'ai tiré de la vieillesse
 L'expérience qui la suit.
 Mes yeux n'ont point vu le fidele
 Dans une affliction cruelle ,
 Passer de longs & tristes jours ,
 Ni sa famille gémissante
 Dans une disette pressante ,
 Mendier de honteux secours.

9

Le fidele sur l'indigence
 Aime à répandre ses bienfaits :
 Il est juste que ta puissance ,
 Seigneur , l'en préserve à jamais.
 Tandis qu'ami de la justice ,
 Du méchant tu punis le vice
 Jusques dans ses tristes enfans ,

Les justes comblés de tes graces,
Jusques dans leurs dernieres races
Vivent heureux & triomphans.

IO

Des folles vanités du monde,
On ne les voit point enivrés:
Seuls de ta sagesse profonde
Ils s'ouvrent les trésors sacrés.
Affranchis de tout soin frivole,
Ils méditent cette parole,
Dont l'étude les satisfait;
L'impie en vain brûle d'envie,
Tâchant de noircir une vie
Qui lui reproche son forfait.

P A U S E III.

II.

Dieu confondra les impostures
Du lâche calomniateur:
De tous ceux dont les mains sont pures,
Il est le zélé protecteur.
Courons sans crainte dans sa voie,
Nous ne ferons jamais la proie
De nos superbes ennemis;
Bientôt nous verrons sa justice
Faire éclater par leur supplice
Les secours qu'il nous a promis.

12.

J'ai vu le triomphe du crime,
J'ai vu le méchant exalté,
Au dessus du cedre sublime,
Elever son front détesté;
Tout trembloit sous sa fiere audace;
Je suis revenu sur ma trace,
Je le cherchois, il n'étoit plus;
Toute sa puissance engloutie,

Sa place même anéantie
Frustroit mes regards superflus.

13.

Juste, voici l'heureux présage
Des biens dont Dieu te comblera,
Quand vers l'immortel héritage
Ton ame un jour s'envolera.
En cette vie il te protege
Contre le pécheur qui t'assiege,
Et montre à sa malignité,
Que du fidele invulnérable
La vertu pauvre est préférable
Aux trésors de l'iniquité.

Lise, ou le bienfait rendu.

Conte.

LISE étoit une jeune & jolie bergere: les fleurs & les oiseaux remplissoient tous ses desirs; & tandis qu'Annette & Lubin prenoient le frais à l'ombre d'un ormeau, ou qu'Hilas jouoit de sa flûte pour faire danser les autres bergers & bergeres, Lise suivoit à la piste les jeunes rossignols pour découvrir leurs nids, afin de les porter dans la cabane de sa mere, où elles nourrissoient des oiseaux de toute espece, qui étoient ses plus doux plaisirs.

Un jour Lise s'étoit fatiguée pour suivre une fauvette, & après bien des détours, elle avoit enfin découvert son nid dans une touffe d'épines. Lise approche, & appercevant quatre petits déjà couverts de plumes, elle saute de joie, en songeant au plaisir qu'elle aura à les montrer à ses compagnes, qui, malgré leurs

recherches, n'ont pu en découvrir aucun depuis le retour du printemps; mais comme il est tard, Lise songe encore qu'il vaut mieux attendre au lendemain pour enlever son trésor, & permet à ces tendres oiseaux de passer la nuit sous l'aile de leur mere.

Cependant Lise de retour à la cabane, ne peut s'endormir. Le souvenir des oiseaux l'occupe. „ N'ai-je pas fait une folie, disoit-elle, „ de ne les avoir pas pris sur-le-champ? Qui „ fait si une autre bergere ne les dénichera „ pas avant moi? Ah! j'en serois inconsolable; „ jamais je n'en ai eu d'aussi joli. „ Et puis elle se rappelle qu'ils sont déjà forts, & qu'ils pourront s'envoler avec leur mere au retour de l'aurore. Cette dernière pensée l'inquiete trop. Le jour commençoit à peine à paroître, Lise se leve. Un jupon court & un léger corset sont mis à la hâte, un chapeau de paille couvre sa blonde chevelure, dont une partie flotte sur ses épaules & l'autre est éparse sur son front. En cet équipage, Lise sort de sa chaumière, plus fraîche que les fleurs du gazon qu'elle foule aux pieds. Elle arrive bientôt à l'endroit où elle a découvert le nid, objet de son impatience. En approchant de l'épine, le cœur lui bat. „ Ah! disoit-elle encore, ils „ sont pris ou envolés. „ Un doux gazouillement se fait entendre. „ Ah! les voilà, s'écrie „ Lise enchantée : venez mes chers petits „ oiseaux, je vous servirai de mere. „ En disant cela, elle détache le nid de l'épine, le met dans son jupon qu'elle tient avec ses deux mains; alors plus légère que le vent, elle reprend le chemin de sa cabane. Mais l'ardeur de

de sa course la force de s'arrêter pour reprendre haleine ; car les fauvettes sorties de leur nid s'échappent dans sa jupe ; tous ses soins ne peuvent les retenir. Déjà l'une a sauté sur son bras, l'autre sur son épaule, une autre cherche un asyle sur le sein de la jeune bergere, qui est dans le plus grand embarras ; car elle voudroit retenir tous ses oiseaux ; & bientôt, perdant cette espérance, elle voudroit au moins en sauver un, mais elle ne fait lequel préférer. Enfin elle en attrapa deux, & elle alloit continuer son chemin, lorsque des cris plaintifs se firent entendre. Lise est émue : elle approche de l'endroit d'où partent les gémissemens. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle reconnoit la vieille Nhélé. Cette bonne femme, qui avoit plus de soixante ans, n'avoit pour tout bien qu'une chevre, dont le lait servoit à la nourrir. La chevre venoit de gagner le bois voisin, pour suivre un chevreau, & Nhélé, qui craignoit avec raison de la perdre, gémissoit de se voir privée du soutien de ses vieux ans. „ Que je suis malheureuse ! disoit-elle. „ J'avois le troupeau le plus nombreux du hameau ; un mal contagieux me l'enleva : je „ ne sauvai que cette chevre ; elle suffisoit „ pour me consoler ; elle me donnoit son lait ; „ elle étoit ma compagne fidele. Le jour elle „ m'amusoit par ses sauts & ses caresses, le „ soir elle rentroit avec moi dans la chaumiere ; elle se couchoit auprès de moi, tandis „ que je filois à la lueur du feu, & la nuit elle „ me réchauffoit de son haleine. Que vais-je „ devenir ? qui me fournira du lait ? car ma „ chevre va s'égarer dans le bois où elle a fui,

„ & jamais je ne la reverrai „. Ici ses pleurs redoublent. Mais Lise, qui l'a écoutée sans en être apperçue, lui dit en lui pressant les mains :
„ consolez-vous, ma bonne mere, je vais courir après Jeanette que vous avez perdue, vous savez qu'elle me connoît, je suis sûre que je la ramenerai aisément „. En disant cela, Lise sacrifie les deux fauvettes qui lui restoient, en leur donnant la liberté pour courir plus aisément ; & sans attendre la réponse de la vieille, interdite de surprise & de plaisir, elle s'enfonce dans le bois avec autant d'ardeur qu'elle en avoit eu une heure auparavant à courir après ses oiseaux. Bientôt Lise apperçoit la chevre qui bondissoit sur une pelouse : elle l'atteint après avoir franchi des buissons épineux qui font mille blessures à ses pieds délicats. Mais Lise, qui est aussi bonne qu'elle est jolie, ne prend pas garde à un mal qui contribue au bonheur des autres. Comme elle n'a pas de lien pour s'assurer de la chevre fugitive, elle noue un coin de son fichu à l'une de ses cornes, & prenant l'autre bout dans sa main, elle la ramene ainsi en triomphe à la vieille Nhélé, qui souhaite à Lise autant d'années qu'à elle pour sa bonne action, & se reproche d'être cause qu'elle a perdu ses fauvettes. Lise soupire à ce souvenir ; mais le plaisir d'avoir fait du bien la console.

A quelque tems de-là, une grande nouvelle se répand dans le hameau. Hilas, le plus riche & le plus beau des pasteurs, qui étoit allé dans un autre canton, auprès du vieux Léarque, pour s'instruire dans l'art de la bergerie, va revenir, & il doit choisir pour com-

pagne celle des bergeres au dessus de quinze ans, qui aura la plus jolie chanson à son retour.

Bientôt toutes les jeunes filles, qui connoissoient le bel Hilas, envient le bonheur de lui plaire. Pour Life, qui ne connoissoit pas le pasteur, elle continue à parcourir le buisson, à dénicher des tourterelles, & à cueillir des fleurs pour orner son chapeau de paille : ainsi le jour arrive, où Hilas doit couronner la bergere victorieuse, & Life n'a pas seulement songé à sa chanson.

Cependant on s'assemble dès le matin dans une prairie émaillée, où l'on avoit élevé un trône de gazon. Des jeunes bergeres célèbrent le retour d'Hilas sur des instrumens rustiques. Le beau pasteur tient dans sa main une couronne de roses, les bergeres se rangent toutes autour de lui, parées comme aux jours de fêtes, avec des guirlandes de fleurs nouvelles.

Life arrive la dernière, parce qu'ayant aperçu un jeune pinçon qui voloit à peine, elle l'avoit attrapé & mis en cage avant de se rendre à la prairie. Sa beauté excite l'envie de ses compagnes; pour Life, elle s'occupe de sa guirlande qui s'est détachée en courant. Mais déjà le signal est donné pour commencer les chants.

Philis célèbre l'amitié & ses douceurs, une autre le printems, une troisième les plaisirs champêtres; Thaïs chanta la verdure & les ruisseaux, & Etilie le repos de la nuit. Toutes ces bergeres, qui chantent parfaitement, rendroient Hilas incertain sur le choix, si la jeune Life ne l'avoit déjà fixé; il ne peut ôter les yeux de dessus elle. „ Qu'elle est belle ! dit-il

» en lui même, quelle fraîcheur ! quelle viva-
» cité ! comme elle a l'air naïf ! Oh ! puisse
» cette bergere l'emporter sur ses compagnes,
» par ses talens comme par sa beauté ! »

Lise n'est pas plus tranquille : un coup d'œil jeté par hasard sur Hilas , lui a fait abandonner le soin de sa guirlande ; elle le compare à son oiseau chéri , & le trouve bien plus charmant. Cependant , hélas ! elle est sans espoir d'obtenir la couronne de roses qui l'uniroit à Hilas , puisqu'elle n'a point fait de chanson. Ah ! comme elle regrette le tems donné à ses oiseaux & à ses fleurs ! Cependant toutes les bergeres ont chanté , c'est le tour de Lise , Hilas brûle d'impatience de l'entendre ; mais quel est son étonnement , son chagrin , lorsque Lise avoue son ignorance en essayant de cacher ses larmes !

Déjà les bergeres regardent la couronne comme un prix qui leur est dû. Chacune croit l'obtenir , & s'applaudit en secret. Hilas , les yeux baissés (il n'ose plus les tourner vers Lise) , se repent de sa promesse. Lise honteuse soupire & cache son visage ; elle n'avoit plus aucune espérance , lorsque la vieille Nhélé , qui avoit vu couler ses larmes , demanda à être écoutée. Cette bonne mere conservoit dans son grand âge toute la gaieté de sa jeunesse. Elle avoit entendu dire qu'Hilas choisiroit une bergere au dessus de quinze ans ; mais comme il avoit oublié d'expliquer jusqu'à quel âge on pourroit prétendre à son choix , Nhélé avoit profité de cela pour se mettre sur les rangs : & se doutant bien que Lise ne s'amuseroit pas à faire une chanson , elle vouloit lui rendre service.

La proposition de Nhélé étonna d'abord ; mais comme elle étoit fort respectée dans le hameau à cause de sa sagesse , on n'osa refuser de l'entendre. Quelle est la surprise des bergères ! Le plaisir qui se répand sur le visage de la vieille , semble avoir effacé les rides de son front. Elle chante , & ses accens , inspirés par le sentiment , attendrissent tous les cœurs ; elle célèbre la bienfaisance d'un enfant qui a sacrifié des oiseaux chéris au repos d'une vieille bergere qui avoit perdu sa chevre.

Nhélé finissoit à peine , que tous les bergers , touchés de son récit , la déclarerent victorieuse. Hilas lui même , transporté d'admiration , malgré sa douleur , s'approche de la vieille :
 „ ma mere , lui dit-il , la couronne est à vous ,
 „ & le don de ma main doit la suivre. Si vous
 „ l'acceptez , vos vertus me feront oublier
 „ votre âge. „ En disant ces mots , il regarda Life , & soupira.

Aussi-tôt la vieille s'achemine vers le trône de gazon , appuyée sur Life qu'elle avoit prié de l'aider à marcher.

L'assemblée attendoit avec impatience l'effet de ses résolutions , lorsque Nhélé prenant la couronne des mains d'Hilas qui vouloit la lui poser sur la tête , s'écrie : „ Ecoutez , bergers
 „ & bergeres. Cette chanson qui vous a attendris , c'est Life qui l'a faite , ou plutôt
 „ Life est l'enfant généreux qui a sacrifié ses
 „ plaisirs pour courir après ma chevre , que
 „ j'avois perdue dans le bois voisin. Sans elle ,
 „ mes chers amis , j'aurois été obligée d'avoir
 „ recours au lait de vos troupeaux pour me
 „ nourrir , & à leurs toisons pour filer mes

„ vêtemens. Souffrez donc que je dispose de
 „ cette couronne, à laquelle mon âge me
 „ défendoit d'aspirer. „ En disant ces mots,
 Nhélé met la main de Lise dans celle d'Hilas,
 & posant la couronne sur la tête de la jolie
 bergere : „ foyez unis, leur dit-elle ; & vous,
 „ ma Lise, apprenez qu'un bienfait n'est ja-
 „ mais perdu. „

O D E.

Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence,
 DAVID, traduit par ROUSSEAU.

QUE la simplicité d'une vertu paisible
 Est sûre d'être heureuse, en suivant le Sei-
 gneur !
 Dessillez-vous, mes yeux ; console-toi, mon
 cœur :
 Les voiles sont levés ; sa conduite est visible
 Sur le juste & sur le pécheur.

2.
 Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma
 foiblesse ;
 A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
 Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
 Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse ;
 En voyant leur prospérité.

3.
 Cette mer d'abondance où leur ame se noie,
 Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
 Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
 Ils marchent sur les fleurs ; ils nagent dans la
 joie ;

Le fort n'ose changer pour eux.

4.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intré-
pide,

Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs!
Enveloppés d'orgueil, engraisés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour
guide

Que leurs plus insensés desirs.

5.

Leur bouche ne vomit qu'injures & blas-
phèmes,

Et leur cœur ne nourrit que penfers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les Cieux;
Et n'élèvent leurs voix, que pour vanter eux-
mêmes

Leurs forfaits les plus odieux.

P A U S E I.

6.

De-là, je l'avouérai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux
ouverts,
Comment, sans les punir, voit-il ces cœurs
pervers?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers?

7.

Tandis qu'un peuple entier les fuit & les
adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs,
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'au-
rose.

Que pour faire place à mes pleurs.

G 4

8.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames
parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi?
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant
à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta Loi?

9.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma
plainte.
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indif-
crets !
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets ;
J'offensois tes élus , & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

10.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu ! mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

II.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur
richesse,
Ne font que des filets tendus à leur orgueil;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable
écueil;
Et que ces lits pompeux où s'endort la mollesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

P A U S E I I.

12.

Comment tant de grandeur s'est-elle éva-
nouie?

Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
 Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil !
 Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
 Et la mort a fait leur réveil.

13.

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute
 Dans l'abus criminel de tes dons tout puissans !
 De ma foible raison j'écoutois les accens,
 Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
 Qui ne juge que par les sens.

14.

Cependant, ô mon Dieu ! soutenu de ta
 grace,
 Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
 J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
 Mes pieds ont chancelé ; mais enfin, de ta trace
 Je n'ai point écarté mes pas.

15.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
 Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?
 Sa main contre moi-même a su me protéger,
 Et son divin amour m'offre un bonheur im-
 mense,
 Pour un mal foible & passager.

16.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ;
 Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
 La nuit qui me couvroit cede aux clartés du
 jour :
 Mon esprit ni mes sens ne me font plus la
 guerre ;
 Tout est absorbé par l'amour.

17.

Car enfin , je le vois, le bras de sa justice ,
 Quoique lent à frapper, se tient toujours levé

Sur ces hommes charnels, dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

18.

Laiſſons-les s'abymer ſous leurs propres rui-
nes.
Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre
eſpoir.
Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De ſon infaillible pouvoir.

Le Soldat vertueux.

J'AVOIS dix-huit ans , lorsque mon pere me donna commiſſion d'aller un jour de marché à la ville (a), acheter quelque choſe dont nous avions beſoin. Je m'y rendis ; il faiſoit chaud. A mon arrivée, j'entrai dans un cabaret pour m'y rafraîchir. Pendant que je buvois quelques verres de vin, il y avoit des ſoldats enrôlés depuis peu de jours, qui ſe divertifſoient : les uns danſoient au ſon d'un violon ; les autres jouoient aux cartes. L'un d'entr'eux, c'étoit le ſergent, m'aborda en me ſaluant très-civilement. Il me fit pluſieurs queſtions, & loua ma bonne mine. Dès que j'eus fini ma petite bouteille, il m'offrit de ſon vin, me preſſa, m'en fit boire quelques verres & prendre de ſa collation. Un autre ſoldat vint me propoſer de danſer. Je me laiſſai entraîner par le deſir de mon-

(a) A Yverdon.

trer que je dançois aussi-bien qu'eux ; nos filles dans nos granges m'avoient souvent flatté sur ce point. Après que j'eus dansé à plusieurs reprises, je m'assis auprès de ceux qui jouoient. Le sergent me donnoit de grandes louanges : il n'est personne d'entre vous autres, disoit-il, qui danse d'aussi bonne grace que lui, ni si légèrement & toujours en cadence. Je regardois les joueurs, ils avoient beaucoup d'argent devant eux : ils me proposerent de jouer aussi. Mon pere m'avoit remis quatre écus pour acheter ce que je devois rapporter à la maison. Si tu pouvois seulement gagner deux écus, me disois-je, tu acheterois un beau chapeau neuf. Dans cette espérance, je me mis au jeu : ils me gagnèrent les quatre écus & quelque monnoie que j'avois outre cela. Quand je n'eus plus rien, j'étois triste, incertain sur ce que je devois faire : je n'avois pas même de quoi payer le vin que j'avois bu. Je pensois à m'en retourner, & à dire à mon pere que j'avois perdu l'argent en chemin. Une faute en entraîne une autre. Mais si seulement ton pere te regarde, me disois-je, il verra que tu mens. Le sergent revint vers moi, & me proposa de manger la soupe avec eux : on la servoit : il me pressa beaucoup, j'acceptai enfin. Je dinai, & je faisois effort pour oublier ma perte. Après le dîner, le sergent, qui avoit eu grand soin de me servir, de me faire manger & boire, me prit à part : vous êtes, me disoit-il, un fort joli garçon : si vous étiez quelques années au service, vous vous formeriez ; vous deviendriez un homme accompli. Vous prendriez des façons que vous n'attraperez ja-

mais dans votre village. Je vous donnerois un bon engagement : vous reviendriez au bout de quatre ans, avec un air tout autrement agréable. Aucune fille ne vous refuseroit alors son cœur ni sa main. A votre retour, vous seriez fait commandant d'exercice dans votre village, ou officier de milice dans le bailliage. . . . Il m'offrit quarante écus, & me présenta un billet que je signai. Toute la journée je restai avec eux dans une sorte d'étourdissement. Le lendemain matin, à mon réveil, je réfléchissois avec amertume sur tout ce que j'avois fait : j'étois confus, mais j'étois engagé. Le jour suivant, la recrue devoit partir. Je demandai permission d'aller prendre congé de ma mere malade & de mon pere. Le sergent fit des difficultés : cependant, à la sollicitation d'un des soldats, qui connoissoit mes parens, il me l'accorda. J'allai, j'avouai tout : ma mere, retenue au lit par un rhumatisme, pleura beaucoup ; mon pere me fit de vifs reproches. J'avois dessein, me dit-il, de t'apprendre bien ma profession de charpentier ; tu ne la fais qu'imparfaitement encore. A présent que tu aurois commencé à faire des progrès, à gagner quelque chose pour m'aider à soutenir ta mere, tu m'abandonnes ! J'avois une sœur de dix-neuf ans, deux autres plus jeunes que moi, & un frere qui n'avoit que six ans. Je souhaite, continuoit mon pere, que tu ne te corrompes pas par l'exemple des soldats libertins ; que tu ne deviennes pas un fainéant, incapable d'un travail suivi ; enfin, que si tu as un jour des enfans, ils ne t'abandonnent pas avec ingratitude, comme tu me laisses. Je répandis des larmes : je m'arrachai

des bras de ma mere & de mes sœurs, je rejoignis la recrue, & nous partîmes. Arrivé dans la garnison, moi qui n'avois vu que de bons exemples dans la maison paternelle, je trouvai tant de libertinage parmi mes camarades, que j'en fus attristé. Je vivois seul; je tombai malade : mon capitaine prit soin de moi, & je me remis. Depuis lors je m'appliquai si bien à mon service, que je devins un des soldats les plus exacts; mon capitaine satisfait me témoignoit beaucoup d'amitié. Deux de mes camarades, ennuyés de la garnison, où ils avoient fait quelques dettes, instruits que je regrettois mes parens, me proposerent de partir avec eux. J'eus horreur de leur complot. Je leur représentai qu'ils se rendroient coupables de parjure envers Dieu, de fraude envers leur capitaine & leurs créanciers; qu'ils se banniroient de leur patrie; que s'ils étoient attrapés ils risquoient de périr ignominieusement. Soyez plus réglés dans vos mœurs, plus économes dans votre dépense, leur disois-je, plus appliqués à votre service; & jamais vous ne ferez tentés de vous déshonorer par la désertion. Si vous voulez arranger vos affaires, je consens de vous aider & d'épargner pour cela. Je fis impression sur eux, & ils abandonnerent leur honteux dessein. Mes camarades, à qui je faisois quelquefois des remontrances, m'appelloient par dérision le curé de la paroisse. Il y avoit près d'un an que je servois, lorsqu'un sergent partit pour le Pays de-Vaud. Je le chargeai d'une lettre pour mon pere : je lui demandois pardon, & je le priois d'emprunter une somme pour acheter mon congé. Mon

pere me répondit que puisque j'avois fait la faute, je devois en porter la peine; qu'il n'iroit pas se charger d'une dette pour racheter un fils dont il avoit déjà éprouvé la légèreté & l'ingratitude; que pour me garantir de l'ennui, je devois chercher à travailler de la profession que j'avois commencée avec lui, pour ne pas contracter l'habitude funeste de la fainéantise. Sentant la sagesse de ce dernier avis, je pris des informations, & je demandai à mon capitaine la permission de travailler en ville, & de faire faire mon service. Je trouvai un charpentier, & nous réglâmes les jours de travail, selon la permission que j'avois obtenue. Quoique je fusse assez imparfaitement ma profession, j'étois si assidu, si attentif, si diligent, que je me perfectionnai bientôt au point que mon maître n'avoit point d'ouvrier dont il fût plus content. Je savois écrire, je connoissois les regles de l'arithmétique; j'aidois au maître, les dimanches & les jours de fêtes, à faire ses calculs & ses comptes. Je pris quelques leçons de dessin avec succès. Au bout d'un an, on me confia la conduite de certains ouvrages & de plusieurs ouvriers. Je dirigeai la construction d'un hangar pour l'arsenal, & l'on fut satisfait de ma direction. J'étois content de mon sort, & j'amassois quelque argent. Pendant trois ans, j'ai travaillé ainsi avec application & vécu avec économie. Enfin j'ai demandé mon congé, que mon capitaine m'a accordé avec peine: il me promettoit même de l'avancement, si je voulois rester.

Il en a coûté beaucoup à mon cœur de prendre la résolution de partir: je vous l'a-

voueraï, Monsieur. Le maître pour lequel j'ai travaillé a une fille de seize à dix-sept ans, très-honnête, pour qui j'avois conçu, sans m'en appercevoir, un véritable attachement. Elle n'en avoit pas moins pour moi. Un jour elle vint, pour une commission, au chantier où je travaillois. Un soldat de la garnison la rencontrant dans un détour, l'arrêta & vouloit la caresser avec autant de brutalité que d'insolence. Je l'apperçus d'assez loin : j'accourus avec précipitation, armé d'un de mes outils : je mis en fuite le soldat. La douce Thérèse me remercia avec chaleur, & en la reconduisant dans sa maison, elle m'avoua qu'elle avoit de l'inclination pour moi. C'est alors seulement que je reconnus que j'en avois une très-tendre pour elle, & même depuis long-tems. Dès ce moment je démêlai la raison qui m'avoit fait si souvent trouver tant de plaisir à la chercher, à la voir, à lui parler, à l'entendre, à lui rendre quelques petits services. Son aveu ingénu enflamma mon cœur. Dans les premiers tems de cette ivresse d'une vive passion, j'aurois été capable de tout, pour m'assurer de sa main ; pour la posséder, j'aurois peut-être sacrifié mes parens & ma patrie. Pendant plusieurs mois, nous nous donnions, toutes les fois que nous étions seuls ensemble, des assurances d'une amitié sincère & inviolable. Elle avoit perdu sa mere : son pere, à qui j'étois utile, avoit beaucoup de confiance en moi. Elle me dit un jour qu'elle espéroit que son pere consentiroit aisément à notre union, mais qu'il falloit embrasser sa religion, & me fixer dans cette ville-là ; que c'étoient les seules con-

ditions que son pere mettroit sans doute à son consentement. Je fus d'abord interdit : ensuite me livrant à la tendresse de mon cœur, je lui exprimai mon amour & ma reconnoissance avec beaucoup de vivacité. Mais la nuit suivante, venant à réfléchir sur mes devoirs envers Dieu & ma conscience, envers mes parens & ma patrie, je frémis d'avoir pu hésiter dans ma réponse à des propositions si séduisantes, & de n'avoir pas refusé. Je formai une résolution ferme de résister à cette dangereuse séduction : reconnoissant ma foiblesse, je priai Dieu avec ardeur de m'affermir dans ce bon dessein. Dès cet instant je résolus de chercher à obtenir mon congé & à partir. Je comprenois qu'il falloit fuir la tentation. Comment pourrois-tu te promettre de résister toujours à la tendresse de Thérèse, me disois-je ? Si tu venois à succomber dans un moment de foiblesse, tu serois criminel, & par-là même malheureux. Quand je revis mon aimable Thérèse, je l'affurai de toute mon affection ; mais je lui communiquai en même tems avec franchise mon projet de départ. Votre pere est vieux, lui dis-je ; s'il meurt, venez me joindre dans ma patrie ; vous m'y trouverez fidele & constant ; mes sentimens pour vous ne changeront jamais ; je vous épouserai, & je ne négligerai rien pour vous rendre heureuse. Elle pleura beaucoup, & chercha à m'ébranler. Je m'attendris aussi, je répandis des larmes ; mais je fus ferme dans mon dessein. Dès-lors je travaillai à disposer tout pour mon départ. Durant cet intervalle, je profitois de toutes les occasions de témoigner à Thérèse la sincérité de mon attachement ; enfin voyant qu'elle

qu'elle ne pouvoit me retenir, elle me promit solennellement de venir me joindre dès que son pere ne seroit plus. Je lui ai donné une bague, j'en ai emporté une d'elle, & nous nous sommes promis une fidélité inviolable, que je lui garderai saintement. Nous sommes convenus aussi de nous écrire; depuis Bâle je lui ai déjà fait passer une lettre, sous l'adresse convenüe. Si elle est constante, comme je le ferai certainement, mes vœux seront un jour accomplis. Son pere mort, je volerai à la rencontre de ma chere Thérèse; & uni avec elle, il ne manquera plus rien à mon bonheur.

Me voici, Monsieur, tout près de chez moi, avec un cœur partagé entre les regrets pour celle que j'ai quittée, & la joie de revoir bientôt ceux que je vais retrouver. Je communiquerai mes projets à mon pere, je lui dirai combien Thérèse est douce & honnête; j'obtiendrai son consentement: je travaillerai de ma profession, lorsque la culture de nos terres le permettra: je consolerais ma mere: j'éleverai mon frere, qui n'a qu'onze ans. J'espère que mes parens me pardonneront de les avoir quittés autrefois sans leur aveu; mais incertain comment ils me recevraient d'abord, je veux arriver de nuit chez mon oncle, afin que demain, dès le matin, il aille prévenir mon pere, faire ma paix avec lui, & le disposer, avant que je me présente, à me recevoir avec bonté.

Jeune homme vertueux, lui dis-je quand il eut cessé de parler, votre pere vous pardonnera, n'en doutez point, & Dieu vous bénira infailliblement, si vous persévérez dans les grands sentimens où je vous vois. On ne sau-

roit réparer plus noblement une faute d'imprudence. Oh, heureux le pere d'un si bon fils! Vous méritez que Thérèse vous soit fidele, & d'être un jour réuni avec elle. Peu de momens après, il prit congé de moi; il partit, & je l'accompagnai bien sincèrement de mes vœux.

O D E.

Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes. Traduit par ROUSSEAU.

I.
LE Seigneur est connu dans nos climats paisibles:
 Il habite avec nous; & ses secours visibles
 Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits:
 Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
 A fait de sa demeure
 La demeure de paix.

2
 Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
 Il a brisé la lance & l'épée homicide
 Sur qui l'impiété fonde son ferme appui;
 Le sang des étrangers a fait fumer la terre;
 Et le feu de la guerre
 S'est éteint devant lui.

3
 Une affreuse clarté dans les airs répandue,
 A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue:
 Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés;

Et l'éclat foudroyant des lumières célestes,
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

4.

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre menfon-
gere,
Qui vous peint des trésors chimériques &
vains,
Le réveil fuit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

5.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides :
Vous dévoriez déjà dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se leve ; il parle , & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

PAUSE.

6

O Dieu , que ton pouvoir est grand & redou-
table !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colere fidele
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

7.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élèvent pour sauver les humbles & les justes,
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect :
Ta justice paroît de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

8.

Mais ceux pour qui ton bras opere ces miracles,
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,

En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi :
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi ?

9.

Ce sont-là les présens, grand Dieu! que tu demandes.

Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes

Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre

Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels.

10.

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible
Qui vous a délivrés par sa force invincible,
Du joug que vous avez redouté tant de fois,
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Releve l'innocence,
Et terrasse les rois.

Le bon jeune homme

UN jeune homme, âgé, je crois, de douze à treize ans, étoit en pension au collège, c'est-à-dire, dans une maison où il apprenoit le latin, la géographie, l'histoire, &c. &c. Un jour qu'il se promenoit aux envi-

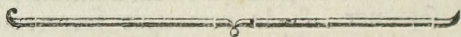
rons de Paris, il reconnut dans un pauvre couvert de haillons un domestique qui avoit servi autrefois ses parens : plein de compassion, il donna à cet infortuné le peu qu'il avoit dans sa bourse, lui indiqua la maison où il demeurait, & lui recommanda d'y venir dès le lendemain. L'ancien domestique n'y manqua point, & pendant quelques semaines le bon jeune homme se priva de tout le pain qu'on lui donnoit pour son déjeuner, & le remettoit secrètement tous les jours à l'homme qu'il vouloit tirer de la misère. Ce n'est pas tout : il ne dépensa rien de son argent de poche jusqu'à ce qu'il eût amassé la somme nécessaire pour fournir un habit à son protégé. Celui-ci se vit alors en état de chercher un service, & ne tarda pas à être bien placé. Un jour que ses maîtres donnoient à dîner, une dame de la compagnie le regarda beaucoup, le reconnut & lui demanda ce qu'il avoit fait depuis qu'il avoit quitté sa maison. Cette dame étoit la mère du bon jeune homme; le domestique lui fit part de ses malheurs, & pénétré de reconnaissance il lui raconta aussi tout ce que son petit bienfaiteur avoit fait pour lui. Jugez quelle dut être la joie de cette dame ! avant que d'être mère on peut croire qu'il n'y a pas de plaisir plus doux que d'exercer soi-même la vertu; mais on éprouve ensuite qu'il est plus doux encore de la voir exercer à ses enfans.

FIN de la troisième partie.



TABLE

Des matieres contenues dans cette troi-
sieme partie.



L E cadet généreux.	pag. 3
ODE. Misere des réprouvés : félicité des élus.	7
Les flacons.	9
ODE. Tableau sublime des ouvrages du Créa- teur.	23
L'hospitalité.	26
ODE. Dieu seul mérite nos hommages. Quel est le bonheur de ceux qui le connoissent.	38
Les étrennes.	41
ODE. Bonheur passager des mondains : bonheur solide des justes.	54
Les avantages de la médiocrité.	56
ODE. Insuffisance des appuis humains ; solidité de ceux qu'on trouve dans la religion.	74
Le derviche & la petite corneille.	77
La souris prodigue.	81
Le singe & le menuisier.	90
ODE. Rapidité du bonheur des méchans ; soli- dité de celui des justes. Injustice des mur- mures contre la Providence , qui ont tou- jours leur source dans la précipitation de nos jugemens.	91

<i>Lise , ou le bienfait rendu.</i>	pag. 95
<i>ODE. Inquiétude de l'ame sur les voies de la Providence.</i>	102
<i>Le soldat vertueux.</i>	106
<i>ODE. Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes.</i>	114
<i>Le bon jeune homme.</i>	116

FIN de la table.



111	Le bon genre humain.
112	Le bon genre des hommes.
113	Le bon genre des femmes.
114	Le bon genre des enfants.
115	Le bon genre des vieillards.
116	Le bon genre des animaux.
117	Le bon genre des plantes.
118	Le bon genre des minéraux.
119	Le bon genre des métaux.
120	Le bon genre des pierres.

LECTURES

P O U R

LES ENFANS,

EN VERS ET EN PROSE,

A portée de leur intelligence naissante , &
propres à former leur cœur à la vertu par
les véritables motifs.

*Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie ;
lors même qu'il sera devenu vieux , il ne s'en retirera
point. PROV. chap. XXII, v. 6.*

QUATRIEME PARTIE.



Y V E R D O N .

M. D C C . L X X X I ,

LECTURES

P. O. U. R.

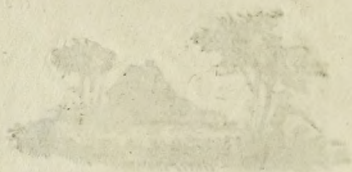
LES ENFANS,

PAR M. L. ROSE,

A portée de leur intelligence naissante, &
propres à former leur cœur & la vertu par
les véritables motifs.

Il faut le jeune enfant à l'école de la sagesse,
pour qu'il ne soit pas un jour un homme, sans sagesse.
Paris, chez M. L. ROSE, v. c.

QUATRIÈME PARTIE



YVERDON.

M. DCC. LXXXI.



LECTURES

POUR LES

ENFANS.

La poule & les petits canards. Fable.

UNE poule pondoit un gros œuf chaque
jour.

Quelqu'un pour tromper son amour,
Mit ceux d'une cane à la place.

La dame, aucunement ne soupçonnant le tour,
Se flatte de l'espoir d'une nombreuse race,
Et comme siens couve ses œufs.

Bientôt petits canards sortirent de leur coque.
Ses tendres soins alors augmentèrent pour eux.
Leur figure, leur voix, en eux rien ne la choque.
Le maternel amour fut pour le coup bien pris.
Elle les échauffoit, les couvroit de ses ailes;
D'amitié chaque jour ce sont marques nou-
velles.

Mère, ouvrez donc les yeux : font-ce là vos
petits ?

Ne font-ils pas mieux faits, plus vifs & plus jolis?

Mère à cela se trompe-t-elle?

Pourtant le fit la poule sans cervelle.

Le duvet a déjà couvert leur tendre peau.

Déjà près d'elle ils marchent bien & beau.

Jalouse de se voir de la sorte entourée,

La poule aux champs les conduit tous les
jours;

Telle au milieu d'une troupe d'amours,

Se promène à Paphos l'aimable Cithérée.

Un jour donc ils alloient trottant à ses côtés,

Quand d'aventure un ruisseau d'eau bour-
beuse;

(Pour son honneur rencontre malheu-
reuse)

Aux canetons par l'instinct excités,

Parut si beau, que tous ils s'y jeterent,

S'y baignerent, y barboterent.

Ils n'ont jamais été de gaieté si ravis.

La poule désolée & maudissant cette onde,

Les suit de l'œil, leur donne des avis,

Demande du secours, raconte à tout le monde

Leur imprudence & ses cruels foudris.

Ils ne pourront jamais regagner le rivage;

Dans cette mer ils vont être engloutis.

Si j'en pouvois du moins sauver un du nau-
frage!

Elle retourne à l'eau, les rappelle à grands cris.

Petits canards ont la cervelle dure:

Ils ne reviennent point. O nature, nature!

A plaider contre toi, quand tu séduis nos sens,

L'éducation la plus pure

A bientôt perdu son tems.

O D E.

Peinture de l'éternité de Dieu, & de la brièveté de la vie.

I.

AVANT que dans les airs la terre suspendue
 Au premier des humains eût prodigué ses dons;
 Avant que sur son sein on vît croître ces monts,
 Dont l'aride sommet perce & soutient la nue :
 Avant qu'on ait des tems mesuré la grandeur,
 Et que de l'univers ait commencé l'histoire,
 Seul au sein de la gloire,
 Immobile, éternel, tu subsistois, seigneur !

2.

Nous ne vivons qu'en toi : ta force est notre
 asyle.
 Tu fais l'éternité, tu remplis tous les cieux ;
 Suprême majesté ! tout s'éclipse à tes yeux ;
 Mille ans sont comme un jour, un siècle est
 comme mille.
 Que ton Etre est immense ! & que l'homme est
 petit !
 Tu peux l'anéantir sans t'armer de la foudre ;
 Parle . . . l'homme est en poudre !
 Un souffle l'a fait naître, un souffle le détruit.

3.

Hélas ! que sommes nous, fiers habitans du
 monde !
 Un ruisseau qui serpente en des lieux enchan-
 teurs,
 Qui murmure un instant sur un tapis de fleurs,
 Et qui court s'engloutir dans une mer profonde ;
 Un songe de la nuit qu'efface le réveil ;
 Une fleur au matin de mille attraits ornée,

Et qui le soir fanée
Se sèche, tombe & meurt sous les feux du soleil.

4.

Telles sont de nos ans les fugitives traces ,
Soixante, quatre-vingts, pour les plus vigou-
reux ;
Les plus beaux de nos jours sont des jours téné-
breux ;

Le chemin de la vie est semé de disgraces.
Les soucis & les pleurs, homme, voilà ton sort !
Toi-même sous tes pieds as creusé ces abîmes,
Et les fruits de tes crimes
Sont l'effroi, les regrets, la souffrance & la mort.

P A U S E.

5.

Il est trop vrai, Seigneur, ta bonté s'est lassée ;
Par ton juste courroux nos jours sont consu-
més ;
Sur nos iniquités mille traits enflammés
Vengent de nos mépris ta justice offensée.
L'homme à tes yeux perçans croit se soustraire
en vain ;
La nuit à ses forfaits n'offre point de refuges,
Tu le vois, tu le juges,
Et comme la pensée, il disparoit soudain.

6.

Tremblez, foibles mortels ! enfans d'un Dieu
sévère !
Ce Dieu vous met un terme, il en cache l'ins-
tant.
En pere il vous supporte, en juge il vous attend ;
Et qui peut mesurer l'ardeur de sa colere ?
Ah ! que de tous mes jours le compte précieux
Viennne occuper mon cœur, pour le rendre plus
sage,

En lui montrant l'usage
De tous ceux que le ciel cache encore à mes
yeux!

7.

Mais quelle est de nos maux l'effroyable
tempête!

N'est-il donc plus, Seigneur, de destins triom-
phans ?

N'es-tu plus notre pere ? & de tes chers enfans
Veux-tu fans cesse en deuil changer les jours
de fêtes ?

Ah ! sur ses fils en pleurs un pere s'attendrit ;
Que ta grace à nos yeux se leve & luise encore !

Et qu'Israël adore,

Non plus le Dieu qui perd, mais le Dieu qui bé-
nit!

8.

D'un pompeux avenir brillante destinée !

La paix descend du ciel, la joie est sur ses pas.

Jusqu'aux âges lointains le maître des combats

Fera briller sa gloire à la terre étonnée.

Dieu puissant ! si nos cris ont pu te désarmer ;

Acheve ton ouvrage, & dispose en notre être,

Nos yeux à te connoître,

Nos mains à te servir, & nos cœurs à t'aimer.



LE

BAL D'ENFANS, OU LE DUEL.

Comédie en deux actes.

P E R S O N N A G E S.

LE BARON.

THÉODORE, *fils du baron, âgé de douze ans.*

L'ABBÉ, *gouverneur de Théodore.*

Le chevalier de VERVILLE, *âgé de treize ans.*

CHAMPAGNE, *laquais de Théodore.*

La scène est à Paris, chez le Baron.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
RACINE fils, Poème de la religion.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

Le théâtre représente un fallon. On doit voir un canapé dans le fond du fallon.

L E B A R O N , L' A B B É .

LE BARON. Le grand fallon est-il arrangé pour le bal?

L'ABBÉ. Oui, Monsieur; les banquettes sont posées, le buffet est dressé, tout est prêt.

LE BARON. Que fait mon fils?

L'ABBÉ. Champagne le coëffe pour la troisième fois du jour.

LE BARON. Fi donc, comment souffrez-vous cela?

L'ABBÉ. Que voulez-vous, Monsieur: ce bal que vous donnez lui tourne la tête; il veut,

dit-il, danser ce soir la cossaque; il saute, il se démène, se met en nage, en répétant cette maudite cossaque: on est obligé de le recoiffer d'heure en heure, & de le changer de chemise: je n'ai jamais rien vu de pareil; il est comme un fou.

LE BARON. Cela est incroyable; il n'aimoit pas la danse l'année passée....

L'ABBÉ. Oh bien! à présent, c'est son goût dominant. Il s'est levé ce matin avant moi; & avant de songer à déjeuner, il avoit déjà dansé trois fois la cossaque.

LE BARON. Cela n'est pas naturel; il y a quelque chose là-dessous....

L'ABBÉ, *riant*. Eh, vraiment oui, il y a quelque chose là-dessous!...

LE BARON. Qu'est-ce que c'est, l'Abbé? Conte-moi cela.

L'ABBÉ. C'est que Mademoiselle Amélie vient ce soir au bal; c'est que Mademoiselle Amélie est charmante, & qu'elle danse la cossaque à merveille....

LE BARON. Bon!.... Vous croyez que c'est là le motif!...

L'ABBÉ. Oh, j'en suis sûr. Il aime Mademoiselle Amélie de tout son cœur.

LE BARON. C'est un cœur bien pressé: songez-vous que Théodore n'a que douze ans?

L'ABBÉ. Je vous assure qu'il parle des talens & des graces de Mademoiselle Amélie comme s'il en avoit dix-huit.

LE BARON. Il parle, dites-vous! Ah! cela est de trop: il faut lui apprendre à se taire. Puisqu'il veut se donner les airs d'aimer, il faut qu'il commence par devenir discret. Mais j'ai quelques ordres à donner: l'Abbé, atten-

dez-moi ici, je reviendrai dans un moment.
(il sort.)

L'ABBÉ, *seul*. Le bon pere!... & une tendresse pour son fils si clairvoyante, si bien entendue!... qu'un gouverneur est heureux quand le pere de son élève le seconde ainsi! C'est la vertu ou la folie des parens qui fait les bons ou les mauvais instituteurs....

S C È N E II.

L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ. Ah, Champagne!... enfin, Monsieur Théodore a-t-il achevé sa toilette?

CHAMPAGNE. Oui, Monsieur; & je viens vous prévenir que je lui ai dit que vous le demandiez, parce que s'il reste un quart d'heure livré à lui-même, la cosaque ira son train.

L'ABBÉ. Il m'a cependant promis qu'il se tiendrait tranquille.

CHAMPAGNE. C'est plus fort que lui. Pendant que je le coëffois, il la chantoit, il battoit la mesure, il se trémoussait.... oh, il m'a bien fait enrager aujourd'hui.

L'ABBÉ. Il falloit m'appeller.

CHAMPAGNE. Monsieur, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; il ne mérite pas d'être grondé.... M. le Baron m'a ordonné de vous tout dire.... Tenez, entre nous.... vous aillez rire; mais c'est que.... vous connoissez bien Mademoiselle Amélie?...

L'ABBÉ. Oui....

CHAMPAGNE. Eh bien, c'est elle qui est la

cause de toutes les gambades de M. Théodore. . . . Il n'y a plus d'enfant.

L'ABBÉ. Qu'est-ce qui vous persuade cela ?

CHAMPAGNE. Pardi, cela est clair comme le jour. . . . Je m'en doutois depuis trois semaines, mais aujourd'hui j'en suis certain. Il a fait des vers ce matin, où il, dit qu'il *aimera toute sa vie la charmante Amélie*, il y a cela. . . . c'est un enfant qui a un esprit!... Il a oublié ses vers sur une table & je les ai lus; & puis il a envoyé chercher tout-à-l'heure le maître d'hôtel, pour le prier de faire des glaces à l'ananas, parce que Mademoiselle Amélie les aime.. & puis, il a toujours dans sa poche une rose artificielle, que Mademoiselle Amélie a perdue au dernier bal; enfin il ne pense qu'à elle; c'est bien drôle....

L'ABBÉ. Paix, je l'entends.

CHAMPAGNE. Tenez, je vous le disois, il chante la cosaque.

SCENE III.

L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ. Champagne, laissez-nous. (*Champagne sort.*)

(*Théodore entre en chantant.*)

L'ABBÉ. Eh bien, Monsieur, comme vous voilà déjà dépouillé! . . .

THEODORE, *faisant quelques pas de danse.* Ce maudit pas! . . . je ne l'attraperai jamais. . . .

L'ABBÉ. J'admire votre obéissance & la solidité de vos paroles d'honneur. . . . Je ne danserai plus, me disiez-vous; je vous le promets...

THEODORE, *d'un ton piqué.* C'est vrai, j'ai

dit cela; mais je ne vous ai point donné ma parole d'honneur.... Je ne manque point à ma parole d'honneur, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ. Ainsi, à moins d'un serment, on ne peut compter sur vos protestations?... On ne doit pas prodiguer sa parole d'honneur; on ne la donne que dans les occasions extraordinaires; par conséquent, habituellement dans le cours commun de la vie, je ne vous croirai plus.

THEODORE. Vous ne me croirez plus!...

L'ABBÉ. Ai-je tort? je vous en fais juge.

THEODORE. Mais....

L'ABBÉ. Et je ne vous cache pas que prenant ainsi l'habitude de douter de votre vérité dans les petites choses, vous me persuaderez moins facilement dans les grandes, & votre parole d'honneur fera moins d'impression sur moi, que n'en faisoit autrefois la plus simple promesse.

THEODORE. C'est me dire, M. l'Abbé, que vous n'avez plus d'amitié pour moi.... Quand on aime quelqu'un, on ajoute foi à ses paroles.... Moi, je crois tout ce que vous me dites, &....

L'ABBÉ. Mais, vous ai-je jamais trompé?

THEODORE. Oh, non....

L'ABBÉ. Vous me croyez toujours, & pourtant je ne vous ai jamais donné ma parole d'honneur.... Sachez donc, Monsieur, que le *oui* & le *non* d'un honnête homme valent tous les sermens du monde. La vérité n'est-elle pas la première de toutes les vertus, puisqu'un démenti est le plus horrible affront qu'on puisse recevoir, & que l'honneur impose l'indispensable obligation d'exposer sa vie pour

s'en venger ?

THEODORE. Ah, je vous assure que dès à présent, excepté de mon papa, je ne souffrirois un démenti de qui que ce soit dans l'univers.

L'ABBÉ. Vous vous battriez ? ...

THEODORE. Assurément, je me battrais.... Je n'ai que douze ans; mais mon papa n'a-t-il pas fait sa première campagne à douze ans ? Ainsi, dès qu'à cet âge on peut bien servir le roi, on peut se battre aussi pour sa querelle particulière.... Un boulet, une épée, tout cela est égal.... cela tue, ou cela fait honneur tout de même.

L'ABBÉ. *Cela tue* tout de même; mais l'honneur est différent; il y a un peu plus de gloire à combattre pour sa patrie & son roi, qu'à se battre contre un de ses compatriotes. Il faut une grande réunion de choses, pour qu'un duel ne soit pas très-blâmable aux yeux des gens éclairés. L'humanité & les loix le condamnent également; & quand ce n'est pas véritablement l'honneur qui le prescrit, il n'est plus qu'un honteux égarement produit par la folie & la férocité.

THEODORE. Mais quand la cause est bien juste ?

L'ABBÉ. On fait alors son devoir, & l'on a l'intérêt & l'approbation de tous les honnêtes gens. Mais ce cas est si rare !.... On peut avoir un sujet indispensable de se battre, sans avoir la justice de son côté.

THEODORE. Comment cela ?

L'ABBÉ. Pour un démenti, par exemple; si celui qui le reçoit l'a mérité, & s'il est menteur & brave, il se battra & fera bien, puis-

qu'il n'y a pas là-dessus d'autre parti à prendre. Mais qu'en résultera-t-il ? il prouvera seulement qu'il n'est pas lâche ; il n'en conservera pas moins au fond de l'ame le remords affreux d'avoir mérité une imputation déshonorante. Il n'en gardera pas moins sa réputation de menteur ; en se battant, il se vengera , mais ne pourra se justifier. Vous conviendrez que ce n'est pas là une cause qui puisse faire honneur.

THEODORE. Je comprends bien cela , Monsieur l'Abbé ; *je vous donne ma parole d'honneur* que je ferai toujours de la plus grande vérité jusques dans les plus petites choses , & que mes *oui & non* vaudront les vôtres.

L'ABBÉ. Voilà un engagement qui me fait un grand plaisir , & je le regarde comme inviolable.

THEODORE. Ah , voici papa.

SCENE IV.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE.

LE BARON. Théodore , je vous cherche pour vous dire une fâcheuse nouvelle , c'est qu'on n'a pas pu trouver d'ananas ; ainsi les glaces que vous aviez commandées. . . .

THEODORE. Oh , papa , cela est égal.

LE BARON. Cela ne vous fait donc rien ?

THEODORE. Non , papa. . .

LE BARON. J'ai peine à me le persuader.

L'ABBÉ. Oh , dès que Monsieur Théodore dit *non* , vous pouvez le croire , Monsieur ; un *non* dans sa bouche a toute la force d'un serment.

LE BARON. Ah , tant mieux , mon fils ;

qu'il m'est doux de vous voir de tels principes !

THEODORE. Papa !

LE BARON. Qu'avez-vous , mon ami ? Pourquoi donc cet air triste ?

THEODORE. Mon Dieu, Monsieur l'Abbé !..

L'ABBÉ. Eh bien , vous avez les larmes aux yeux ; que signifie ceci ?

THEODORE. En me rétractant tout de suite , appellerez-vous cela avoir manqué à ma parole ?

L'ABBÉ. Une prompte réparation, bien franche & bien claire , efface tout.

THEODORE. Papa c'est que en effet, je n'aime pas les glaces d'ananas ; cela m'est égal , *pour moi* , qu'il n'y en ait pas ... mais ... pourtant je suis fâché ... parce que l'autre jour plusieurs Demoiselles chez ma tante en demandèrent ... & voilà pourquoi je desirois qu'il y en eût ce soir.

LE BARON. Il ne falloit donc pas dire que cela vous étoit égal.

THEODORE. Mais cela m'est bien égal , *pour moi* , papa ; c'est ce que je voulois dire.

LE BARON. Ah , Théodore , point de détours ; voyez à combien de fautes une première faute vous entraîne. Vous n'avez d'abord fait qu'un léger mensonge , causé par l'embarras ; & à présent, pour vous excuser , vous employez avec moi la fausseté & la dissimulation ; pourquoi ces frivoles artifices ? il y a tant de courage & de noblesse à reconnoître ingénument ses fautes !

THEODORE. Eh bien , papa , je vous ai dit *non* d'abord mal-à-propos ; mais cela m'est échappé , & au même instant j'ai eu l'intention

de me dédire.

L'ABBÉ. Ce qui est d'autant mieux, que vous nous aviez persuadé. On justifie la confiance qu'on inspire, quand on est incapable d'en abuser.

LE BARON. Allons, Théodore, vous venez de vous expliquer avec franchise, tout est oublié. Mais, dites-moi, quelles sont donc ces *Demoiselles* qui aiment tant les glaces d'ananas?

THEODORE, avec embarras, & très-bas. Papa.... c'est Mademoiselle Amélie.

LE BARON. Hem! je n'entends pas.

THEODORE. Mademoiselle Amélie.

LE BARON. Et les autres?...

THEODORE. Papa.... voilà tout.

LE BARON. Mais..., plusieurs Demoiselles, disiez-vous. Pourquoi parliez-vous de *plusieurs*, au lieu d'une seule; c'étoit par distraction apparemment?

THEODORE. Non, papa... c'étoit exprès.

LE BARON. Et à quoi bon cela?

THEODORE. Parce que je n'osois parler de Mademoiselle Amélie toute seule.

LE BARON. Venez m'embrasser, Théodore; voilà ce qui s'appelle répondre sans détour: si vous saviez à quel point cela me charme, & combien cette candeur est aimable! Mon enfant, vous avez une ame honnête & pure: n'employez jamais de vains déguisemens; laissons au vice le mensonge & la dissimulation; il en a besoin pour cacher sa difformité: mais un cœur droit abhorre jusqu'à l'apparence de l'artifice; plus il est bon, plus il est franc; il aime enfin à se laisser pénétrer par la flatteuse & douce certitude d'attacher

cher mieux en se dévoilant.

THEODORE. Papa , je serai toujours vrai , je vous assure....

LE BARON. A présent , mon fils , avouez-moi pourquoi vous avez tant de répugnance à me parler de Mademoiselle Amélie.

THEODORE. En vérité , je n'en fais pas trop la raison....

LE BARON. On dit que vous êtes très-occupé d'elle ; vous répétez sans cesse son nom ; vous faites son éloge à tout le monde ; vous vous en entretenez avec tout ce qui vous entoure ; je suis le seul à qui vous n'en ayiez jamais parlé. Savez-vous ce que cela prouve , Théodore ? Que vous oubliez qu'il ne vous est possible de faire un choix qu'avec mon aveu ; que d'ailleurs vous n'avez pas en moi la confiance qui m'est due , & que vous manquez de discrétion.

THEODORE. Oh , non , papa... je n'ai de confiance qu'en vous & M. l'Abbé.

L'ABBÉ. Il est vrai , Monsieur , que vous m'avez beaucoup parlé de Mademoiselle Amélie ; mais je ne puis me dissimuler que vos plus intimes confidences à cet égard , ont été faites à Champagne , à Brunel , à Bertrand ; enfin à tous les gens de la maison.

LE BARON. Voilà de dignes confidens !.... Ainsi tout le monde croit que Mademoiselle Amélie vous tourne la tête : on se trompe , Théodore ; si vous l'aimiez réellement , vous seriez plus discret , vous respecteriez davantage sa réputation.

THEODORE. Ah , papa ! elle ne m'a jamais témoigné la moindre préférence , & je l'ai bien dit.

LE BARON. Si elle vous en avoit montré, pourriez-vous en convenir?

THEODORE. Non, papa.

LE BARON. Ainsi donc vos protestations à cet égard ne font rien pour elle; on peut penser que vous cachez le retour qu'elle vous accorde, par la certitude qu'en le confiant vous passeriez pour un fat & un malhonnête-homme. D'ailleurs, beaucoup de gens sont persuadés qu'on n'a point la tête tournée pour une femme, sans avoir de grandes espérances; c'est l'opinion générale. Vous voyez donc que c'est une indiscretion très-condamnabile d'afficher le sentiment qu'on éprouve, & que la délicatesse, la prudence, l'honneur même devoient vous condamner au silence.

THEODORE. Papa, je vous prie, défendez à Champagne & à Brunel d'en parler à qui que ce soit.

LE BARON. Le mal est fait; ils l'ont peut-être déjà dit à cent personnes. Mon fils, détestez toujours, sur-tout, les vices qui conduisent à des fautes qu'on ne peut réparer; la médifance & l'indiscretion sont de ce nombre; & n'oubliez jamais que le repentir ne purifie véritablement le cœur, que lorsque les moyens de la réparation sont en notre pouvoir. Mais j'ai encore une question à vous faire: vous portez toujours dans votre poche, m'a-t-on dit, une rose que Mademoiselle Amélie vous a donnée?

THEODORE, *vivement*. Qu'elle m'a donnée!... O ciel, peut-on dire un pareil mensonge!... Cette rose est tombée de ses cheveux au dernier bal, je l'ai ramassée sans qu'el-

le s'en apperçût...

LE BARON. Voilà comme la vérité s'altère en passant par plusieurs bouches ; & vous voyez que vous auriez bien mieux fait de ne point parler de cette rose.

THEODORE. Mais , papa , qui est - ce qui vous a dit une semblable fausseté ?

LE BARON. Ce n'est aucun de mes gens , je puis l'affurer ; & puisque vous voulez le savoir , c'est votre tante qui me l'a dit ce matin.

THEODORE. Ma tante ! comment se peut-il ?..

LE BARON. Elle l'aura su par cascades : cela n'est pas surprenant ; il ne faut que vingt-quatre heures pour répandre une indiscretion dans tout Paris ; en circulant ainsi , le fait change & s'altère suivant la malignité de ceux qui le débitent ; & dans un très-grand nombre de personnes , il y a toujours quelques méchants.

L'ABBÉ. Cependant ceci est très - fâcheux pour Mademoiselle Amélie.

THEODORE. O mon Dieu.... Papa , je vous supplie d'écrire à ma tante....

LE BARON. Mon enfant , je ne vous cache pas que cela seroit inutile ; elle est si persuadée !... & moi-même....

THEODORE. Comment.... Comment , papa ! vous pourriez....

LE BARON. Mais , écoutez donc , l'attache que vous mettez à cette rose est bien singulière.... à moins que vous ne la teniez de la main de Mademoiselle Amélie !...

THEODORE. Oh , papa , je vous jure , je vous proteste....

LE BARON. Fort bien , mon ami , vous faites votre devoir.... que la chose soit vraie ou

fausse, vous ne pouvez avoir un autre langage, même avec moi. Vous me devez l'aveu de vos sentimens, mais il ne vous est pas permis de divulguer les secrets de Mademoiselle Amélie; je ne vous presse pas là-dessus; au contraire, je vous exhorte à la plus grande discrétion.

THEODORE. Eh, je vous ai tout dit, papa; vous me mettez au désespoir par vos doutes.... maudite rose! je la jetterai dans le puits!.... Ah, je vous assure que Mademoiselle Amélie est bien éloignée de me donner des préférences; elle n'aime même pas à danser avec moi, elle dit que je brouille toujours les contre-danses.... & quand nous dansons ensemble, elle ne faute plus, elle ne fait que marcher... Voilà pourtant comme elle me traite, je vous le jure, papa; si vous écriviez tout cela à ma tante..

LE BARON. Il est certain que Mademoiselle Amélie a montré, jusqu'à cette malheureuse histoire, une grande modestie, une extrême réserve; je ne l'aurois jamais soupçonnée de coquetterie....

THEODORE. Oh, elle en est incapable, & c'est pourquoi je l'aime tant.... Si elle n'avoit pas un air si doux, si sage....

LE BARON. Eh bien, Théodore, puisque vous l'aimez réellement, tâchez donc d'acquérir les qualités qui vous ont séduit en elle; ce sera le seul moyen de lui plaire; ne soyez plus étourdi, indiscret; elle est remplie d'instruction & de talens; appliquez vous, étudiez, travaillez pour vous rendre digne d'elle. Je jugerai par vos progrès de vos sentimens pour elle; une fantaisie ne peut qu'égarer; mais une passion véritable, fondée sur l'estime, doit perfec-

tionner l'esprit, le cœur & la raison.

THEODORE. Papa, j'espère que vous êtes persuadé au sujet de cette rose ?

LE BARON. Si je vois un grand changement en bien dans votre conduite & dans votre caractère, je serai convaincu que vous aimez solidement Mademoiselle Amélie, & alors je le ferai de sa parfaite honnêteté ; car une coquette ne peut inspirer de semblables sentimens.

THEODORE. Oh bien, papa, vous verrez ; vous serez content de moi ; je vais m'appliquer de toutes mes forces.

SCENE V.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *tenant des lettres, au Baron.* Monsieur, voilà des lettres qu'on vient d'apporter dans l'instant.

LE BARON. C'est bon. (*Champagne sort, le Baron dépliant les lettres.*) Ce sont des billets d'excuse.

THEODORE. Pour le bal de ce soir ?

LE BARON. Oui.....

THEODORE, *avec inquiétude.* Eh bien, papa?..

L'ABBÉ, *en riant.* Ceci est inquiétant.

THEODORE. Papa!

LE BARON. Rassurez-vous, il n'y en a point de Mademoiselle Amélie.

THEODORE. Papa, le chevalier de Verville, par hasard, ne seroit-il pas du nombre de ceux qui s'excusent ?

LE BARON. Non; vous seriez bien fâché qu'il ne vînt pas?

THEODORE. Mais... pas trop fâché!....

LE BARON. Comment donc? mais vous étiez fort liés ensemble!

THEODORE. Il n'est pas poli, sur-tout au bal.... Enfin, j'aimerois mieux qu'il ne vînt pas ce soir.

L'ABBÉ. Il danse bien cependant, & je parie qu'on ne lui a jamais reproché de *brouiller les contre-danses*.

THEODORE. Aussi veut-il toujours danser, &

LE BARON. Et... achevez donc, Théodore.

L'ABBÉ. Et comme Mademoiselle Amélie est une très-belle danseuse, je conjecture qu'il la prie souvent.

LE BARON. Est-ce là, Théodore, la cause de votre refroidissement pour le chevalier de Verville?

THEODORE. Mais... en partie.

LE BARON. Ah, ah, vous êtes donc jaloux?

THEODORE. Mais, papa.... elle saute avec lui!.....

LE BARON. Cela est piquant pour vous, j'en conviens; mais au lieu de boudier, ce qui est injuste, & vous rend moins aimable, que ne tâchez-vous de mieux danser, on sauteroit avec vous comme avec un autre.

THEODORE. Papa, depuis huit jours je danse avec une application!....

LE BARON. Je le fais; on m'a même dit que vous négligiez pour la danse toutes les autres occupations, & cela, sans doute, pour plaire à Mademoiselle Amélie; apparemment que

vous êtes certain que le seul moyen de gagner son cœur, est de danser parfaitement; & alors je vous plains beaucoup d'aimer une personne d'un caractère si méprisable & si frivole.

THEODORE. Oh, je ne pense pas cela d'elle; elle est trop raisonnable....

LE BARON. Votre jalousie n'a donc pas le sens commun; êtes-vous fâché contre moi, quand je ne vous prends pas pour partener au Wisk? en concluez-vous que je ne vous aime point?....

THEODORE. Non, papa; c'est que je joue trop mal....

LE BARON. Eh bien, n'est-ce pas la même chose quand Mademoiselle Amélie vous préfère au bal un bon danseur?... Si vous croyez que ce petit talent peut la séduire, vous ne l'estimez pas; & si vous êtes sans crainte à cet égard, votre jalousie ne vient donc que d'un amour-propre également bas, injuste & ridicule; ou, pour mieux dire, vous prétendez être jaloux, & vous n'êtes qu'envieux: cette méprise arrive souvent; votre âge seul peut la rendre excusable.

THEODORE. Mais, papa, quel est donc le cas où la jalousie ne peut être condamnée?

LE BARON. Je n'en connois point. Si l'on ne vous a rien promis, & qu'un rival vous paroisse à craindre, cherchez à vous montrer plus aimable, & sur-tout plus vertueux que lui, & ne vous perdez point par une humeur & des plaintes qui seroient injustes & déplacées. Si l'on vous trahit, le mépris doit vous guérir; ainsi, la jalousie n'est jamais qu'un égarement honteux du cœur & de la raison. Tel nom

qu'on puisse donner à la défiance, elle est toujours le vice des ames basses & des esprits médiocres; elle outrage & détruit l'amitié; ne doit-elle pas blesser plus profondément encore un sentiment plus délicat & plus vif?... Le soupçon flétrit le cœur qu'il déchire, il en fouille la pureté; en général on doit être susceptible de la perfidie qu'on prévoit; la supposer, c'est la concevoir; enfin, la trouver possible, est une manière indirecte de s'en accuser soi-même.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.* Monsieur les musiciens viennent d'arriver; faut-il éclairer la salle?

LE BARON. Oui, j'y vais; allons, l'Abbé.

L'ABBÉ. Je vous suis, Monsieur. (*Le Baron & Champagne sortent.*)

SCENE VII.

L'ABBÉ, THÉODORE.

THÉODORE. Un moment, Monsieur l'Abbé.... Quelle heure est-il?

L'ABBÉ. Quatre heures.

THEODORE. Le bal ne commencera que dans une heure; nous aurions le tems d'ici-là de faire quelque chose.

L'ABBÉ. Voulez-vous prendre une leçon de sphere?

THEODORE. Volontiers. Je ne veux plus perdre de tems, Monsieur l'Abbé; vous ne vous plaindrez plus de moi, je vous en réponds. Montons dans ma chambre.

L'ABBÉ. Allons, de tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

(*A la fin de l'entre-acte, quelques domestiques apportent plusieurs épées, & les posent sur le canapé.*)

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON. Il fait un chaud là-dessus!... Reposons-nous un instant ici.

L'ABBÉ. Le bal est charmant.

LE BARON. La gaieté naïve de l'enfance a tant de graces!... Toutes ces jeunes personnes, animées par une joie vive & franche, offrent le spectacle le plus agréable & le plus intéressant: comme leurs traits sont embellis par la candeur & l'innocence qui s'y peignent! Mais, hélas! dans quelques années, ces êtres, aujourd'hui si purs & si heureux, seront livrés au monde, & peut-être égarés sans retour!... Ah, qui peut voir un enfant sans s'attendrir, en songeant aux écueils qu'il doit rencontrer, & aux pièges adroits qui lui seront offerts!....

L'ABBÉ. Avec de bons guides, il saura les connoître & les éviter. Les mauvais peres seuls doivent craindre l'avenir; ils trouveront, sans

doute, dans les vices de leurs enfans la juste punition de leur coupable négligence; mais ces pressentimens affreux ne sont pas faits pour vous: oui, j'ose vous en répondre, vous recueillerez le fruit de tant de soins; & vos plus cheres espérances sont trop légitimes, pour n'être pas réalisées.

LE BARON. Et c'est à vous que je devrai la plus grande partie de ce bonheur inestimable. Quand je verrai mon fils, raisonnable & vertueux, se distinguer par sa conduite, croyez que la joie qu'il répandra dans mon cœur, me rappellera dans tous les instans ce que vous avez fait & pour lui & pour moi; à chaque sujet de satisfaction qu'il me donnera, le plus tendre sentiment de reconnoissance au même moment me fera penser à vous; enfin, la félicité de ma vie, qui sera votre ouvrage, doit être aussi le lien cher & sacré qui nous unira tous les trois.

L'ABBÉ. Je n'ai fait que mon devoir; eh, quel autre à ma place ne l'eût pas rempli comme moi? Quel autre ne seroit pas touché de cet amour paternel si vrai, si passionné, & de cette confiance entiere dont j'ai reçu tant de preuves! Je ne suis contrarié sur rien; vos discours & votre exemple, loin de gâter mon ouvrage, le perfectionnent: enfin, en me faisant votre ami, vous m'avez donné les sentimens d'un pere pour votre enfant. D'ailleurs cet enfant a le plus heureux naturel; son ame est sensible & généreuse; il a de l'esprit, de la franchise: je ne crains que sa vivacité, elle est extrême; il faut mettre tous nos soins à la modérer.

LE BARON. Ce qui me donne sur-tout bon-

ne opinion de son esprit & de son cœur, c'est qu'il sent qu'il a besoin de conseils; il en desire, il en demande, & les écoute avec avidité.

L'ABBÉ. C'est qu'ils lui sont donnés par la raison & la tendresse, & que vous ne lui prescrivez rien que vous ne pratiquiez; une leçon démentie par l'exemple, ne paroitra jamais qu'une pédanterie ridicule.

LE BARON. Mais nous nous oublions ici; retournons au bal; voyons ce que fait Théodore, & s'il a eu le bonheur de danser avec Mademoiselle Amélie.

L'ABBÉ. Il avoit beaucoup de chagrin tout-à-l'heure, parce que Mademoiselle Amélie étoit engagée en arrivant dans la grande salle; elle avoit été priée en traversant la galerie.

LE BARON. Et étoit-ce par le chevalier de Verville?

L'ABBÉ. Non, heureusement; car, dans ce cas, je crois que Monsieur Théodore auroit eu de la peine à se contenir.

SCENE II.

LE BARON, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron*. Monsieur, voilà encore des Dames qui arrivent.

LE BARON. J'y vais. (*Il sort avec l'Abbé.*)

CHAMPAGNE, *seul*. Il fait bon ici; on étouffe là dedans... Je suis déjà fatigué d'avoir servi tant de gâteaux & tant de glaces... Ces enfans, cela saute & mange d'un cœur!... c'est joli à voir... Mais à qui diantre en a Monsieur

Théodore? il n'a pas seulement mangé une tar-
telette.... Ah, le voici ; par quel hasard ?

S C E N E III.

THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE. Comment, Monsieur, vous quittez déjà le bal ?

THEODORE. Je viens me reposer un instant.

CHAMPAGNE. Vous avez l'air bien triste ; vous n'avez pas paru une seule fois au buffet ; je devine que vous avez quelque chagrin.

THEODORE. Quelle idée ! ..

CHAMPAGNE. Oh, je vous connois ; je gagerois que Mademoiselle Amélie est engagée, au moins pour trois ou quatre contre-danses, puisque vous êtes ici.

THEODORE. Vous me feriez plaisir de garder vos conjectures pour vous ; car elles n'ont pas le sens commun... Je n'ai pas plus d'envie de danser avec Mademoiselle Amélie qu'avec une autre, & vos imaginations là-dessus sont très-ridicules....

CHAMPAGNE. Ah, ah, voici du nouveau... & la cofaque ? ... & les glaces d'ananas, & la rose, & les vers & toutes les demi-confidences que vous me faisiez ce matin ; vous avez donc oublié tout cela ?

THEODORE. Je plaisantois... Vous prenez tout au pied de la lettre... ce n'est pas ma faute. Tout ce que j'ai dit ce matin n'étoit qu'un simple badinage... Cette rose que je vous ai montrée n'a jamais appartenu à Mademoiselle Amélie.... & cependant vous vous pressez

de juger, de bavarder & de répandre vos folles interprétations... J'en suis très-choqué, je vous le déclare...

CHAMPAGNE. Je le vois bien. Mais je n'ai rien interprété; j'ai cru bonnement que vous n'étiez pas capable de dire des faussetés; voilà tout, Monsieur....

THEODORE. Vous avez cru... vous avez cru.... Je me flatte pourtant que vous ne croirez jamais que je suis un menteur....

CHAMPAGNE. Mais, dame, arrangez-vous, Monsieur; ou vous ne disiez pas la vérité ce matin, ou vous la niez maintenant.

THEODORE. Je la nie!... Mais où prenez-vous vos expressions? la patience m'échappe à la fin...

CHAMPAGNE. Eh, mais, mon Dieu! calmez-vous; d'où peut venir tant de colere? Ma foi, je n'y comprends rien: c'est bien vrai que les amoureux n'entendent jamais raison.

THEODORE. Vous êtes d'une insolence!....

CHAMPAGNE. Vous avez un amour bien fantasque & bien grognon toujours....

THEODORE. Finissez, Champagne; vous me poussez à bout...

CHAMPAGNE. Pardon, Monsieur; ce n'est pas mon dessein; vous savez comme je vous suis attaché; je vous ai vu naître; vous m'avez toujours bien traité jusqu'à ce moment, & réellement je ne mérite pas les duretés dont vous m'accablez.... Je ne vous reconnois pas-là. A qui en aviez-vous? En vérité, je m'y perds.

THEODORE. Mais, c'est que je ne puis supporter que vous vous mettiez des chimères dans la tête... & que vous m'appelliez un amoureux....

CHAMPAGNE. Eh bien, vous me confirmez dans mon opinion par votre colere. Ce matin vous parliez, vous jasiez de votre amour; & moi je riois & je me disois: voilà une amourette d'enfant, cela passera; à présent, c'est une autre chose. Comment diantre! vous êtes férieux, discret; oh, vous en tenez, m'en voilà sûr.

THEODORE. Je suis hors de moi, je l'avoue... votre entêtement est inconcevable.... Où prenez-vous que je suis en colere?... Vous m'impatientez; mais pour de la colere je n'en ai pas l'apparence.

CHAMPAGNE. Vous n'êtes encore que discret, maintenant il faut prendre de la prudence; cela viendra aussi, & vous apprendrez, Monsieur, qu'il ne faut pas commencer par s'emporter & rudoyer les gens qu'on veut dérouter.

THEODORE. Mais, je crois, mon cher Champagne... que je ne vous ai rien dit de bien fâcheux.... J'ai toujours conservé mon sang-froid... je vous assure.

CHAMPAGNE. Ah, quand vous me parlerez comme cela, vous me ferez croire tout ce que vous voudrez. Allons, la main sur la conscience, vous n'aimez pas plus Mademoiselle Amélie qu'une autre?

THEODORE. Non, réellement..... non; c'étoit une plaisanterie... en vérité....

CHAMPAGNE, *à part*. Le petit traître! comme il rougit!.. (*haut.*) Allons, je vous crois... & cela me met à mon aise.

THEODORE. Pourquoi?

CHAMPAGNE. Oh, c'est qu'entre nous, Mademoiselle Amélie ne me paroïssoit pas assez charmante pour vous tourner la tête. Je

ne la trouve pas du tout jolie, moi.

THEODORE. Mais, remarquez-vous un défaut dans sa figure ?

CHAMPAGNE. Je ne l'ai pas trop regardée.

THEODORE. Il faut que vous ne l'ayiez jamais vue ; je parie que vous aurez mis son nom sur le visage d'une autre.

CHAMPAGNE. Si fait, si fait, Mademoiselle Amélie, la fille de M. le comte de Sémur. Je l'ai vue vingt-fois chez Mad. votre tante, aux petits concerts des lundis. N'est-elle pas blonde ?

THEODORE. Oui.

CHAMPAGNE. Elle a de grands yeux bleuâtres, avec des sourcils bruns...

THEODORE. Et des paupières noires, des cheveux superbes & plantés à ravir ; elle a un petit nez charmant... & un teint... le plus beau teint du monde...

CHAMPAGNE. Elle n'est pas mal bâtie, par exemple ; elle a assez bon air.

THEODORE. Oh, sa taille est incomparable.

CHAMPAGNE. Elle joue du clavecin & de la harpe, assez gauchement, à ce qu'il m'a paru.

THEODORE. O ciel ! elle en joue comme les anges, & avec une grace !...

CHAMPAGNE. Ne barbouille-t-elle pas aussi ? Il me semble qu'on m'a dit qu'elle dessinait...

THEODORE. Et dans la perfection ; & elle peint d'une manière étonnante : elle a tous les talens ; & avec cela, une modestie, une douceur..

CHAMPAGNE. Oui, elle a l'air doux : je crois qu'elle n'a pas de malice ; elle a une figure moutonne...

THEODORE. Moutonne !.. cela est inoui ; une figure moutonne, avec un petit nez d'une

délicatesse ; un nez !... comme il n'y en a point.

CHAMPAGNE. Moi, je suis fort indifférent sur les nez, à vous dire vrai ; je n'y prends jamais garde. Enfin, je vois clairement à présent que vous n'êtes pas entiché de Mademoiselle Amélie, comme je le croyois ; vous m'avez tout à-fait désabusé... Mais, quelqu'un vient ; ah, c'est Monsieur ; allons, je retourne à mon buffet... (*à part, en s'en allant.*) Le drôle d'enfant, le drôle d'enfant !

THEODORE. Je crois qu'il se moque de moi ; comment falloit-il donc s'y prendre pour le persuader ?

SCENE IV.

LE BARON, THEODORE.

LE BARON. Que faites-vous là, Théodore ? Pourquoi n'êtes-vous pas au bal ?...

THEODORE. Papa, j'y vais.

LE BARON. Mais, pourquoi l'avez-vous quitté ; parlez-moi vrai ; point de détour, mon enfant, vous me l'avez promis.

THEODORE. Papa.. c'est que.. je vous avoue que j'ai un peu d'humeur.

LE BARON. Et pourquoi ?

THEODORE. Mais.... je n'ai dansé qu'une seule contre-danse ; cela m'a fâché...

LE BARON. Et par quelle raison n'avez-vous pas dansé davantage ? qui vous en empêchoit ?..

THEODORE. Je ne l'ai pas pu... elle est toujours engagée...

LE BARON. Elle.... Mademoiselle Amélie, n'est-

n'est-ce pas? Mais, est-elle la seule danseuse? Que ne dansez-vous avec une autre?... Il n'est ni prudent ni poli de prier toujours la même personne.... Théodore, on ne mérite pas de plaire à la femme qu'on aime, si l'on manque d'égards pour toutes les autres. Mademoiselle Amélie, j'en suis sûr, imagine, d'après votre conduite, qu'en général vous ignorez ce qu'on doit aux femmes, & alors elle pense certainement que vous êtes grossier, sans esprit & sans délicatesse.

THEODORE. Mais, papa, c'est que je n'ai nulles dispositions à la galanterie.

LE BARON. Tant mieux, c'est tout ce que je desiré; la galanterie dont vous voulez parler n'est qu'un jargon fort plat pour celui qui l'emploie, & même très-choquant pour celle à qui il s'adresse. Il n'est heureusement plus à la mode; autrefois les femmes étoient avides de louanges exagérées & ridicules; elles sont aujourd'hui trop délicates & trop éclairées pour être séduites par une basse & vaine flatterie. Leur vanité, mieux entendue, a rendu plus difficile l'art de les louer & les moyens de leur plaire: plus estimables enfin, ce n'est que par les égards, la réserve & le respect qu'on les flatte, & par l'esprit & les vertus qu'on les attache. Ainsi, l'on doit mettre un grand prix à leur opinion, & sur-tout au bonheur d'obtenir leur estime... Mais, Théodore, retournez au bal; car je vous prévien que Mademoiselle Amélie doit bientôt danser la cosaque; on vient de la lui demander....

THEODORE. Elle s'est engagée à la danser avec moi.

LE BARON. Allez donc, ne la faites pas attendre. Allez.

THEODORE. Oui, papa. (*Il sort en courant.*)

SCENE V.

LE BARON, *seul, après un moment de silence.*

LIgnore le chagrin qui l'attend ; la cosaque est dansée, & avec le chevalier de Verville ; quelle sera sa colere, en apprenant cette horrible nouvelle!... Si je l'avois suivi, j'aurois gêné son premier mouvement.... Pauvre Théodore, quel doit être son dépit dans cet instant!.. Hélas, si jeune, connoître déjà le trouble & l'agitation!... Et moi, malgré ma raison, je partage sa douleur enfantine.... je me sens ému; que fera-ce donc, quand je verrai son cœur déchiré par des peines profondes & réelles?.... L'abbé ne vient point!... Ah, le voici.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON. Eh bien, l'abbé, comment s'est conduit Théodore?

L'ABBÉ. Il est furieux, hors de lui... Il est arrivé comme la cosaque finissoit ; j'étois caché dans l'embrasure d'une fenêtre, il ne m'a point aperçu; d'ailleurs, il ne voyoit que deux objets dans la salle, Mademoiselle Amélie & le chevalier de Verville. La première s'est approchée de lui, pour lui dire qu'elle l'avoit attendu fort long-tems, & qu'enfin sa mere lui avoit donné

l'ordre de danser avec Monsieur le chevalier de Verville. Le malheureux Théodore n'a rien répondu ; il a pâli, rougi, & n'osoit parler, je crois, dans la crainte que les larmes ne lui coupassent la parole. Il s'est éloigné brusquement ; il a passé devant moi sans me remarquer ; à deux pas de moi, il a rencontré le chevalier de Verville, & j'ai entendu très-distinctement qu'il lui disoit à demi-bas, qu'il vouloit lui parler un moment dans ce même salon où nous sommes.

LE BARON. Que signifie cela ?

L'ABBÉ. Écoutez jusqu'au bout. Son air & l'altération de sa voix ont fort étonné le chevalier ; il a demandé une explication que Monsieur votre fils a refusée ; enfin, ils sont convenus que le chevalier danseroit encore une contre-danse, parce que sa danseuse l'attendoit, & qu'ensuite ils passeroient dans ce salon. Après avoir entendu cela, je suis sorti sur le champ pour venir vous en instruire ; mais j'ai pris la précaution de dire à Champagne de nous avertir quand il verroit nos deux jeunes gens sortir du bal.

LE BARON. Quelle impétuosité, quelle violence dans le caractère de cet enfant !... S'il n'acquiert pas un empire absolu sur lui-même, dans quels égaremens ne tombera-t-il pas ! La foiblesse & l'empportement, voilà les sources dangereuses des désordres & des excès les plus coupables.... Mais, éprouvons-le jusqu'à la fin ; voyons comment il se conduira...

L'ABBÉ. Quel est votre dessein ?

LE BARON. De les laisser venir dans ce salon, & de nous cacher dans ce cabinet, d'où

nous pourrons facilement entendre leur entretien.

L'ABBÉ. Il est clair que M. Théodore a le projet de se battre....

LE BARON. Laissons-le s'expliquer avec le chevalier ; voilà ce que je suis curieux d'entendre ; après toutes les leçons qu'il a reçues de moi aujourd'hui , aura-t-il l'imprudence d'avouer la cause de son ressentiment ? osera-t-il ainsi compromettre ce qu'il aime , & cela après un quart-d'heure de réflexion ?...

L'ABBÉ. L'épreuve que vous méditez est bien délicate ; songez-y...

LE BARON. Je le sens comme vous ; elle me trouble , m'inquiète ; mais elle peut m'éclairer sur le caractère de mon fils , je dois la tenter... Je connoîtrai , par cet entretien , s'il a véritablement dans son ame les germes du courage & de la générosité....

L'ABBÉ. Rappelez une réflexion qui souvent nous a consolés l'un & l'autre , & dont l'expérience démontre tous les jours la justesse : c'est qu'en général , si l'on veut juger des enfans , on ne doit tirer des conséquences positives de ce qu'ils annoncent que sur leurs vertus , & non sur leurs défauts ; l'homme est plus foible que méchant , & le mal plus étranger , plus opposé à son naturel qu'on ne le croit. La vertu prend facilement dans son ame de profondes racines , tandis que le vice n'y pénètre jamais que superficiellement & par degrés ; enfin je penserai toujours qu'il seroit plus aisé de ramener un cœur égaré , que d'en corrompre un vertueux & sensible.

LE BARON. Je suis de votre avis , mon cher

abbé; mais cependant, si mon fils soutient mal cette épreuve, il me percera l'ame.... Quelqu'un vient....

L'ABBÉ. Ah, Monsieur, renoncez à votre projet....

LE BARON. Je ne le puis....

L'ABBÉ. C'est Champagne.

CHAMPAGNE, *venant précipitamment.* La contre-danse est finie... ils vont venir.

LE BARON. Champagne, quand ils seront ici, vous les laisserez seuls... Allons, cachons-nous....

L'ABBÉ. Vous tremblez.

LE BARON. Je l'avoue... J'en rougirois devant tout autre; mais, mon ami, vous savez à quel point cet enfant m'est cher!...

L'ABBÉ. Vos yeux se remplissent de larmes!.. Ah, Monsieur!.... (*Ils s'embrassent, & restent un moment sans parler.*)

LE BARON. Vous seul pouvez excuser cette foiblesse.

L'ABBÉ. Ah, croyez que je la partage; je suis aussi troublé que vous....

CHAMPAGNE. Je les entends.

LE BARON. Venez, mon cher abbé: Champagne, s'ils demandent où je suis, dites que je viens d'entrer dans le bal.... Allons, venez... (*Ils entrent dans le cabinet.*)

CHAMPAGNE, *seul.* Comme Monsieur est attendri! je vois cela souvent... Bon pere, bon maitre, bon homme... on le serviroit de grand cœur pour rien. Ah, voici Monsieur Théodore..

SCENE VII.

LE CHEVALIER, THÉODORE,
CHAMPAGNE.

THEODORE. Champagne, nous avons affaire ici pour un moment ; laissez-nous. Si mon papa ou M. l'abbé me demandent, vous direz que nous répétons une figure de contre-danse, que nous allons danser tout-à l'heure, & prenez garde que personne ne vienne nous troubler, car nous ferons enfermés : mais cela ne fera pas long.

CHAMPAGNE. Comment, tous deux tout seuls, & sans violon ?

LE CHEVALIER. Le violon va venir ; laissez-nous seulement.

CHAMPAGNE. Allons, divertissez - vous bien. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, THÉODORE.

THEODORE. A présent, je vais fermer la porte. (*Il y va.*)

LE CHEVALIER. Ce pauvre Théodore ! il est devenu fou.

(*Théodore, après avoir fermé la porte, prend deux épées sur un canapé.*)

LE CHEVALIER. Que cherchez-vous là, Théodore ?

THEODORE. Votre épée & la mienne, qui

doivent être ici. . . .

LE CHEVALIER. Eh bien, Théodore, votre projet est donc de vous battre ?

THEODORE, *tenant deux épées*. Voici votre épée. . . .

LE CHEVALIER, *prenant la sienne*. Ah ça, dites-moi ce que je vous ai fait, car je l'ignore. . .

THEODORE. Ecoutez ; dans mon premier mouvement je vous ai proposé de venir ici, & vous avez dû comprendre que c'étoit pour vous demander raison de vos procédés. A présent que je suis plus de sang-froid, la crainte de faire de la peine à mon papa, me revient dans l'esprit ; & si vous voulez me faire des excuses, je consens à ne point me battre.

LE CHEVALIER. Comment, des excuses ! & de quoi veux-tu que je te fasse des excuses ?

THEODORE. On doit recevoir des excuses ou se battre ; je fais cela. Il me faut des excuses, arrangez-vous là-dessus, ou bien battons-nous.

LE CHEVALIER. Mais si l'on doit recevoir des excuses, j'ai plus que vous le droit d'en demander ; c'est vous, Monsieur, qui êtes l'agresseur.

THEODORE. Et c'est vous qui avez tort.

LE CHEVALIER. Mais quel tort ?

THEODORE. On m'a dit que vous aviez parlé de moi d'une certaine manière. . . . qui ne me convient pas. . .

LE CHEVALIER. Cela est faux. . . . Nommez-moi celui qui a inventé ce mensonge, c'est avec lui que je dois me battre.

THEODORE. Je ne vous nommerai personne, j'en ai donné ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER. Oh bien, je crois que cela n'est pas vrai, & que c'est un prétexte que vous imaginez.

THEODORE. Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti; allons, allons, l'épée à la main, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER. Je fais très-bien la véritable raison de votre colere; c'est que vous êtes jaloux de Mademoiselle Amélie, & au désespoir de n'avoir pas dansé la coïaque....

THEODORE. Monsieur, vous devinez fort mal; votre opinion m'est très-indifférente; mais je veux vous faire connoître qu'elle n'a pas le sens commun. Ainsi apprenez que je respecte beaucoup Mademoiselle Amélie, mais qu'elle n'est point du tout la personne que je préfère, &, qu'en un mot, j'en aime une autre.

LE CHEVALIER. Et depuis quand donc?

THEODORE. Oh, de tout tems.... Il y a plus de six semaines, avant que je connusse Mademoiselle Amélie. Mais terminons cet entretien; allons, Monsieur, finissons, de grace.

LE CHEVALIER. Monsieur, je suis plus fort & plus âgé que vous; je ne veux ni ne dois me battre avec un enfant.

THEODORE. Un enfant!... Vous avez treize ans, je suis dans ma treizieme année, ainsi nous sommes du même âge. Allons, encore une fois, finissons & dépêchons nous....

LE CHEVALIER. Mon épée est plus grande & meilleure que la vôtre...

THEODORE. Je croirai que vous cherchez des défaites, si vous refusez plus long-tems de vous battre.

LE CHEVALIER. Non, j'ai a présent tout

autant d'envie de me battre que vous en avez... mais je ne veux point d'avantages; troquons d'épées, & je me battrai sur le champ.

THEODORE. Puisque vous croyez la mienne moins bonne, je dois la garder.

LE CHEVALIER. J'ai déjà sur vous l'avantage de la force.....

THEODORE. Et moi, j'ai celui de l'adresse; je fais des armes mieux que vous. Allons, mettez-vous en garde.

LE CHEVALIER. Un moment.... (*Le chevalier s'avance avec rapidité vers Théodore, lui arrache son épée, & lui jette la sienne.*)

THEODORE. O ciel! que faites-vous?

LE CHEVALIER. Prenez mon épée; j'ai la vôtre; à présent battons-nous.

THEODORE. Je ne veux point de votre épée; rendez-moi la mienne.... C'est m'insulter que de vouloir la retenir.

LE CHEVALIER. Ramassez cette épée, finissons; allons, défendez-vous.....

THEODORE. Je ne me battrai qu'avec des armes égales, & si vous êtes réellement généreux, vous ne m'attaquerez pas, & vous ne me forcerez point à combattre d'une manière indigne.... Arrêtez un instant; il me vient une idée: toutes les épées des danseurs sont sur ce canapé; j'en vais choisir une pareille à la vôtre....

LE CHEVALIER. J'y consens.

THEODORE. Allons, dépêchons-nous. (*Ils vont au canapé, & choisissent une épée, en la mesurant à celle du chevalier.*) Celle-ci est justement semblable. Ne perdons plus de tems.

LE CHEVALIER. De tout mon cœur.

(*Ils se mettent en garde. Dans cet instant la porte du cabinet s'ouvre; le Baron & l'Abbé paroissent.*)

SCENE IX.

LE BARON, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, THÉODORE.

THEODORE. Ciel... c'est mon papa!...

LE BARON, *se mettant au milieu d'eux.* Théodore, & vous, mon cher Chevalier, voulez-vous bien consentir à me prendre pour arbitre?

LE CHEVALIER. Ah, je ne demande pas mieux.

L'ABBÉ. Et qu'en dit M. Théodore?

THEODORE. J'attends les ordres de papa; j'y suis soumis d'avance.

LE BARON. Eh bien, puisque vous me prenez pour juge, je vais prononcer : tout le tort est du côté de mon fils; je me flatte qu'il le sent à présent, & qu'il cherchera les moyens de réparer son imprudence, son emportement & son injustice.

THEODORE. Oui, papa, je reconnois ma faute; je vous supplie de me la pardonner, & de me dicter les excuses que je dois à M. le chevalier de Verville.

LE BARON. Non, je ne vous prescris rien; souvenez-vous que vous l'aimiez autrefois, & dites-lui ce que votre cœur vous inspirera.

THEODORE. Si j'osois, j'irois l'embrasser...

LE CHEVALIER, *allant à lui.* Viens, mon ami.

(Ils courent l'un à l'autre & s'embrassent à plusieurs reprises.)

L'ABBÉ, au Baron. Les charmans enfans! ...

LE BARON. A présent, Théodore, venez aussi recevoir mon pardon (*il lui tend la main, Théodore la baise*); car vous avez cruellement offensé mon cœur : vous m'avez promis une entière confiance, & vous prenez la résolution de vous battre sans m'en faire part, sans me consulter!... Et sachant même que votre ressentiment étoit aussi bizarre qu'injuste, la certitude de m'affliger mortellement n'a pu vous retenir... Mais, tout est oublié; je me flatte que cette aventure vous fera connoître à quel point vous devez craindre vos premiers mouvemens, & que désormais vous travaillerez avec ardeur à modérer l'impétuosité de votre caractère....

THEODORE. Oui, papa, à l'avenir, vous y pouvez compter, je ne ferai plus rien sans vos conseils.... Vous êtes si bon, si juste, qu'il faudroit que je fusse bien ingrat pour avoir de la répugnance à vous tout confier; quand j'aurai envie de faire une étourderie, je viendrai vous le dire sur le champ, & vous n'aurez jamais de peine à m'en détourner; car je vous assure que lorsque je vous écoute, je suis presque aussi raisonnable que vous.

LE BARON. Maintenant, mes enfans, retournez au bal : je vous prie, mon cher chevalier, de ne point parler de cette petite aventure; elle vous donneroit un ridicule à l'un & à l'autre; votre duel prouveroit que vous n'avez même pas la raison qu'on doit avoir à douze ans; vous n'avez ni la force ni l'adresse né-

cessaires pour combattre ; vos corps sont faibles , vos principes sont encore incertains ; vos notions sur le point d'honneur ne peuvent être qu'imparfaites : ainsi ce n'est point en se battant à vos âges qu'on annonce de la valeur ; ce que vous vouliez faire ne montre que l'ignorance où vous êtes des vertus qui vous conviennent : enfin , dans un enfant , l'unique espèce de courage qui promette pour l'avenir , c'est de supporter les maladies & la douleur avec patience & sans se plaindre ; c'est sur-tout de savoir maîtriser ses fantaisies , garder ses résolutions , & se corriger de ses défauts. La bravoure , qui n'a point pour base cet empire absolu sur soi-même , n'est qu'un instinct aveugle & souvent dangereux ; mais le vrai courage vient de l'ame ; celui-là seul , invariable autant qu'intrépide , peut conduire à la gloire , & fait également les héros & les sages. Théodore , nous reprendrons cet entretien ; il est tard : allez , mes enfans , dans le bal ; j'irai bientôt vous rejoindre....

LE CHEVALIER. Monsieur , permettez-moi une question : vous étiez dans ce cabinet , vous nous avez donc entendus ?

LE BARON. Oui....

LE CHEVALIER. Eh bien , puisque vous savez ce que j'ai dit au sujet de Mademoiselle Amélie , je puis vous en parler , & c'est pour vous prier de demander encore la cosaque , afin que Théodore la puisse danser aussi.

THEODORE. Mais , non ; je ne m'en soucie pas ; je vous assure....

LE CHEVALIER. Eh bien , ce sera par complaisance pour moi.

LE BARON. Théodore aura cette générosité ;

allez, mes amis, je vous suis dans l'instant.

THEODORE. Allons, Chevalier.

LE CHEVALIER. Viens, mon cher Théodore, &, je t'en prie, ne nous brouillons plus.
(*Ils se prennent sous le bras & s'en vont.*)

SCENE X & dernière.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON. Eh bien, l'abbé, êtes-vous fâché à présent que j'aye tenté cette épreuve?

L'ABBÉ. Vous êtes un heureux pere, & vous le méritez bien. Je ne puis vous peindre le plaisir que je trouvois à vous regarder, quand nous étions dans ce cabinet; quelle satisfaction, quelle joie éclatoient sur votre visage, pendant la querelle de ces deux aimables enfans. Qu'il est attendrissant, qu'il est doux de contempler les mouvemens expresseifs de la physionomie d'un pere satisfait! oui, c'est voir l'image la plus parfaite du bonheur le plus pur qui soit sans doute sur le terre.

LE BARON. Mais, parlons de ces enfans; parlons-en, mon cher abbé: que de courage, de générosité, de délicatesse, que de qualités enfin ils ont montré dans le court espace d'une demi-heure!... Mon fils!... comme son cœur est noble & sensible!... Cette crainte de m'affliger qui le troubloit au milieu de son dépit & de sa colere!... Vous rappelez-vous de quel ton il a dit qu'il vouloit bien ne point se battre à cause de moi?...

L'ABBÉ. Rien ne m'est échappé, soyez-en sûr.

LE BARON. Convenez qu'il justifie bien ma

tendresse... Mais, mon cher abbé, si cette tendresse passionnée m'aveugle jamais, éclairez-moi, je vous en conjure; hélas, ce n'est que pour l'intérêt de cet enfant si cher que je craindrois de m'abuser.... Ah, préservez-moi du malheur affreux de gâter, par une foiblesse coupable, votre ouvrage & le mien.

L'ABBÉ. Non, cet ouvrage ne peut être que perfectionné; il fera la gloire & les délices de votre vie, n'en doutez pas.

LE BARON. Je meurs d'envie de voir le pere du chevalier, pour lui conter cette charmante histoire. Il est au bal, allons le chercher.

L'ABBÉ. De grace, que je sois présent à cet entretien. Mais, auparavant, faites danser la cosaque pour notre aimable Théodore.

LE BARON. Oh, cela est trop juste. Venez, mon ami. (*Ils sortent.*)

O D E.

*Consolation au milieu des miseres présentes, par
l'espérance du bonheur à venir. DAVID.*

Q U'A m'écouter, Seigneur, ta bonté se dis-
pose;
Peut-elle des humains s'éloigner un moment?
Et quand mon cœur flétri presse ton jugement,
Peux-tu briser l'appui sur lequel il repose?
A l'ennemi puissant que me dicte la loi,
Qu'opposerois-je, hélas! que ma seule inno-
cence?

Mais tu tiens la balance,
Et je fais ce que peut l'amour qu'on a pour toi,

2.

Tu le fais à ton tour, tu le fais, si ma bouche
 D'un vernis affecté couvre mes sentimens,
 Si mon cœur en secret se rit de mes sermens,
 Ou si des infensés l'alégresse me touche;
 Et que me serviroient ces voiles odieux?
 Tu perces les replis des ames les plus sombres,
 Ta voix chasse les ombres,
 Et la nuit de la terre est un jour à tes yeux.

3.

Mon esprit enchaîné dès que mes sens som-
 meillent,
 Ignore les ressorts & l'état de mon cœur.
 Ton œil en perce mieux alors la profondeur,
 Que ne fait ma raison quand mes sens se ré-
 veillent.
 Mais j'ose consentir qu'il te soit dévoilé;
 J'ose, Seigneur, me rendre un si doux témoi-
 gnage:

C'est qu'atteint de l'orage,
 Au sentier de ta loi je n'ai point chancelé.

P A U S E I.

4.

A l'homme inébranlable en ton obéissance
 Tes promesses, grand Dieu! laissent tout es-
 pérer.
 Inconstant dans ta loi, pourra-t-il t'implorer
 Sans voir que de ses vœux l'injustice t'offense?
 Si j'étois criminel sécherois-tu mes pleurs?
 A mon affliction mettrois-tu quelque terme,
 Si ma foi toujours ferme
 N'accoutumoit ta gloire à venger mes dou-
 leurs?

5.

Ceux qui dans les assauts que l'ennemi leur
 livre,

Deviennent le mépris , la fable des humains ,
 S'ils levent jusqu'à toi leurs innocentes mains ,
 Verront fortir du Ciel le bras qui les délivre.
 Abaisse ces méchans qui nous ont abaissés ,
 Qui pillent ta maison , qui t'insultent en face ,
 Et dont l'œil plein d'audace
 S'enorgueillit des biens qui les ont engraisés.

6.

Ah! nous sommes à toi : nous sommes la
 prunelle
 Dont le foible tissu se maintient sous tes loix ,
 Sur qui ton bouclier s'abaissa tant de fois
 Pour émousser les traits qu'on décochoit con-
 tr'elle.

Je suis ce jeune oiseau , timide , épouvanté ,
 Qui traînant son filet , volant de place en place ,
 Sous l'aîle de ta grace

Court chercher en tremblant un abri respecté.

P A U S E II.

7.

Quel est cet ennemi qui part de ces lieux
 sombres ,

Ce jeune lionceau qui s'attache à mes pas ,
 Qui respire la mort , qui s'excite aux combats ,
 Et dont l'œil brille au loin sous l'épaisseur des
 ombres ?

Renverse ce lion de la fange élevé ,
 Et tirant de ton sein l'épée étincelante ,

De sa gueule écumante
 Fais jaillir tout le sang dont il s'est abreuvé.

8.

Que la paix du méchant ne soit point mon
 partage !

Qu'il vive , s'il le peut , au gré de son desir ,
 Que de mets de sa table il ait peine à choisir

Ceux

Ceux dont le goût exquis le flatte davantage.
 Qu'il transmette à ses fils ses immenses trésors,
 Pour couler après lui, de ces races prochaines,
 Jusqu'aux races lointaines
 Qui se perdront enfin dans l'empire des morts.

9.

A d'autres sentimens mon ame est asservie :
 Seigneur, tes hauts desseins à mon cœur révélés,
 Les rayons de ta face à mes yeux dévoilés,
 Voilà les seuls trésors auxquels je porte envie.
 O que je bénirai tes décrets souverains,
 Quand au cri triomphant des messagers de
 gloire,

L'aile de la victoire
 Emportera mon ame au séjour de tes Saints !

La linotte & son nid.

Fable.

UNE linotte se lassa
 D'habiter le nid de sa mere.
 Il faut se mettre à soi : chacun doit sur la terre
 S'arranger pour en venir là.
 Dame linotte part. Un chêne la frappa.
 Rien n'égale à ses yeux la majesté d'un chêne ;
 Ce sera tout là - haut qu'elle s'établira ;
 Elle y fera comme une reine.
 Le nid fait, la foudre y tomba.
 Elle étoit par bonheur allé faire sa ronde,
 Pour avoir de la mousse & du chenevis frais,
 Au retour elle pleure, elle éclate en regrets
 Sur son ignorance profonde.
 J'apprends qu'il ne faut pas s'aller loger si près

Partie IV. D

Du séjour où la foudre gronde.
 Ces broussailles là - bas m'accommoderont
 mieux.
 Autre nid , autres maux : les vers & la poussière
 Perdrent tout , nouvelle plainte amère :
 Où donc habiter sous les cieux ?
 J'étois si bien au logis de ma mère . . .
 Mais vraiment je suis bête , & je n'y songe pas :
 Son nid n'étoit placé ni si haut ni si bas.
 Cet arbre fera mon affaire.
 C'étoit un modeste genêt.
 Elle y bâtit en hâte , il le fut en effet :
 Elle ne craint plus là les vers ni le tonnerre.
 Un gîte sûr , une odorante fleur
 Qui croit exprès pour réjouir sa vue :
 Au comble de ses vœux la voilà parvenue ;
 Elle a trouvé le vrai bonheur.
 Ce n'est point sur le chaume , encor moins sur
 le trône ,
 Qu'on jouit du repos , qu'on vit en sûreté :
 Loin des soucis cuisans de la nécessité ,
 Loin des dangers de la couronne ,
 L'honnête médiocrité ,
 Voilà ce qu'ici-bas le sage ambitionne.

O D E

Les justes jouissent même du bonheur temporel.

Traduit par MOREAU

H I.
HEUREUX qui pénétré d'une secrete joie ,
 Aime , adore & craint le Seigneur !
 Heureux qui marche dans la voie
 Connue à l'homme juste , inconnue au pécheur !

2.

Les dons de l'Eternel surpassant son attente,
Seront les fruits de ses travaux;
Son ame tranquille & contente,
Goûtera mille biens sans mélange de maux.

3.

Ainsi que par ses fruits une vigne fertile
Remplit nos vœux dans sa saison,
Une épouse chaste & docile,
De gloire & de bonheur comblera sa maison.

4.

Comme on voit sur les bords d'une verte
prairie,
Croître de jeunes oliviers,
Il verra sa race fleurie,
Croître autour de sa table en nombreux hé-
ritiers.

5.

Ainsi sera béni le serviteur fidele,
Qui soumis au maître des cieux,
Suit la route où sa voix l'appelle,
Et médite sa loi qu'il a devant les yeux.

6.

Justes ! que de Sion, où votre espoir se fonde,
Naïsse votre félicité !
Puissez-vous jouir dès ce monde,
Des plaisirs éternels de la sainte Cité !

7.

Voyez sur Israël la paix regner sans cesse;
Que les enfans de vos enfans,
Doux objets de votre tendresse,
De vos fiers ennemis soyent toujours triom-
phans.

*Colin & Lisette.**Conte moral.*

LE soleil s'éteignoit, & la voûte azurée
A l'horison étoit dorée,
Quand Lisette & Colin retournant au logis,
Par trois brigands furent surpris.
Colin de Lisette étoit frere.
A leurs communs parens Lisette étoit si chere,
Que dans leur cœur elle effaçoit Colin;
Colin n'en avoit pas moins d'amitié pour elle.
Que faire en ce danger certain,
Pour se sauver, pour sauver cette belle?
Les brigands sans efforts trancheroient son
destin.

Colin sentit quelle douleur amere
En la perdant son pere éprouveroit.
Pour sa mere, elle en périroit :
Rien n'adoucit le chagrin d'une mere.
Colin s'avance, & dit aux brigands : Mes amis,
Je tiens votre fortune faite,
Si vous voulez écouter mes avis.
Je me livre en vos mains, laissez partir Lisette,
Car aussi bien, que retirerez-vous
De sa dépouille & même de la mienne ?
Un gain chétif. Mais qu'à cela ne tienne.
Voilà ma bourse & de menus bijoux,
Tels qu'on en peut posséder à notre âge.
Prenez tout, & de plus je demeure en otage,
Et vous offre un moyen de vous enrichir tous.
Mon pere habite au plus prochain village :
Il a pour ma rançon deux cents louis comptant.
Il est riche, & nullement homme

A nous les refuser dans un besoin pressant.
 Ma sœur vous va bientôt apporter cette somme;
 Sinon chacun de vous ainsi qu'il lui plaira,
 De mon destin disposera.

L'air assuré dont il tient ce langage
 Les persuade. (On notera
 Qu'ils n'en étoient encor qu'à leur apprenti-
 tissage.)

Lisette est libre, & de l'argent
 Ils font d'avance le partage.
 Lisette retourne en pleurant
 Raconter de Colin l'action généreuse.
 Pour ses parens ô conjoncture affreuse!
 Ils ne possédoient pas cent louis seulement,
 Pas cinquante ! quelle apparence
 Qu'ils puissent délivrer leur fils ?

Colin n'avoit imaginé ce prix,
 Que pour mieux éblouir la scélérate engeance
 Dont sa sœur eût été victime sans cela.

Le pauvre enfant, il périra !
 Voler à son secours est chose périlleuse.

Qui fait si de ces brigands là
 La troupe, disoit l'un, n'est pas bien plus
 nombreuse ?

Les bois voisins en sont remplis,
 Et puis, qu'on aille à leur poursuite,
 Ils l'entraîneront dans leur fuite,

Ils l'assassineront, pour les avoir trahis.
 Dures extrémités, dit la mere interdite !
 O ma fille, combien par un tel sacrifice
 Votre frere aujourd'hui me devient précieux !

Nous n'avions que pour vous des yeux,
 Il nous apprend trop tard à lui rendre justice.

Ainsi s'exhaloit leur chagrin;
 Et cependant le ciel récompensa Colin.

Aux sentimens de la nature,
 Le ciel toujours réserve un prix certain.
 Nos trois Brigands joyeux gagnoit une mazure
 Où leurs vols étoient enfouis :
 Les scélérats se faisoient fête
 D'y compter les deux cents louis,
 Lorsqu'un gros de soldats fond sur eux , les
 arrête
 Et reconduit Colin au paternel logis.
 Sa récompense fut dans l'extrême tendresse
 Que sa famille eut pour lui désormais,
 Sans compter les plaisirs secrets
 Qu'une bonne action nous laisse.

O D E

*L'homme ne peut rien sans le secours de Dieu.
 C'est Dieu qui fait prospérer les maisons &
 les familles.* SALOMON , traduit par DE LA
 MOTTE.

SANS l'aide ^{I.} du Seigneur tout travail est
 stérile.
 Quels murs s'élèveront, s'il ne les veut fonder?
 Quels soldats, quels remparts défendront une
 ville ,

S'il ne la veut garder?

^{2.}
 En vain pour moissonner vous devancez
 l'aurore ,
 Des étés dévorans vous bravez les chaleurs ;
 Malgré tous vos travaux, vous ne mangez en-
 core
 Que d'un pain de douleurs.

3.

Dieu seul dispense aux siens d'une main
libérale,
Et les jours fortunés, & les tranquilles nuits;
Et lui seul bénissant la couche nuptiale
En fait germer les fruits.

4.*

Heureux est le mortel pour qui le nom de pere
Est par des fils chéris tendrement répété,
Et qui voit sans rougir leur nombre salutaire
Tous les jours augmenté!

5.

Avec eux au combat il craint peu de paroître,
Ce sont autant de traits dont le ciel veut l'ar-
mer;
Et fort de ce secours, il deviendra le maître
De qui croit l'opprimer.

Conversation entre une mere & sa fille, Emilie.

LA MERE. Qu'avez-vous, Emilie; vous êtes triste?

EMILIE. Oui, maman.

LA MERE. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me revoir?

EMILIE. Pardonnez-moi; mais....

LA MERE. Eh bien?

EMILIE. Maman, je ne mérite pas que vous ayiez la bonté de causer avec moi aujourd'hui.

LA MERE. Pourquoi cela, ma fille?

EMILIE. C'est que pendant tout le tems que vous avez été absente.... Tenez, maman, permettez-moi de ne pas vous le dire. Je suis si humiliée de ce que j'ai fait, que je n'ai pas le cou-

rage de l'avouer.

LA MERE. Dès que vous sentez votre faute & que vous en êtes affligée, j'espère que vous vous corrigerez & que cela ne vous arrivera plus.

EMILIE. Oh, je vous le promets bien, maman ! J'ai prié ma bonne de me le rappeler, si je l'oubliais, afin de me mieux conduire ; car je suis trop mal à mon aise.

LA MERE. Vous avez raison ; c'est là le vrai secret pour vous corriger. Il n'y a que les méchans qui ne se souviennent pas du mal qu'ils ont fait. Quand les honnêtes gens ont eu un tort, ils se le rappellent toujours, afin de n'y plus retomber. Mais dites-moi donc la faute que vous avez faite. Vous savez que vous ne me devez rien taire, & qu'autant il est important pour votre réputation de cacher vos défauts aux autres, autant il est nécessaire de me les avouer.

EMILIE. Je dois vous obéir, maman, & je vais vous dire tout. Eh bien, maman, je n'ai rien fait ; mais rien du tout, du tout, de ce que vous m'aviez ordonné : j'ai toujours joué, toujours baguenaudé, & je n'ai pas étudié.

LA MERE. Est-ce que votre bonne ne vous a pas engagée à travailler ?

EMILIE. Pardonnez moi, maman ; ma pauvre bonne s'est donné bien de la peine pour m'y engager ; mais je ne fais où j'avois l'esprit, je ne l'ai pas écoutée. & c'est ce qui me fait le plus de peine ; car c'est bien mal.

LA MERE. Vous avez raison ; mais j'espère au moins que vous n'avez pas mal reçu ses avis.

EMILIE. Oh, non, maman, je fais bien que

ce feroit vous manquer de respect, puis-que c'est par votre ordre qu'elle me parle.

LA MERE. Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire à présent ? car vous savez bien qu'il ne suffit pas d'être fâchée d'une faute commise, il faut la réparer.

EMILIE. Cela est vrai, maman ; mais comment faire ? Je ferai tout de suite la pénitence que vous voudrez.

LA MERE. Ce n'est pas par une pénitence que l'on répare le tems perdu. Puisque vous avez employé à jouer le tems destiné à l'étude, ne trouvez-vous pas juste d'employer à l'étude le tems où vous jouez ordinairement ?

EMILIE. Oui, maman.

LA MERE. Il faut donc vous mettre à lire avec bien de l'attention. Vous allez lire tout haut auprès de moi, & les mots que vous n'entendrez pas, vous m'en demanderez l'explication.

EMILIE. Maman, je m'en vais sonner, pour que ma bonne apporte mon livre.

LA MERE. Non, cela ne vaut pas la peine de la déranger. Prenez un livre sur ces tablettes ; celui que voilà au coin sur la seconde planche d'en bas.

EMILIE. Celui-là, maman ?

LA MERE. Oui ; apportez-le-moi.

EMILIE. Maman, ce sont des contes moraux.

LA MERE. Tant mieux, cela m'amusera.

EMILIE. Lequel lirai-je ?

LA MERE. Le premier.

EMILIE. Ah !... Maman....

LA MERE. Eh bien, quoi ?

EMILIE. C'est la.... lisons le second, maman!

LA MERE. Non; pourquoi?

EMILIE. Maman, c'est la mauvaise fille.

LA MERE. Eh bien, nous verrons si elle ressemble à quelqu'un de notre connoissance.

EMILIE. Lirai-je tout haut?

LA MERE. Sans doute, & prononcez bien.

EMILIE, *lit.* " Dans une ville de province,
,, presqu'aussi riche & aussi peuplée que Paris,
,, un homme de qualité retiré du service vi-
,, voit avec sa femme. Ils tenoient un état con-
,, sidérable dans cette ville & dans leur ter-
,, re, qui en étoit peu éloignée. Ces deux époux
,, s'aimoient tendrement, & adoroient tous
,, deux une petite fille de sept ans, qui étoit
,, le seul enfant qui leur restât de trois qu'ils
,, avoient eus. Ils donnoient tous leurs soins
,, à son éducation; mais comme l'enfant n'y
,, répondoit pas, ils prirent tous deux le parti
,, de se retirer entièrement dans leur terre;
,, ils quitterent la ville pour n'être point dis-
,, traits des soins que demandoit une éduca-
,, tion aussi difficile. Leurs amis blâmerent cet-
,, te résolution; mais la crainte de faire tort à
,, la réputation de leur enfant, en dévoilant
,, aux autres ses mauvaises dispositions, leur
,, fit cacher les vrais motifs de leur retraite.
,, Chacun raisonnoit diversement sur cet évé-
,, nement. Il y a toute apparence, disoit l'un,
,, que leurs affaires sont dérangées, & il fal-
,, loit bien que cela arrivât. Ils font une dé-
,, pense excessive! une table ouverte! leur
,, bourse au service de tout le monde! C'est
,, fort bien fait d'être généreux; mais il faut
,, pourtant compter avec soi-même, sans quoi

„ vous voyez ce qui en arrive. Mais non, ré-
 „ pondoit un autre : ils payent bien exacte-
 „ ment ; leurs affaires sont en ordre ; mais je
 „ croirois plutôt que le comte d'Orville est
 „ jaloux de sa femme. — Bon ! jaloux ! Elle
 „ est si raisonnable , c'est la sagesse même... ”
 Maman , qu'est-ce que c'est que d'être jaloux ?

LA MERE. Ma fille, c'est avoir peur de
 n'être pas préféré aux autres.

EMILIE. Est-ce joli d'être jaloux ?

LA MERE. Non ; cela fait bien du mal.

EMILIE. Oh ! je ne veux pas être jaloux...

LA MERE. Il faut dire jalouse.

EMILIE. Mais il y a jaloux dans le livre.

LA MERE. C'est qu'on attribue ce défaut à
 un homme. Continuez de lire.

EMILIE, *continue*. ” C'est la sagesse même :
 „ j'en conviens, reprenoit un autre ; mais il
 „ faut un motif pour prendre un parti aussi
 „ violent , & ils n'en donnent point ; ils ont
 „ même annoncé qu'ils ne recevraient person-
 „ ne, excepté quelques amis très-intimes , &
 „ tout cela ne se fait pas sans raison. Mais ,
 „ Messieurs, disoit le plus raisonnable de tous,
 „ pourquoi se presser de juger , pourquoi vou-
 „ loir pénétrer dans les affaires des autres ? Et
 „ si c'étoit pour veiller de plus près à l'éduca-
 „ tion de leur fille , que le comte & la com-
 „ tesse d'Orville renoncent au grand monde,
 „ qu'en diriez-vous ? — Bon ! quelle apparen-
 „ ce ? si c'étoit-là leur motif , ils le diroient ;
 „ mais quitter tous les agrémens de la vie pour
 „ une petite fille de sept ans ! quelle extrava-
 „ gance ! On donne à cela de la soupe , des
 „ maîtres , le fouet quand cela s'avise de rai-

„ sonner, une poupée, pour qu'elle vous laisse
„ en repos : voilà à quoi pere & mere sont obli-
„ gés. Quand ils sont davantage, ils ont bien
„ de la bonté. D'autant que j'ai su par un va-
„ let qui a servi dans la maison, que cette pe-
„ tite fille est entêtée & maussade, ainsi elle
„ ne vaut pas la peine que ses parens s'en oc-
„ cupent tant....” Ce laquais-là étoit bien
bavard.

LA MERE. Ils le sont tous.

EMILIE. A la place de M. le comte d'Orville, je l'aurois bien fait taire.

LA MERE. Comment auriez-vous fait ? & de quel droit empêcher un homme de dire ce qu'il a vu ?

EMILIE. Mais il ne faut dire du mal de personne.

LA MERE. Cela est vrai ; mais on ne peut pas toujours empêcher les autres de parler. Ne seroit-il pas plus court de se bien conduire, afin que ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de parler, n'aient que du bien à dire. Quand on se conduit mal, on s'expose à la médisance.

EMILIE. Quoi ! quand j'ai fait une faute, tous vos domestiques vont le dire, maman ?

LA MERE. Mais quand vous faites bien, vous ne craignez pas les bavards. Il faut donc faire toujours le mieux possible, pour n'avoir pas l'inquiétude de ce qu'on dit de vous.

EMILIE. Je vais continuer, maman. (*Elle lit.*)” Monsieur & madame d'Orville, n'ignorent pas tout ce que l'on disoit d'eux ; mais contens d'eux-mêmes, & dans l'espérance de former au bien leur fille, ils parti-

„ rent, résolu de ne revenir que quand ils
 „ pourroient la montrer dans le monde sans
 „ inconvénient pour elle. Pour mieux exciter
 „ son émulation, ils emmenerent avec eux
 „ une de leurs petites nieces à-peu-près de l'â-
 „ ge de leur fille, qu'on appelloit *Pauline de Per-*
 „ *jeuil*. Madame d'Orville prit une pauvre fille
 „ de condition dont elle connoissoit le caracte-
 „ re & les mœurs ; elle lui assura un fort, & en
 „ fit la gouvernante de sa fille & de sa niece. ”
 Qu'est ce que c'est que les mœurs, maman ?

LA MERE. C'est un mot qui exprime tout
 seul le résultat de toute la conduite d'une per-
 sonne. On dit les bonnes mœurs, les mauvai-
 ses mœurs, les mœurs douces, &c...

EMILIE, *lit.* ” Mademoiselle d'Orville étoit
 „ paresseuse, volontaire, entêtée, n'avoit au-
 „ cun sentiment de tendresse pour ses parens,
 „ & n'étoit occupée toute la journée que de
 „ ses joujoux & de sa parure. Dès qu'on vou-
 „ loit l'appliquer à l'étude ou causer avec elle
 „ pour lui apprendre ses devoirs, l'humeur
 „ s'en mêloit ; elle pleuroit, elle crioit, & il
 „ n'y avoit point de jour où elle ne subit deux
 „ ou trois punitions humiliantes. Pauline, au
 „ contraire, étoit douce, polie avec tout le
 „ monde ; elle ne recevoit pas un avis sans
 „ en être reconnoissante, & sans remercier la
 „ personne qui le lui avoit donné. Elle faisoit
 „ des progrès dans tout ce qu'on lui apprenoit ;
 „ enfin, elle étoit aimée & chérie de tout le
 „ monde, comme la petite d'Orville en étoit
 „ détestée. Celle-ci étoit jalouse de la préfé-
 „ rence qu'on donnoit à Pauline, & elle n'a-
 „ voit pas l'esprit de voir qu'il ne tenoit qu'à

„ elle de se faire aimer de même, en corrigeant
„ ses défauts & son humeur ; mais elle aimoit
„ mieux s'en prendre aux autres de ses torts,
„ que de se rendre justice. Son pere & sa me-
„ re lui disoient sans cesse : ma fille , vous se-
„ rez toute votre vie malheureuse. D'autres pa-
„ rens, moins bons que nous, vous auroient dé-
„ ja abandonnée ; il ne tient qu'à vous de jouir
„ du sort de votre cousine. Voyez comme elle
„ est heureuse ! C'est qu'elle est sage & qu'elle
„ suit nos avis. Mademoiselle d'Orville écou-
„ toit à peine ce qu'on lui disoit, & retour-
„ noit à l'étude ou au jeu sans être corrigée.
„ Elle passa ainsi quatre ou cinq ans toujours
„ dans les pleurs, dans l'humeur & en pénit-
„ tence. Ses parens, la voyant incorrigible,
„ usèrent avec elle de la plus grande rigueur,
„ & mademoiselle d'Orville devint si mal-
„ heureuse, qu'elle commença à faire des
„ réflexions. Sa cousine avoit acquis toutes
„ sortes de talens. Elle avoit beaucoup lu,
„ beaucoup appris ; elle commençoit à jouir
„ du fruit de la peine qu'elle s'étoit donnée,
„ elle comprenoit à merveille toutes les con-
„ versations qu'elle entendoit, lorsqu'elle étoit
„ en compagnie, & lorsqu'elle se trouvoit
„ seule, elle ne s'ennuyoit jamais, parce
„ qu'elle s'occupoit de ses talens. La musi-
„ que, le dessin, l'ouvrage ; elle passoit d'une
„ occupation à une autre ; & n'étant jamais
„ désœuvrée, elle n'avoit jamais d'humeur.
„ Un jour que monsieur & madame d'Or-
„ ville se promenoient dans leur jardin avec
„ leur fille & leur niece, il arriva que la pe-
„ tite d'Orville répondit une impertinence à

„ sa cousine. Le pere & la mere, après l'a-
 „ voir obligée à demander excuse à Pauline,
 „ l'envoyèrent dans sa chambre. Il falloit pas-
 „ ser par le salon pour y aller. Un homme
 „ & deux femmes qui achevoient une partie
 „ de jeu, y étoient restés. La petite d'Orville,
 „ qui le savoit, n'osa jamais passer devant eux;
 „ elle s'assit en dehors sur les marches du per-
 „ ron, & ne remuoit pas, de peur d'être ap-
 „ perçue. En effet, ceux qui étoient dans
 „ le salon ne la soupçonnoient pas d'être si
 „ près. Ils parloient d'elle. Quelle différence,
 „ disoit une de ces dames, de Pauline à la pe-
 „ tite d'Orville ! Pauline est douce, sensible,
 „ prévenante, remplie de talens ; elle est d'un
 „ caractère charmant : la petite d'Orville est
 „ maussade, méchante ; elle est insensible,
 „ paresseuse, ignorante ; elle n'aime person-
 „ ne, & personne ne l'aime, ni ne l'aimera
 „ jamais. J'ai vingt fois conseillé à son pere
 „ de la mettre dans un couvent pour toute
 „ sa vie. Qu'est-ce qu'on peut faire d'un si
 „ mauvais sujet dans le monde ? — Pour moi,
 „ disoit l'autre dame, elle me fait tant de mal
 „ à voir, que quand elle paroît je tourne la
 „ tête de l'autre côté. Ah, la vilaine petite
 „ fille ! Est-il possible que cette enfant ne soit
 „ pas touchée du chagrin qu'elle donne tous
 „ les jours à son pere & à sa mere ? J'ai vu
 „ madame d'Orville pleurer de douleur de
 „ l'entêtement & du mauvais caractère de sa
 „ fille. Vous avez bien quelques reproches à
 „ vous faire, Monsieur le baron, disoit-elle
 „ à l'homme qui jouoit avec elle ; il y a de
 „ l'inhumanité à vous de jouer, de causer

„ avec elle , comme si elle le méritoit. La pe-
„ tite d'Orville n'a pas l'esprit de voir que
„ vous vous amusez de ses ridicules & de ses
„ défauts , & que vous vous embarrassez fort
„ peu de ce qu'elle deviendra. Ma foi, Ma-
„ dame , reprit le baron , ce n'est ni ma fille ,
„ ni ma niece ; Dieu me préserve d'avoir ja-
„ mais une femme comme elle ; mais elle ne
„ mérite nul égard ; ainsi je m'en amuse. Si
„ je croyois qu'il y eût la moindre ressource
„ dans son caractère , je ne la traiterois pas
„ comme une marionnette.... ” Ah ! ah !
cela est bon à savoir. Je connois quelqu'un
qui cause & qui rit toujours , toujours avec
moi , que je sois sage ou non ; apparemment
qu'il me regarde aussi comme une marionnette.

LA MERE. Cela pourroit bien être , jugez-
en vous-même.

EMILIE. Oh ! j'en suis persuadée : mais
voyons la suite , maman , cela est fort inté-
ressant. (*Elle lit.*) ” Une marionnette !... Cette
„ conversation frappa mademoiselle d'Orvil-
„ le , & lui ouvrit les yeux sur sa conduite.
„ Elle avoit alors douze ans ; elle sentit qu'il
„ étoit plus que tems de se corriger. Elle en-
„ tra dans le salon fondant en larmes. Elle se
„ jeta aux pieds de ces dames. Oui , Mesda-
„ mes , dit-elle , je mérite tout ce que vous
„ avez dit ; mais je vous demande grace , je
„ veux absolument me corriger. Je veux qu'on
„ dise à l'avenir autant de bien de moi que
„ de ma cousine. Ne m'abandonnez pas ! Ai-
„ dez-moi , je vous en conjure , à me faire
„ pardonner de papa & de maman que j'ai ren-
„ due malade ! Oh , que je suis malheureuse !

Que

„ Que je suis indigne de leurs bontés! Ja-
 „ mais, jamais je ne pourrai réparer mes torts,
 „ Mesdames, je n'ose paroître... Elle avoit
 „ le visage contre terre, elle sanglotoit; mais
 „ ses pleurs ne couloient plus, comme aupa-
 „ ravant, par dépit & par humeur; son cœur
 „ étoit vraiment touché, & ses larmes étoient
 „ celles du repentir. Les dames, étonnées de
 „ ce changement, mais touchées de l'aveu
 „ qu'elle faisoit elle-même de ses fautes (car
 „ c'étoit la première fois qu'elle avouoit ses
 „ torts), commencerent à en prendre meil-
 „ leure opinion, elles la releverent. Une d'el-
 „ les lui dit: Mademoiselle, si vous êtes vrai-
 „ ment touchée, si vous sentez vos torts, com-
 „ me je l'espère pour vous, vous pourrez vous
 „ corriger & devenir aussi aimable que votre
 „ cousine; mais vous avez bien du chemin à
 „ faire. J'avoue que je ne répondrois pas de
 „ vous, & si j'étois votre mere, je voudrois voir
 „ avant de vous pardonner, si ces bonnes
 „ résolutions dureroient... „ Maman!

LA MERE. Quoi?

EMILIE. Cette dame est bien dure; je crois
 que ses enfans sont bien malheureux.

LA MERE. Elle n'en avoit pas.

EMILIE. Ah! tant mieux! Oh, je crois
 moi, que mademoiselle d'Orville se corrige-
 ra. Voyons! (*Elle lit.*) “ Mademoiselle d'Or-
 „ ville lui dit: Madame, je ne demande pas
 „ que mon papa & maman me traitent comme
 „ ma cousine, mais seulement qu'ils me per-
 „ mettent de me jeter à leurs pieds, qu'ils
 „ m'aident, & vous aussi, Mesdames, à ré-
 „ parer mes torts. Et vous, Monsieur, dit-

„ elle au baron , vous verrez que je ne suis
„ pas une marionnette , & que je mérite au-
„ tant d'égards que ma cousine. Mademoiselle,
„ lui répondit le baron , comme vous ne
„ vous respectiez pas vous-même , il me semble
„ que les autres pouvoient s'en dispenser
„ aussi. Je mérite toutes ces humiliations ,
„ reprit mademoiselle d'Orville : mais patience.
„ L'autre dame , qui n'avoit pas encore
„ parlé , dit tout bas à son amie : Si vous aviez
„ eu des enfans , vous ne seriez pas si sévère
„ avec celle-ci , & vous l'aideriez à se maintenir
„ dans ses bonnes résolutions. Un repentir
„ sincère mérite d'être encouragé... ” Ah ,
„ la bonne dame ! je l'aime.... Où est-ce que
„ j'en suis ? Ah !...

„ Un repentir sincère mérite d'être encouragé.
„ Elle prit mademoiselle d'Orville par la
„ main. Venez , ma chère petite , lui dit-elle ,
„ voilà le premier moment où je me suis intéressée
„ à vous. Je vais vous mener à votre
„ maman. La petite d'Orville se jeta dans
„ ses bras : Madame , lui dit-elle , que je vous
„ ai d'obligations ! je vous assure que vous ne
„ vous en repentirez pas.

„ Mademoiselle d'Orville n'avoit plus cette
„ contenance insolente qui révoltoit le monde
„ contr'elle. Elle n'osoit approcher de son
„ père & de sa mère. Elle trembloit , non pas
„ comme auparavant de la peur de la punition ,
„ mais de la honte que lui inspiroient ses torts.
„ Ils la reçurent avec indulgence ; elle en fut
„ pénétrée de reconnoissance. Sa mère la serra
„ tendrement dans ses bras , & lui disoit : Ah ,
„ mon enfant , je t'en conjure , ne te rends

„ pas malheureuse ! que tes résolutions foyent
 „ durables , & n'aies point à te reprocher la
 „ mort de ta mere ! Ta conduite a détruit ma
 „ santé ! Que deviendrois-tu , si tu me perdois
 „ par ta faute ? Tu serois un objet d'horreur !
 „ Personne ne voudroit te voir ! Tout le
 „ monde te fueroit , & tu te fuerois toi-même ;
 „ mais tes remords te suivroient par-tout ! La
 „ petite d'Orville fondonnoit en larmes , sanglo-
 „ toit & serroit sa maman , en criant : Maman !
 „ maman ! ayez pitié de moi , ayez pitié de
 „ moi ! je veux tout réparer .

„ En effet , de ce moment elle s'appliqua à
 „ vaincre son caractère . Elle eut plus de peine
 „ qu'une autre , mais elle y parvint . Elle étu-
 „ dioit jour & nuit , & en deux ans de tems
 „ elle eut une légère teinture de tout ce que sa
 „ cousine savoit à fond ; car le tems perdu ne
 „ peut se réparer entièrement ; mais on lui fut
 „ gré des efforts qu'elle faisoit , & sur-tout d'a-
 „ voir réprimé son caractère . On commença
 „ à lui marquer de l'estime & des égards . Le
 „ Baron ne la traita plus en enfant ; il ne cher-
 „ choit plus à polissonner avec elle . Il lui par-
 „ loit avec le respect & la décence que les
 „ hommes observent & doivent aux demois-
 „ selles , & auxquels ils ne manquent jamais
 „ sans qu'il y ait de leur faute . Monsieur &
 „ madame d'Orville , pressés d'effacer la mau-
 „ vaise réputation que , malgré leurs précau-
 „ tions , leur fille s'étoit faite , quitterent le
 „ séjour de leur terre . Ils revinrent en ville ,
 „ & bientôt tout le monde s'empressa de don-
 „ ner à mademoiselle d'Orville les éloges
 „ qu'elle méritoit . On va incessamment la

„ marier, & l'on ne doute pas qu'elle ne fasse
„ un établissement avantageux. Pauline s'est
„ mariée l'année dernière. Elle a sur sa cou-
„ sine la supériorité des talens & de la science,
„ parce qu'elle n'a pas, comme elle, perdu
„ cinq années de tems qui sont bien précieu-
„ ses, & dont mademoiselle d'Orville n'a
„ connu le prix que quand il n'en étoit plus
„ tems. „ Voilà tout, maman. Je n'avois
jamais lu cette histoire toute entière.

LA MERE. Eh bien, qu'en dites-vous ?

EMILIE. Je dis qu'il ne faut pas perdre son
tems comme mademoiselle d'Orville.

LA MERE. Vous voyez donc que vous avez
eu tort de perdre votre matinée ; car elle est
passée, de même que tous les jours où vous
avez mal fait vos devoirs. Est-il en votre pou-
voir de faire revenir tous ces jours ?

EMILIE. Mon Dieu, non, maman ; mais je
ferai bien à l'avenir.

LA MERE. Mais ce qui est passé est passé.
Mettez-vous à votre table, & écrivez jusqu'au
dîner.

EMILIE. Maman, je voudrois vous deman-
der quelque chose sur ce que j'ai lu.

LA MERE. Cette après-dînée nous en cau-
ferons en nous promenant, si vous êtes rai-
sonnable.

EMILIE. Mais s'il vous vient du monde?...
Maman, j'ai envie de faire lire cette histoire à
une certaine personne... à un monsieur, qui
m'apporte toujours des oranges de la part de
M. Arlequin ; vous savez bien ?

LA MERE. Oui, je fais bien ; mais je ne
crois pas que cela soit nécessaire.

EMILIE. Pourquoi, maman ?

LA MERE. Nous dirons cela tantôt. Vous n'avez que le tems d'écrire avant le dîner, ne le perdez pas.

O D E.

Priere de Jésus-Christ sur la croix. DAVID,
traduit par RACINE.

I.
MON Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-
vous oublié ?

Voyez par quel supplice ils m'ont sacrifié.

Tournez vos yeux.... Non, non, ils ne peu-
vent du crime

Regarder la victime.

2.

Où, tandis que les miens sont au ciel atta-
chés,

Tandis que je me plains, le cri de mes péchés,

Ce cri qu'entend toujours votre justice sainte,

Est plus fort que ma plainte.

3.

Proscrit, frappé, mourant, en ce triste aban-
don,

Tous mes gémissemens répètent votre nom.

Pourquoi, Seigneur, pourquoi malgré leur
violence,

Gardez-vous le silence ?

4.

Nos peres autrefois vous favoient attendrir :

Nos peres vous trouvoient prompt à les secou-
rir :

Comme eux je vous implore , & ma voix la-
mentable
Vous trouve inexorable.

5.

Que suis - je ? un ver de terre , un objet
odieux ,
L'opprobre & le rebut d'un peuple furieux :
Qui me voit , me méprise , & secouant la tête ,
A m'insulter s'apprête.

6.

Voilà donc , disent-ils , ce que Dieu fait pour
lui :
S'il veut le délivrer , qu'il se hâte aujourd'hui :
Son Dieu , ce protecteur tant vanté par lui-
même ,

Qu'il le sauve , s'il l'aime !

P A U S E I.

7.

Reçu dans votre sein , lorsque je vins au jour ,
Je fus toujours , Seigneur , l'objet de votre
amour :
Rappelez maintenant , rappelez , le tems pressé ,
Toute votre tendresse.

8.

Entouré de lions à ma perte animés ,
De tigres furieux & de loups affamés ,
Tout mon sang est glacé , ma peau devient li-
vide ,

Et ma langue est aride.

9.

Je sens que tout en moi se trouble & se con-
fond :
Comme l'eau qui s'écoule , & la cire qui fond ,
Mon cœur , qui s'abandonne à sa langueur ex-
trême ,

Se dérobe à moi-même.

10.

Que n'ont point sur mon corps osé ces inhu-
 mains ?

Ils m'ont percé les pieds, ils m'ont percé les
 mains ;

Ils ont compté mes os, & sur moi de leur rage
 Ont contemplé l'ouvrage.

11.

N'a-t-on pas vu par eux mes habits partagés,
 Et les arrêts du sort par eux interrogés ?

Ma robe en fut l'objet : le sort leur fit con-
 noître

Quel en feroit le maître.

12.

Sauvez-moi des fureurs de ces lions ardens ;
 Que l'agneau soit par vous arraché de leurs
 dents.

De vous seul, ô mon Dieu ! mon unique espé-
 rance,

J'attends ma délivrance.

P A U S E 11.

13.

Mes desirs seront écoutés ;
 J'annoncerai par-tout de sublimes mystères ,

Et consolateur de mes freres ,
 J'irai bientôt du ciel révéler les bontés.

14.

Vous, que Dieu remplit de sa crainte ,
 Le soin de le louer est votre auguste emploi.

Enfans d'Israël, race sainte,
 Pour chanter votre maître, unissez-vous à moi.

15.

Enfin, d'un regard secourable
 Il a daigné, ce Dieu, contempler mes tourmens,

Et d'une oreille favorable
Entendre ma priere & mes gémissemens.

16.

Au sacrifice que j'apprête,
Ses Saints de toutes parts vont être conviés :
Les heureux témoins de ma fête,
Assis à mon festin, seront rassasiés.

17.

Je prépare un pain délectable
Qui guérira les cœurs de toute infirmité.
Pauvres & riches à ma table
Se nourriront des fruits de l'immortalité.

18.

L'univers rempli de ma gloire
Retentira d'un nom par ma voix publié,
Et les hommes à leur mémoire
Rappelleront ce Dieu si long-tems oublié.

19.

Environnés de sa lumière,
Et frappés d'un éclat inconnu jusqu'alors,
Ils tomberont sur la poussière
Pour adorer celui qui réveille les morts.

20.

Un peuple nouveau va paroître,
Sa race couvrira la terre en un moment;
Et de l'empire prêt à naître,
La justice fera l'éternel fondement.

Sentimens de reconnoissance & de générosité.

ALi Ibn-Abbas, favori du calife Mamoun, & lieutenant de police sous le regne de ce prince, raconte en ces termes une histoire qui lui est arrivée à lui-même. J'étois un soir chez le

calife, lorsqu'on y amena un homme pieds & mains liés. Mamoun m'ordonna de garder à vue ce prisonnier, & de le lui amener le lendemain matin. Le calife m'avoit paru très-irrité : la crainte de m'exposer moi-même à sa colere, m'inspira de renfermer le prisonnier dans mon *harem* (a), comme le lieu le plus sûr de ma maison. Je lui demandai quelle étoit sa patrie ; il me répondit qu'il étoit né à Damas, & qu'il demeuroit dans le quartier de la grande mosquée. Que le ciel, m'écriai-je, verse ses bénédictions les plus abondantes sur la ville de Damas, & particulièrement sur le quartier que vous habitez ! Il voulut savoir le motif du vif intérêt qui m'animoit ; c'est, lui dis-je, que je dois la vie à un homme de votre quartier. Ces paroles exciterent sa curiosité, & il me conjura de la satisfaire. Il y a plusieurs années, continuai-je, que le calife, mécontent du vice-roi de Damas, le déposa : j'accompagnois celui que ce prince avoit nommé pour lui succéder. Dans l'instant que nous prenions possession du palais du gouverneur, une querelle s'éleva entre le nouveau & l'ancien gouverneur ; ce dernier avoit aposté des soldats qui nous assaillirent : je sautai par une fenêtre du palais. Me voyant poursuivi par d'autres assassins, je me refugiai dans votre quartier. Je vis un palais ouvert, dont le maître étoit sur la porte ; je le conjurai de me sauver la vie ; il me conduisit aussi-tôt dans l'appartement de ses femmes, & j'y restai un mois dans l'abondance & dans la

(a) Harem, c'est le nom que l'on donne dans l'Orient à l'appartement destiné aux femmes.

paix. Mon hôte vint un soir m'avertir qu'une caravane se dispoſoit à partir pour Bagdad, & que ſi j'avois deſſein de revoir ma patrie, je ne pouvois profiter d'une occaſion plus favorable. La honte me ferma la bouche, & je n'oſai lui avouer ma miſere : je me trouvois ſans argent, forcé par conſéquent de ſuivre la caravane à pied. Mais quel fut mon étonnement, lorsque le jour du départ l'on m'amena un très-beau cheval, un mulet chargé de toutes ſortes de proviſions, avec un eſclave noir pour me ſervir dans la route ! Mon hôte me remit en même tems une bourse d'or ; il me conduiſit lui-même à la caravane, où il me recommanda à pluſieurs voyageurs de ſes amis. Voilà le bienfait que j'ai reçu dans votre ville, & ce qui me la rend ſi chère : toute ma peine eſt de n'avoir pu encore découvrir mon généreux bienfaiteur. Je mourrois content, ſi je pouvois lui témoigner ma reconnoiſſance. Vos vœux ſont accomplis, s'écria avec tranſport mon priſonnier : je ſuis celui qui vous reçut dans ſon palais ; pouvez-vous me méconnoître ? Le tems qui s'étoit écoulé depuis cet événement, & la douleur dans laquelle il étoit plongé, avoient changé ſon viſage ; mais, en cherchant ſes traits, je me le remis aiſément, & des circonſtances qu'il me rappella, ne me permirent plus de douter que ce priſonnier, qui étoit prêt de perdre la vie, ne fût celui-là même qui me l'avoit ſi généreuſement ſauvée. Je l'embraiſſai les larmes aux yeux, je lui ôtai ſes chaînes, je lui demandai par quelle fatalité il avoit encouru la colere du calife. Des ennemis mépriſables, me répondit-il, m'ont noirci injuſtement dans

l'esprit de Mamoun; on m'a fait partir de Damas avec précipitation, l'on a poussé la barbarie jusqu'à me refuser la consolation d'embrasser ma femme & mes enfans; j'ignore quel sort m'attend : mais si, comme je dois le craindre, l'arrêt de ma mort est prononcé, je vous conjure de leur annoncer ce malheur. Non, vous ne mourrez point, lui dis-je; c'est moi qui vous en assure; vous serez rendu à votre famille : soyez libre dès ce moment. Je choisis aussi-tôt plusieurs pieces des plus belles étoffes d'or de Bagdad, & je le priai de les présenter à son épouse. Partez, ajoutai-je ensuite, en lui remettant une bourse où il y avoit mille sequins; allez rejoindre ces gages précieux de votre tendresse, que vous avez laissés à Damas; que la colere du calife retombe sur moi, je la redoute peu, si je suis assez heureux pour vous sauver. Quelle proposition me faites-vous, reprit mon prisonnier? & me croyez-vous capable de l'accepter? Quoi! dans la vue d'échapper à la mort, je sacrifierois aujourd'hui cette même vie que je vous conservai autrefois! Tâchez de prouver mon innocence au calife; je ne veux point d'autre témoignage de votre reconnaissance. Si vous ne pouvez le désabuser, j'irai moi-même lui porter ma tête; qu'il dispose de mes jours à son gré, pourvu que les vôtres soyent en sûreté. Je le conjurai de nouveau de prendre la fuite; mais il demeura inébranlable. Je ne manquai pas de me présenter le lendemain matin devant Mamoun. Ce prince étoit revêtu d'un manteau couleur de feu, symbole de sa colere. A peine m'eut-il aperçu, qu'il me demanda où étoit mon prisonnier; il

ordonna en même tems qu'on fit venir le bourreau. Seigneur, lui dis-je en me jetant à ses genoux, il est arrivé quelque chose de bien extraordinaire à l'occasion de celui que vous m'avez confié hier; que votre majesté me permette de la lui apprendre: ces paroles le mirent en courroux. Je jure, me dit-il, par l'ame de mon aïeul, que je te ferai périr à la place de ton prisonnier, si tu l'as laissé échapper. Ma vie & la sienne, lui répondis-je, sont à la disposition de votre majesté; qu'elle daigne seulement m'entendre. Parle, reprit-il. Je racontai alors à ce prince de quelle maniere cet homme m'avoit sauvé la vie à Damas; que desirant m'acquitter envers lui, je lui avois offert la liberté, mais qu'il l'avoit refusée, dans la crainte de m'exposer à la mort. Seigneur, ajoutai-je, il n'est point coupable; un homme si généreux ne peut pas l'être, de lâches calomnieurs l'ont noirci à vos yeux, il est la malheureuse victime de la haine & de l'envie déchainées contre lui. Le calife parut touché; ce prince avoit l'ame naturellement grande: il ne put s'empêcher d'admirer la conduite de mon ami. Je lui pardonne à cause de toi, me dit Mamoun; va lui annoncer cette bonne nouvelle, & amene-le-moi. Je me jetai aux pieds de ce prince, en les baisant, & je le remerciai dans les termes les plus forts que pût me dicter ma reconnoissance: je conduisis ensuite mon prisonnier devant le calife. Ce monarque le fit revêtir d'une robe d'honneur; il lui fit donner dix chevaux, dix mulets & dix chameaux de ses écuries; il ajouta à toutes ces faveurs une bourse qui renfermoit dix mille

sequins pour les frais de son voyage, & lui remit lui même une lettre de recommandation pour le gouverneur de Damas.

O D E.

Tableau des bienfaits de Dieu envers l'homme.

DAVID, traduit par DE BOLOGNE.

LE Dieu qui m'a formé ^I veut aussi me conduire ;

Il fait l'art de me rendre attentif à sa voix ,
Il m'aime, il me console, il se plaît à m'instruire
Dans la sagesse de ses loix :

D'un pasteur tel que lui j'ai droit de tout attendre ,

Il pourvoira lui-même à mes moindres besoins ;
Puisse-je d'un pasteur si tendre
Mériter à jamais les soins !

2.

Ses yeux veilloient sur moi dans le sein de ma mere ,

Dans les eaux de sa grace il courut me laver ;
Des dangers où nous plonge une ardeur téméraire

Son amour fut me préserver :

Je m'étois égaré ; des chemins difficiles
Dans des lieux pleins d'horreurs m'avoient précipité ;

Sur ces bords rians & fertiles

Dans ses bras il m'a rapporté.

3.

Que de bienfaits ! pourrois-je en perdre la mémoire !

Tu couronnes tes dons dans ma docilité ;
 Quand tu m'as rappelé, tu l'as fait pour ta gloire,

Mais c'est trop peu pour ta bonté :
 Fixe un cœur qui chancelle à la plus foible atteinte,
 Sois avec moi sans cesse, & dirige mes pas ;
 Tu me verras marcher sans crainte,
 Jusques dans l'ombre du trépas.

4.

L'aurois-je pu penser ? Cette verge sévère
 Dont mes égaremens m'ont attiré les coups,
 Instrument à la fois d'amour & de colere,
 Devient mon espoir le plus doux :
 De mes fiers ennemis pour confondre la rage,
 Un pain délicieux, préparé par tes mains,
 M'anime d'un nouveau courage
 Qui fait frémir ces inhumains.

5.

A m'offrir ses secours ta grace est toujours prête :
 D'un excès de langueur me trouvé-je surpris ?
 Un céleste parfum répandu sur ma tête
 Rappelle à l'instant mes esprits :
 Succombé-je aux accès d'une noire tristesse ?
 D'un vin, dont la douceur enchante tous les sens,
 L'ineffable & mystique ivresse
 Charme mes maux les plus pressans.

6.

Tout inspire à mon ame une espérance ferme ;
 Oui, les mêmes faveurs qui m'ont su prévenir,
 M'accompagnant toujours, me suivront jus-
 qu'au terme
 Où mes travaux doivent finir :

Objet d'une éternelle & tendre complaisance,
 Je parviendrai, Seigneur! à la Sainte Cité,
 Où tu peux seul par ta présence
 Assurer ma félicité.

La bonne sœur.

UN pere & une mere obligés de faire un long voyage, confierent leurs deux enfans à une bonne gouvernante, & la prièrent de ne pas permettre qu'ils sortissent de la maison sans elle, ou sans madame de Miran, qui étoit leur tante. L'ainé de ces enfans avoit huit ans & s'appelloit Martin. Sa sœur Henriette avoit une année de moins, mais elle étoit bien plus avancée que lui. Je suis bien affligée, disoit-elle, du départ de mes parens, car je n'ai plus le plaisir de caresser papa & de causer avec maman; mais je tâcherai de faire tant de progrès, qu'ils seront bien charmés de me revoir. Pour moi, disoit Martin, j'espère qu'ils m'apporteront de nouveaux joujoux, car ceux que j'ai ne m'amusent pas toujours.

Mad. de Miran eut des affaires qui l'obligèrent à se rendre dans une ville voisine, & peu de tems après la gouvernante tomba malade. Voilà donc le frere & la sœur obligés de rester à la maison. Martin en étoit désolé; après avoir couru pendant quelque tems dans le jardin, il revenoit dans le salon & s'occupoit de ses joujoux; puis s'ennuyant de jouer & de courir, il se jetoit dans un fauteuil, bâilloit, s'endormoit & se réveilloit de mauvaise humeur. Voilà quel étoit l'emploi de sa journée.

Henriette en faisoit un usage bien différent, aussi elle étoit toujours gaie. Comment fais-tu, pour être toujours contente, lui disoit son frere ? je ne t'ai jamais vue triste, que le jour du départ de papa & de maman, & le jour que ma bonne étoit si malade. — Et toi, mon ami, lui répondit-elle, tu es rarement de bonne humeur, & cela me fait de la peine ; mais fais-tu pourquoi tu t'ennuyes ? — Cela vient de ce que je n'ai pas assez de jouets, & de ce que nous ne pouvons pas nous promener hors de la maison. — Non, mon ami, je t'assure que cela ne vient pas de là, mais de ce que tu n'aimes ni à écrire, ni à dessiner, ni à lire, ni à étudier la géographie. Un jour je voulus faire comme toi, je ne lus rien, je n'appris rien, je ne fis pas un point à mon ouvrage, & le soir je n'aimois plus du tout ma poupée, je la trouvois laide, je ne me souciois ni de chanter, ni de jouer, ni de courir, & ma bonne me dit que j'avois l'air maussade, & que si maman pouvoit me voir elle ne voudroit pas m'embrasser. Ça me fit de la peine, & le lendemain, en me réveillant, je me promis bien de travailler beaucoup, parce que cela devient ennuyeux de s'amuser toujours.

Madame de Miran revint avant que la gouvernante fût tout-à-fait rétablie, & eut grand soin de lui demander comment son neveu & sa niece avoient rempli leurs devoirs pendant son absence. Ah ! Madame, quelle différence entre ces deux enfans, dit la bonne ! Si vous aviez vu les inquiétudes, les attentions qu'Henriette avoit pour moi, pendant que j'étois malade ! Elle ne vouloit point quitter ma chambre, afin
de

de pouvoir me rendre mille petits services, lisoit à côté de mon lit pour m'amuser, étudioit, s'acquittoit de tous ses devoirs sans, que personne fût obligé de l'en faire souvenir. Martin, au contraire, venoit rarement dans ma chambre, & quand il y entroit c'étoit pour battre du tambour, traîner son chariot, & m'étourdir au point que j'en devenois plus malade encore; Henriette l'engageoit alors à se promener dans le jardin, afin de me laisser tranquille. Madame de Miran examina l'écriture & les ouvrages de sa niece & en fut très-satisfaite. Elle voulut ensuite examiner les progrès de son neveu; mais il n'en avoit fait aucun depuis trois mois. Il ne pouvoit lire quatre lignes de suite, sans faire deux ou trois fautes, & son écriture n'étoit pas seulement lisible. Je suis aussi contente de la sœur, que je le suis peu du frere, dit mad. de Miran. Il y a long-tems que tu n'es sortie, ma chere Henriette; tu viendras dîner chez moi, & ce soir je te mene à la promenade ou à la comédie. Pour vous, Monsieur, vous avez si mal employé votre tems, que vous ne méritez point qu'on cherche à vous procurer du plaisir. Martin, le croiroit-on! se mit à pleurer de ce qu'il devoit rester à la maison. Il s'en affligeoit tant que la bonne Henriette dit à sa tante: " Je voudrois bien
 „ profiter de vos bontés, cela me feroit un
 „ très-grand plaisir de sortir avec vous; mais
 „ voyez combien mon frere a de chagrin! Par-
 „ donnez-lui je vous prie. — Cela ne se peut
 „ pas, mon enfant. — Et bien pour qu'il ne
 „ s'afflige plus tant, j'irai une autrefois chez
 „ vous, & aujourd'hui je resterai avec lui pour

„le consoler”. — Cela dépend de toi, ma bonne amie, dit la tante ; & la généreuse Henriette tint compagnie à son frere. Madame de Miran, qui favoit que Martin avoit été gourmand, voulut voir s’il s’étoit au moins corrigé de ce défaut. Un jour elle apporta dans la chambre où il étoit un gâteau bien enveloppé, & lui dit qu’il mangeroit quelque chose de très-bon au dessert, pourvu qu’il s’appliquât à bien écrire & qu’il ne touchât point à ce qu’elle posoit sur une table. Lorsque Martin fut seul, il se mit à écrire ; mais à peine eut-il fait deux lignes, qu’il se leva pour voir ce que sa tante avoit apporté : il n’osa d’abord ouvrir entièrement le paquet ; mais en l’examinant il vit bien qu’il renfermoit un gâteau. Henriette entra pour lors dans la chambre, & il lui raconta la promesse & la défense de Mad. de Miran ; cependant, ajouta-t-il, j’ai grande envie de goûter ce gâteau ; je te prie, ma chere Henriette, prenons-en chacun un petit morceau. Non, mon ami, je n’en ferai rien, & je te conseille de n’y pas toucher. — Mais ma tante ne te l’a pas défendu, dit Martin. — Cela est vrai, mais ce gâteau ne m’appartient point, par conséquent il seroit indiscret d’en manger. Mad. de Miran fit appeller sa niece dans ce moment, & Martin resta seul vis-à-vis du gâteau. S’il avoit bien fait, il ne l’auroit plus regardé : mais, au contraire, il l’examine de nouveau, le soulève & finit par le laisser tomber. Cette chute brisa le gâteau, & Martin ne put résister au plaisir d’en manger un peu. Quelque tems après, on vint l’avertir de se mettre à table, & au dessert mad. de Miran

fit apporter le gâteau. Qu'est-ce que cela signifie, dit-elle ? il est brisé & il en manque un morceau ! Martin, vous y avez touché ! Non, ma tante, je vous assure . . . répondit Martin en rougissant. Seroit-ce toi, Henriette ? car je fais que tu es entrée dans la chambre, dit mad. de Miran. — C'étoit pour prendre un livre, mais je n'ai pas touché au gâteau. — Vous pouvez en croire Henriette sur sa parole ; car elle n'a jamais menti, dit alors la gouvernante, & je vois qu'aujourd'hui Martin est à la fois défobéissant, gourmand & menteur. — J'en suis bien affligée, dit mad. de Miran : il m'en coûte toujours de punir, mais j'y suis obligée, c'est mon devoir, & dans ce cas-ci, il faut même une double punition. D'abord vous ne mangerez plus de ce gâteau, je le donne à Henriette, qui en conservera la moitié pour demain. Puis, je vous avertis que votre papa & votre maman arriveront ici demain au soir ; je me mettrai en voiture de bon matin pour aller au devant d'eux, & mon intention étoit de vous prendre avec moi, si vous aviez été docile & appliqué. Mais vous n'avez été ni l'un ni l'autre, je suis mécontente de votre écriture & encore plus de votre conduite ; ainsi vous serez privé du plaisir de revoir vos parens quelques heures plutôt ; Henriette seule m'accompagnera. Martin pleura beaucoup ; il espéroit pourtant que sa sœur seroit encore assez bonne pour rester avec lui ; mais il se trompoit. S'il ne s'agissoit, lui dit-elle quand ils furent seuls, que d'aller à la promenade, au bal ou à la comédie, je resterois avec toi, pour te consoler ; mais il est ques-

tion de revoir papa & maman, & je ne puis pas te sacrifier ce plaisir-là, c'est impossible. Je suis fâchée de voir que tu ayes tant de chagrin; tiens, mon ami, prends tout ce qui reste du gâteau; puisque ma tante me l'a donné, j'en puis faire à présent ce que je veux. — Je te remercie, ma sœur, je vois que tu es bien bonne, dit Martin un peu consolé.

Le lendemain au soir, quand ses parens arrivèrent, il n'en reçut pas de caresses, car ils avoient appris que Martin avoit fait peu de progrès & ne s'étoit pas corrigé de ses défauts. Nous vous avons apporté des joujoux, lui dit sa maman; mais vous ne les verrez pas, jusqu'à ce que vous ayiez changé de conduite. Pour toi, ma chere Henriette, continua-t-elle, voilà des livres & des estampes qui t'amuseront, & quelques poupées dont tu pourras faire présent à tes bonnes amies. Henriette fort contente fit bien des remerciemens à sa mere, & Martin se chagrina de nouveau. Quelle différence on met entre ma sœur & moi, disoit-il! elle reçoit des éloges, des caresses, des présens; & moi, je ne reçois que des reproches. Henriette toujours affligée des peines de son frere, lui donnoit souvent ses estampes, pour qu'il s'en amusat, & lui racontoit les histoires qu'elle trouvoit dans ses livres. Peu à peu le bon exemple de la sœur corrigea le frere. Henriette est toujours contente, disoit-il, on lui accorde tout ce qu'elle veut: il faut donc que je fasse comme elle, pour avoir mes joujoux. Il auroit mieux fait de dire: il faut que je m'applique à mes devoirs; afin de plaire à mes parens; mais enfin c'étoit tou-

jours une bonne résolution que celle de mieux faire. Heureusement il tint parole & travailla beaucoup plus qu'auparavant. D'abord il eut de la peine à s'y accoutumer ; mais ensuite il s'en trouva si bien , que ce n'étoit plus pour avoir ses joujoux qu'il s'appliquoit , le travail même étoit devenu un plaisir pour lui. Quand ses parens le virent dans d'aussi bonnes dispositions , ils l'aimèrent autant qu'ils aimoient sa sœur & lui procurèrent toutes sortes d'amusemens. Martin devenu sage n'eut plus recours au mensonge pour cacher ses fautes , & n'eut plus de chagrin. Henriette devint plus heureuse encore qu'autrefois , parce qu'elle partageoit tous ses plaisirs avec son frere.

Les deux montres. Fable.

UN horloger venoit de faire emplette
De deux montres : l'une , sans art
Pour le dehors , semble au premier regard ,
Valoir à peine qu'on l'achete :
Mais au dedans elle est parfaite ,
Le mouvement en est exquis ;
Tous les ressorts en ont été finis ;
C'est Julien le roi qui l'a faite.
L'autre , à l'extérieur , éblouit tous les yeux :
Elle s'enorgueillit de sa boîte émaillée ;
Le diamant l'enrichit de ses feux ;
Son aiguille étincelle élégamment taillée ,
Et fait jaillir l'éclat dans son cours radieux
Autour du cercle où l'heure est calculée :

Il n'oseroit penser qu'une montre si belle
 Ait un intérieur si mal discipliné.
 Il dort, veille au hasard, tarde & manque une
 affaire,
 Même ses rendez-vous, eucor plus importants.
 Sa conductrice irrégulière,
 Loin de les indiquer, brouille tous les instans.
 Faut-il solliciter quelque emploi, quelque
 poste,
 Qui soit par cent rivaux vivement demandé ?
 A Versailles il arrive en poste,
 Une heure après qu'il vient d'être accordé :
 Il poursuit vingt beautés, & n'en attrape au-
 cune ;

A la simple écorce attaché,
 Il laisse aller amours, fortune,
 Pour avoir fait un sot marché.

Quant à notre sage, au contraire,
 Il voit tout prospérer au gré de ses desirs :
 Du tems qu'il asservit distributeur sévère,
 Il fait entremêler l'étude & les loirs,
 Use du jour qui fuit, fait tout ce qu'il veut faire,
 Et donne enfin, heureux à sa manière,
 Les heures au devoir, les instans aux plaisirs.
 De cette fable-ci le sens est clair, je pense,
 Et ne s'offre point à demi :
 Voulez-vous choisir un ami ?
 Déniez-vous de l'apparence.

Sur le mensonge.

UNE gouvernante aussi sensée que ver-
 tueuse, voulant donner à la petite qu'on avoit
 confiée à ses soins, une idée du mensonge,

lui dit un jour :

Savez-vous ce que c'est que le mensonge ; ma chere enfant ?

LA PETITE. Oh, oui, ma bonne amie, je le fais ; c'est, par exemple, dire que l'on n'a pas touché à un pot de confitures, quoiqu'on l'ait tout mangé.

LA GOUVERNANTE. Fort bien ; mais ne peut-on pas encore mentir d'une autre maniere ?

LA PETITE. Oui, lorsqu'on dit une chose qui n'est pas vraie, sans aucun intérêt, comme celui qui fait ces jolis contes que je lis.

LA GOUVERNANTE. Si vous me dites que votre maman est dans son appartement parce que votre sœur vous l'a dit, & que pourtant elle n'y soit pas, m'aurez-vous menti ?

LA PETITE. Non ; je vous l'ai dit parce que je le croyois.

LA GOUVERNANTE. L'on peut donc dire une chose fausse sans mentir ?

LA PETITE. Je ne l'aurois pas imaginé.

LA GOUVERNANTE. Lorsque vous niâtes que vous eussiez touché aux confitures, vous saviez que vous les aviez mangées ?

LA PETITE. Oui.

LA GOUVERNANTE. Vous vouliez donc me tromper ?

LA PETITE. Oui, si je l'avois pu.

LA GOUVERNANTE. Voilà le mensonge, ma chere ; vous abusez de ma bonne foi, pour me faire croire une chose que vous savez n'être pas vraie ; vous m'exposez à tromper les autres ; vous m'autorisez enfin, quand j'ai découvert votre mensonge, à ne plus vous croi-

re dans aucune occasion. Mais si je vous dis : ma chère enfant, écoutez-moi, je vais vous raconter de fort jolies choses, je vous avertis qu'elles ne sont pas vraies, vous mentirai-je ?

LA PETITE. Non, puis que vous ne cherchez pas à me tromper.

LA GOUVERNANTE. Mais qu'arrive-t-il à une personne qui a une fois contracté la mauvaise habitude de mentir ?

LA PETITE. Elle aura beau dire ce qu'elle voudra, on ne la croira point, pas même quand elle dit la vérité.

LA GOUVERNANTE. Vous souvenez-vous encore de ce petit conte en vers, que je vous racontais ces jours passés ?

LA PETITE. Oh, oui, ma bonne, je m'en souviens bien ; ce conte étoit très-joli, j'en fais encore les deux derniers vers par cœur.

La pure vérité quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche a perdu son crédit.

LA GOUVERNANTE. Mais pour la fable du pâtre & des laboureurs, vous ne la savez plus ?

LA PETITE. Je vous demande bien pardon, ma bonne amie, je la fais d'un bout à l'autre ; voulez-vous bien permettre que je vous la récite ?

LA GOUVERNANTE. Volontiers, ma chère enfant, je vous écouterai avec plaisir.

LA PETITE. Vous avez bien de la bonté, ma chère.

Un pâtre s'ennuyoit auprès de ses moutons ;
Et ne trouvant rien de meilleur à faire,
De tems en tems pour se distraire,
Il répandoit l'alarme aux environs.

Dans le moment que tout étoit tranquille ;
 Il se mettoit à crier tout d'un coup :
 Au loup , camarades , au loup.
 On l'auroit entendu d'un mille.
 Et quand les laboureurs par ses cris étonnés ,
 Venoient à son secours , il se mettoit à rire ,
 Et les renvoyoit tous avec un pied de nez ;
 Ils s'en alloient honteux & sans rien dire.
 Mais un beau jour enfin le loup vint tout de bon.
 Et mon pâtre avoit su si bien se contrefaire ,
 Qu'il ne pouvoit crier plus haut qu'à l'ordinaire.
 Il s'étouffoit : au loup ! au voleur ! au larron !
 Personne ne bougea ; le loup fit son affaire.
 Tous les manans faisoient les fins matois ,
 Et se disoient l'un à l'autre : compere ,
 On ne m'attrape pas deux fois.

Les tristes effets du mensonge.

UN courtifan ayant un jour fait présent d'une pomme d'une grosseur prodigieuse à l'empereur Théodose , ce monarque , qui la trouvoit extraordinairement belle , ne la jugea pas indigne d'être présentée à l'impératrice son épouse. Cette princesse , charmée de la beauté de ce fruit , en fit présent à son tour à Paulin , homme d'un grand mérite & qu'elle estimoit préférablement à cause de son esprit & de l'étendue de ses connoissances. Paulin , toujours attentif à tout ce qui pouvoit faire plaisir à l'empereur , ne se vit pas si-tôt maître d'un si rare fruit , qu'il résolut d'aller l'offrir à l'empereur. Le prince , surpris de voir cette pomme entre

les mains de Paulin, en conçut d'abord une forte jalousie; il dissimula cependant son ressentiment, & fit appeller son épouse. Il demanda aussi-tôt à cette princesse ce qu'elle avoit fait de la pomme qu'il lui avoit donnée; l'impératrice, au lieu d'avouer la vérité à son époux, qui à cette condition-là avoit résolu de lui pardonner son imprudence, eut recours au mensonge, & osa soutenir hardiment qu'elle l'avoit mangée. L'empereur, irrité de son imprudence, & confirmé par-là dans le malheureux soupçon qu'il avoit conçu contre la vertu de sa femme, lui ordonna avec fureur de sortir de sa présence & de ne plus se présenter devant lui, ajoutant qu'il ne vouloit plus partager son trône avec une personne indigne d'un rang si élevé & capable d'un vice si bas & si déshonorant. Dans l'instant même Théodose, non content d'avoir puni son épouse, ordonna le supplice de Paulin, qui devint la triste victime de l'imprudence & du mensonge de l'impératrice.

O D E.

Prière d'une ame juste, exposée aux persécutions des hommes. DAVID, traduit par DE CHAVIGNY.

I.
O Dieu, mon unique espérance,
 Asyle des persécutés,
 Toi qui fais seul notre assurance
 Au milieu des adversités;
 O toi que l'univers adore,
 D'un cœur affligé qui t'implore

Exauce les vœux aujourd'hui ;
Des pieges que l'on vient me tendre ;
Si mon Dieu daigne me défendre ,
Je ferai trop fort avec lui.

2.

Telle la colombe timide ,
Pleine de trouble & de frayeur ,
A l'aspect du vautour avide ,
En veut éviter la fureur ;
Par sa prompte fuite elle espere ,
Sous l'aile d'une tendre mere ,
Trouver un assuré secours ;
Tel je viens dans ma juste crainte
A l'abri de ton aile sainte ,
Mettre mon honneur & mes jours.

3.

Oui , Seigneur , mon ame charmée
N'invoquera plus que ton nom ;
Ma voix par ta grace animée
En fera retentir Sion :
Dans le danger qui m'environne ,
Je ne vois plus rien qui m'étonne ,
Tous mes vœux vont être exaucés ;
Tu connois ma misere extrême ;
Je connois ta bonté suprême ;
Tu me rassures , c'est assez.

4.

O ciel ! ô puissance adorable !
Quel spectacle frappe mes yeux !
Quelle lumiere favorable
Vient m'éclairer du haut des cieux !
Le calme succede à l'orage ,
Je brave l'inutile rage
De ceux qui trament contre moi ;
La droite du Dieu des armées ,

A dans leurs troupes alarmées,
Fait passer la honte & l'effroi.

PAUSE I.

5.

Le Très-Haut du sein de la nue
A fait briller sa vérité;
Déformais par lui soutenue,
L'innocence est en sûreté;
Sa justice se manifeste :
Des fureurs du lion funeste,
Il anéantit l'appareil;
Il brise la dent menaçante
Qui glaçoit mon cœur d'épouvante,
Même dans les bras du sommeil.

6.

J'ai vu du démon de la haine
Les fils des hommes agités ;
Contre moi leur bouche inhumaine
A vomi ses malignités :
Comme autant de fleches cruelles,
Par mille blessures mortelles,
Nous percent les dents des méchans ;
Leurs langues en crimes fécondes
Font des atteintes plus profondes
Que les glaives les plus tranchans.

7.

Au tout-puissant gloire immortelle !
Loué soit le Dieu de la paix ,
Qui sur cette engeance rebelle
Vient de faire tomber les traits !
Du juste il a pris la défense ;
Il a terrassé l'insolence
De ces mortels audacieux.
Que par nous sans cesse chantées ,
Ses louanges foyent exaltées ,

Et sur la terre & dans les cieux.

8.

La frayeur d'un épais nuage
Avoit obscurci mes regards :
Les embûches sur mon passage
Sembloient naître de toutes parts :
Près de ces tigres implacables,
Parmi tant d'objets redoutables,
Mon courage étoit abattu ;
Mon ame triste & languissante
Sous une charge si pesante,
Laissoit succomber sa vertu.

9.

Quelle étoit leur barbare envie ?
Où tendoit leur vaine fureur ?
Que pouvoient-ils sur une vie
Que protege le Créateur ?
Dieu tonne , ils mordent la poussière ;
La foudre sur leur tête altière
Porte l'horreur & le trépas ;
De leurs projets justes victimes,
Ils trébuchent dans les abymes
Qu'ils avoient creusés sous mes pas.

P A U S E I I.

10.

Grand Dieu ! mes jours sont ton ou-
vrage,

Pour toi seul ils sont réservés :
Daigne accepter le pur hommage
De ces jours que tu m'as sauvés,
A te les vouer, tout me presse :
Arme ta droite vengeresse,
Pour me défendre ou me punir ;
A tes décrets toujours docile,
Mon ame agitée ou tranquille

Ne cessera de te bénir.

II.

Eclatez , ma harpe & ma lyre ,
Joignez vos accords à ma voix ,
Servez le beau feu qui m'inspire :
Je vais chanter le roi des rois.
Au pied des sacrés tabernacles ,
A ses bontés , à ses miracles ,
Rendons un légitime honneur ;
Que le soleil sortant de l'onde ,
Ou cessant d'éclairer le monde ,
Me trouve louant le Seigneur.

12.

J'irai par mes divins cantiques ,
De son joug vanter les douceurs ;
J'irai par des sons prophétiques
Réveiller la foi dans les cœurs.
Chez les peuples les plus sauvages ,
Sur les plus reculés rivages
Je lui dresserai des autels ;
Et les Dieux de bois & d'argille
Verront leur puissance fragile
Disparoître aux yeux des mortels.

13.

Le Seigneur s'est montré terrible
A mes superbes ennemis :
Il s'est montré doux & sensible
Pour un cœur fidele & soumis.
Le ciel témoin de mes alarmes ,
L'est encor du fort plein de charmes
Qui comble aujourd'hui tous mes vœux ;
Et malgré la noire imposture ,
Tout reconnoît dans la nature ,
Que Dieu seul peut nous rendre heu-
reux.

14.

Que tes bienfaits & ta victoire
 Soyent le sujet de nos concerts !
 Grand Dieu , que l'éclat de ta gloire
 Eblouisse tout l'univers !
 Qu'à chanter ton nom tout s'unisse !
 Que l'enfer de rage frémissé
 Au bruit de ce nom redouté !
 Qu'il vole au dessus du tonnerre !
 Que par les bornes de la terre
 Il ne puisse être limité !

Le vieillard & ses enfans. Fable.

TOUTE puissance est foible , à moins que
 d'être unie.

Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
 Si j'ajoute du moins à son invention ,
 C'est pour peindre nos mœurs, & pas par envie;
 Je suis trop au dessous de cette ambition.
 Phedre enchérit souvent, par un motif de gloire:
 Pour moi , de tels penfers me feroient mal-
 féants.

Mais venons à la fable , ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.
 Un vieillard , près d'aller où la mort l'appelloit :
 Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
 Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
 Je vous expliquerai le nœud qui les ensemble.
 L'ainé les ayant pris, & fait tous ses efforts,
 Les rendit, en disant: je le donne aux plus forts.
 Un second lui succede , & se met en posture ,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur tems ; le faisceau résista :

De

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le pere, il faut que je vous
montre

Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à
tort.

Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous
accorde.

Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos
peres ;

Adieu : promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant,
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.

Il prend à tous les mains, il meurt : & les trois
freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé
d'affaires.

Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints ; l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même tems.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les con-
damne.

Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt ;
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire.
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien
faire.

Tous perdirent leur bien , & voulurent , trop
tard ,
Profiter de ces dards unis & pris à part.

O D E.

Description des victoires de Dieu & de Jésus-Christ. DAVID, traduit par LE FRANC.

I.
DIEU se leve : tombez , roi , temple , autel ,
idole ,
Au feu de ses regards , au son de sa parole ,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée ,
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

2.
Chantez vos saintes conquêtes ,
Israël , dans vos festins ;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins :
Jonchez de fleurs son passage :
Votre gloire est son ouvrage ,
Et le Seigneur est son nom ;
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang & dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

3.
Ils n'ont pu soutenir sa face étincelante.
Du timide orphelin & de la veuve tremblante
Il protege les droits.
Du fond du sanctuaire il nous parle à toute
heure :
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses loix.

P A U S E I.

4.

Touché du remords sincere ,
 Il rompt les fers redoutés
 Qu'il forge dans sa colere
 Pour ses enfans révoltés.
 Il délivre ces rebelles
 Qui chez les rois infideles
 Mouroient noyés dans les pleurs ,
 Ou traînoient leur vie affreuse
 Dans la prison ténébreuse
 De leurs barbares vainqueurs.

5.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu su-
 prême ,
 Loin des rives du Nil tu conduisois toi-même
 Nos ayeux effrayés ;
 Parmi les eaux du ciel, les éclairs & la foudre ,
 Le mont de Sinaï prêt à tomber en poudre
 Chancela sous tes pieds.

6.

De l'humide sein des nues
 Le pain que tu fis pleuvoir ,
 A nos tribus éperdues
 Rendit la vie & l'espoir ;
 Tu veilles sur ma patrie ,
 Comme sur sa bergerie
 Veille un pasteur diligent ,
 Et ta divine puissance
 Répand avec abondance
 Ses bienfaits sur l'indigent.

P A U S E II.

7.

Sur l'abyme des flots, sur l'aile des tempêtes,
 Tes ministres sacrés étendent leurs conquêtes

Aux lieux les plus lointains ;
 Ton peuple bien-aimé vaincra toute la terre ,
 Et les sceptres conquis par le droit de la guerre
 Passeront dans ses mains.

8.

Ses moindres efforts terrassent
 Ses ennemis furieux ;
 Des périls qui le menacent ,
 Il fort toujours glorieux.
 Roi de la terre & de l'onde ,
 Il éblouira le monde
 De sa nouvelle splendeur.
 Ainsi du haut des montagnes
 La neige dans les campagnes
 Répand sa vive blancheur.

9.

O monts délicieux ! ô fertile héritage !
 Lieux chéris du Seigneur , vous êtes l'heureux
 gage

De son fidele amour.
 Demeure des faux Dieux, montagnes étrange-
 res ,
 Vous n'êtes point l'asyle où le Dieu de nos pe-
 res

A fixé son séjour.

P A U S E III.

10

Sion , quelle auguste fête !
 Quels transports vont éclater !
 Jusqu'à ton superbe faite
 Le char de Dieu va monter :
 Il marche au milieu des anges
 Qui célèbrent ses louanges,
 Pénétrés d'un saint effroi.
 Sa gloire fut moins brillante
 Sur la montagne brûlante

Où sa main grava sa loi.

11.

Seigneur, tu veux regner au sein de nos provinces.

Tu reviens entouré de peuples & de princes
Chargés de fers pesans.

L'idolâtre a frémi quand il t'a vu paroître ;
Et quoiqu'il n'ose encor t'avouer pour son maître ,

Il t'offre des présens.

12.

Ce Dieu si grand, si terrible,
A nos voix daigne accourir ;
Sa bonté toujours visible
Se plaît à nous secourir.
Prodigue de récompenses ,
Malgré toutes nos offenses
Il est lent dans sa fureur ;
Mais les carreaux qu'il apprête
Tôt ou tard brisent la tête
De l'impie & du pécheur.

P A U S E I V.

13.

Dieu m'a dit : de Bazan pourquoi crains-tu les pieges ?

La mer engloutira les tyrans sacrileges
Dans son horrible flanc :

Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées,
Et les chiens tremperont leurs langues altérées.
Dans les flots de leur sang.

14.

Les ennemis de sa gloire
Sont vaincus de toutes parts :
La pompe de sa victoire
Frappe leurs derniers regards.

Nos chefs enflammés de zèle ,
 Chantent la force immortelle
 Du Dieu qui sauva leurs jours ;
 Et nos filles triomphantes
 Mêlent leurs voix éclatantes
 Au son bruyant des tambours.

15.

Bénissez le Seigneur , bénissez votre maître ,
 Descendans de Jacob , ruisseaux que firent
 naître

Les sources d'Israël.

Vous jeune Benjamin , vous l'espoir de nos
 peres ,
 Nepthali , Zabulon , Juda roi de vos freres ,
 Adorez l'Eternel.

P A U S E V.

16.

Remplis , Seigneur , la promesse
 Que tu fis à nos ayeux ;
 Que les rois viennent sans cesse
 Te rendre hommage en ces lieux.
 Dompte l'animal sauvage
 Qui contre nous plein de rage ,
 S'élance de ces marais.
 Pour éviter ta poursuite ,
 Qu'il cherche en vain dans sa fuite ,
 Les roseaux les plus épais.

17.

Des nations de sang confonds la ligue impie :
 Les envoyés d'Egypte , & les rois d'Arabie
 Reconnoîtront tes loix.
 Chantez le Dieu vivant , royaumes de la terre.
 Vous entendez ces bruits , ces éclats de ton-
 nerre ;
 C'est le cri de sa voix.

O ciel ! ô vaste étendue !
 Les attributs de ton Dieu
 Sur les astres , dans la nue ,
 Sont écrits en traits de feu.
 Les prophètes qu'il envoie ,
 Sont les héros qu'il emploie ,
 Pour conquérir l'univers.
 Sa clémence vous appelle ,
 Nations , que votre zèle
 Serve le Dieu que je fers.

Frédéric & Daniel.

UNE princesse vouloit donner un bal à
 tous les enfans de cinq ou six ans qui sa-
 roient lire. Un domestique de cette princef-
 se demanda à un jeune garçon, nommé Da-
 niel : savez-vous lire , Monsieur ? Sans dou-
 te , je fais très bien lire , répondit Daniel. —
 Et vous , Monsieur , demanda le domesti-
 que au petit Frédéric frere de Daniel ? —
 Je fais un peu lire , répondit ce joli enfant. —
 Et bien , vous viendrez tous les deux au
 bal. Frédéric & Daniel allerent le lende-
 main chez la princesse. On les fit entrer
 dans une grande salle éclairée de plusieurs
 bougies , où il y avoit des musiciens & beau-
 coup de jeunes messieurs & de jeunes de-
 moiselles. Avant de commencer à danser ,
 vous aurez des devises , dit la princesse aux
 enfans : voilà un petit mouton , mon cher
 Frédéric , cassez-le & lisez ce qui est dedans.
 Frédéric cassa la devise & lut ce billet :

„ *Les bons enfans seront récompensés.*

“ A merveille, dit la princesse : mais vous
„ lisez sans faute ; cela est charmant. Et vous,
„ M. Daniel, vous êtes plus âgé que votre
„ frere, & vous lisez très-bien, avez-vous dit ;
„ voyons ce qu'il y a dans votre devise. Da-
„ niel cassa une devise, ouvrit le billet, mais
„ ne put jamais venir à bout de le lire. Il tâ-
„ choit d'épeler ; mais les autres enfans se
„ moquoient de lui. Une petite demoiselle
„ prit son billet & lut tout haut :

„ *L'enfant menteur sera puni.*

„ J'en suis très-fâchée, dit la princesse ;
„ mais vous ne pouvez pas rester ici, M. Da-
„ niel. — Et pourquoi pas ? — Parce que vous
„ ne savez pas lire & que vous n'avez pas dit
„ la vérité. Un domestique ramena Daniel à
„ la maison. Pendant qu'il pleuroit & se dé-
„ soloit, les autres enfans sautoient, dan-
„ soient, chantoient & s'amusoient beaucoup.
„ On leur servit une belle collation, des pom-
„ mes, des oranges, des gaufres, des bis-
„ cuits & d'autres bonnes choses. La princes-
„ se caressoit souvent Frédéric, & lui donnoit
„ ce qu'il y avoit de meilleur. Après s'être bien
„ amusés, tous les enfans s'en retournerent
„ chez leurs parens. Frédéric alla bien vite
„ trouver son frere, & vit qu'il étoit encore
„ très-affligé. Tu as eu bien du plaisir, lui
„ dit Daniel d'un air triste. J'en aurois eu en-
„ core davantage si tu étois resté au bal, lui
„ répondit son frere. — Sûrement tu as fait
„ un très-bon souper, & moi je n'ai que du

„ pain sec. — Mon cher ami, dit Frédéric,
„ je n'ai voulu manger ni mon biscuit, ni mon
„ orange; tiens prends-les pour te consoler”.

O D E.

Elévation d'une ame à Dieu pour l'humble reconnaissance de ses bontés. DAVID, traduit par
DE BOLOGNE.

I.

RAYON de la divine essence ,
Vous qui participez à son éternité !
Rendez gloire , mon ame , au Dieu de majesté ,
Qui remplit l'univers de sa magnificence.
De ses faveurs sur vous il ouvre les trésors :
Que dis-je ? il se donne lui-même.
Pour bénir son saint nom redoublez vos efforts ;
Célébrez sa grandeur suprême ,
Aux soins de son amour égalez vos transports.

2.

Du zele ardent qui vous anime
Qui pourra désormais interrompre le cours ?
D'une éternelle mort il rachete vos jours ,
Il guérit vos langueurs , il remet votre crime :
Sa main dans sa pitié vous couronne aujourd'hui ,
De l'aigle il vous rend la jeunesse ,
Il comble tous vos vœux , il devient votre appui ;
Après ces marques de tendresse ,
Pourriez-vous bien encor vous séparer de lui ?

3.

Exposez-lui votre misere ;
La veuve , l'orphelin , le juste , l'étranger ,

Contre l'audacieux qui les veut outrager ,
Trouvent toujours en lui des entrailles de pere.
Combien de fois son cœur, malgré mille forfaits
Dignes des feux de sa vengeance ,
Sur un peuple insensible à ses plus grands bien-
faits

De son adorable indulgence
A-t-il fait par Moïse éclater les effets!

4.

Il cherche celui qui s'égare ;
Un soupir, que lui-même il daigne encor former,
Poussé dans le secret, suffit pour le calmer ;
Il entend jusqu'aux vœux que le cœur lui prépare :
Nous le forçons nous même à s'armer contre nous ;

Pour les sauver de l'anathème,
Sur combien d'endurcis en fuspend-il les coups!
Combien de fois envers vous même
Signala-t-il sa grace, au lieu de son courroux!

5.

Autant l'intervalle est immense
Des lieux où naît le jour, au rivage écarté
Où l'on voit sous les flots expirer sa clarté,
Autant a-t-il sur nous étendu sa clémence :
Oui, Grand Dieu ! sur la foi d'un serment so-
lemnel

A peine ton peuple t'implore ,
Qu'entre son crime & lui ton amour paternel
A mis plus d'intervalle encore
Que du sein de la terre à ton trône éternel !

P A U S E.

6.

Tel que le cœur d'un tendre pere

Voit revenir un fils de ses égaremens ;
 Tel, & plus tendre encore , à nos gémissemens,
 Ton cœur laisse aussi-tôt désarmer sa colere ;
 Tes mains , tes propres mains , ont daigné nous
 former ;

Tu fais combien l'homme est fragile ,
 Tu fais qu'un souffle seul suffit pour consumer
 Ce foible assemblage d'argille
 Aussi facilement qu'il a pu l'animer.

7.

Tu fais que le plus long espace
 Que ton décret suprême ait prescrit à ses jours,
 Est une onde qui fuit sans arrêter son cours ,
 Une fleur passagere , une ombre qui s'efface :
 Tu fais qu'il jouit peu d'un tems si limité ;
 Qu'au premier ordre de son maître
 Il part pour le séjour de son éternité,
 Sans nul espoir de reparoître
 Dans le lieu qu'en passant il avoit habité.

8.

Tel est l'excès de nos miseres ;
 Mais il est un Dieu juste & sage en ses desseins ,
 Qui jamais dans leurs maux n'abandonna ses
 Saints ,
 Et qui dans les enfans chérit encor les peres :
 Ce Dieu , de qui la gloire est égale en tous lieux,
 Assis au dessus du tonnerre ,
 Ne regarde que l'humble, & voit des mêmes
 yeux

Le plus vil objet de la terre
 Et l'appareil brillant dont il orna les cieux.

9.

Gouffre profond , vaste carriere ,
 Océan , qu'il contient dans le creux de sa main ;
 Tyrans impétueux , qui soulevez en vain

Des flots dont sa parole a fixé la barrière,
Pavillon lumineux, qui couvrez l'univers ;
Fiers monts, qu'il pèse en sa balance ;
Globe, que de trois doigts il suspend dans les
airs ;

Louez l'être pas excellence
Qui fut vous embellir de tant d'êtres divers.

10.

Vous, qu'au moment de leur naissance
Il chargea de veiller au soin de ses élus !
Que pour exécuter ses ordres absolus
Il enflamma de zèle, il arma de puissance !
Vous tous, esprits de feu ; vous, ames de ses
Saints.

Qui voyez les biens où j'aspire !
 Etres de toute espece , ouvrage de ses mains ,
 Dans tous les lieux de son empire
 Pour chanter ses bienfaits joignez - vous aux
 humains !

L'alouette & ses petits, avec le maître d'un champ.
Fable.

NE t'attends qu'à toi feul , est un commun
proverbe.

Voici comme Esope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
 Dans les bleds , quand ils font en herbe ,
 C'est-à-dire , environ le tems
 Que tu aime , & que tout pullule dans le monde :
 Monstres marins au fond de l'onde ,
 Tigres dans les forêts , alouettes aux champs.

Sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout,
Nos amis ont grand tort; & sot qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parens,
Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere; c'est à cette heure....

Non, mes enfans, dormez en paix;
Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisieme fois, le maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que
nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils: & savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court: & nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.

Dès-lors que le dessein fut su de l'alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans.
Et les petits en même tems,
Voletant, se culebutant,
Délogerent tous sans trompette.

FIN de la quatrieme partie.





TABLE

Des matieres contenues dans cette qua-
trieme partie.

L A poule & les petits canards.	pag. 3
ODE. Peinture de l'éternité de Dieu, & de la briè- veté de la vie.	5
Le bal d'enfans, ou le duel.	8
ODE. Consolation au milieu des miseres présentes, par l'espérance du bonheur à venir.	46
La linotte & son nid.	49
ODE. Les justes jouissent même du bonheur tem- porel.	50
Colin & Lisette.	52
ODE. L'homme ne peut rien sans le secours de Dieu. C'est Dieu qui fait prospérer les maisons & les familles.	54
Conversation entre une mere & sa fille, Emilie.	55
ODE. Priere de Jésus-Christ sur la croix.	69
Sentimens de reconnoissance & de générosité.	72
ODE. Tableau des bienfaits de Dieu envers l'homme.	77
La bonne sœur.	79
Les deux montres.	85
Sur le mensonge.	87
Les tristes effets du mensonge.	90

<i>ODE. Priere d'une ame juste, exposée aux persé- cutions des hommes.</i>	pag. 91
<i>Le vieillard & ses enfans.</i>	96
<i>ODE. Description des victoires de Dieu & de Jé- sus-Christ.</i>	98
<i>Frédéric & Daniel.</i>	103
<i>ODE. Elévation d'une ame à Dieu pour l'humble reconnoissance de ses bontés.</i>	105
<i>L'alouette & ses petits, avec le maître d'un champ.</i>	108

FIN de la table.







R 003909536

